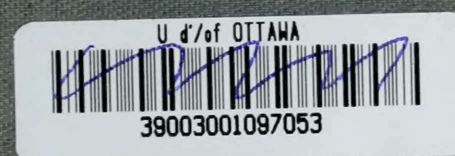
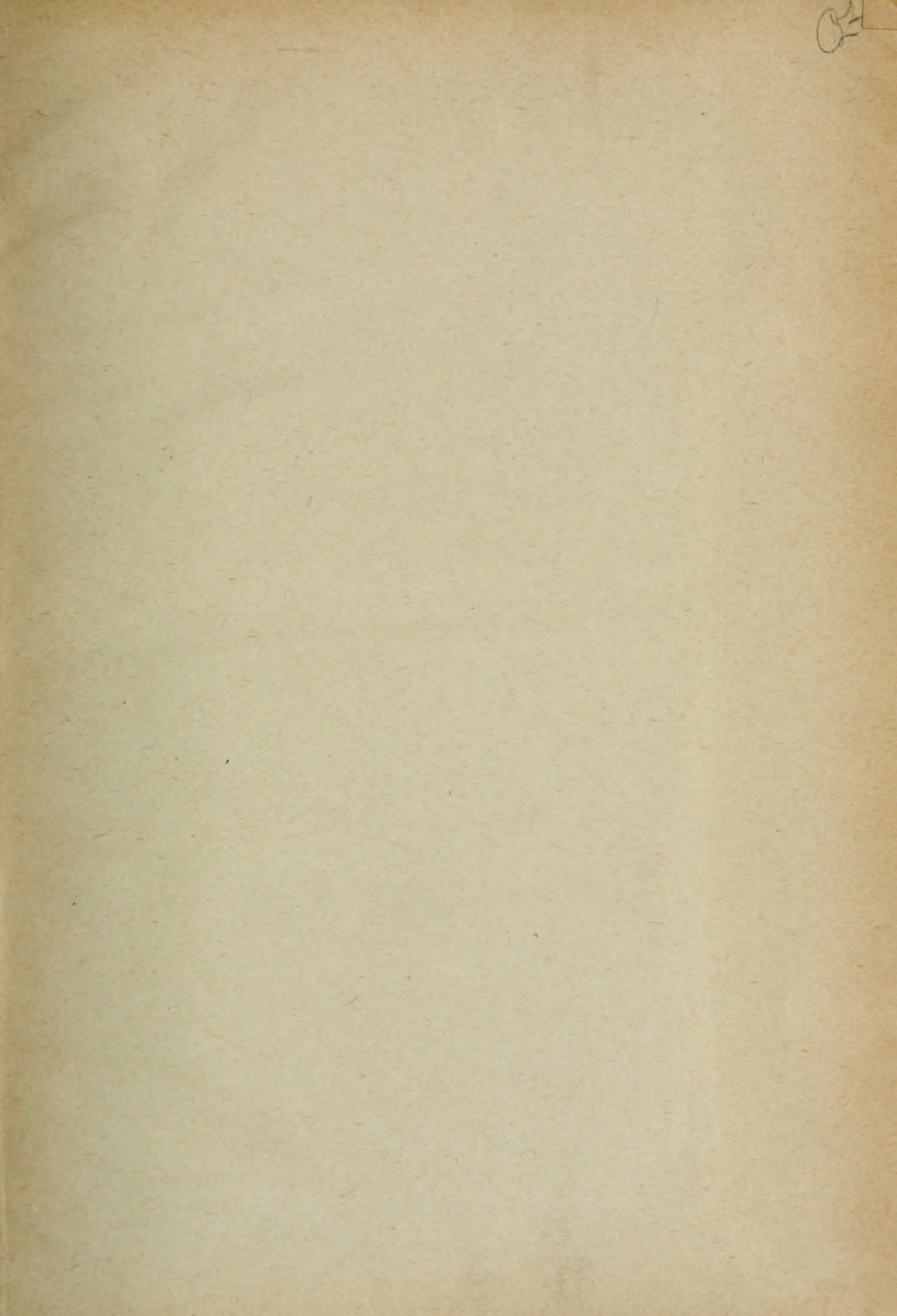
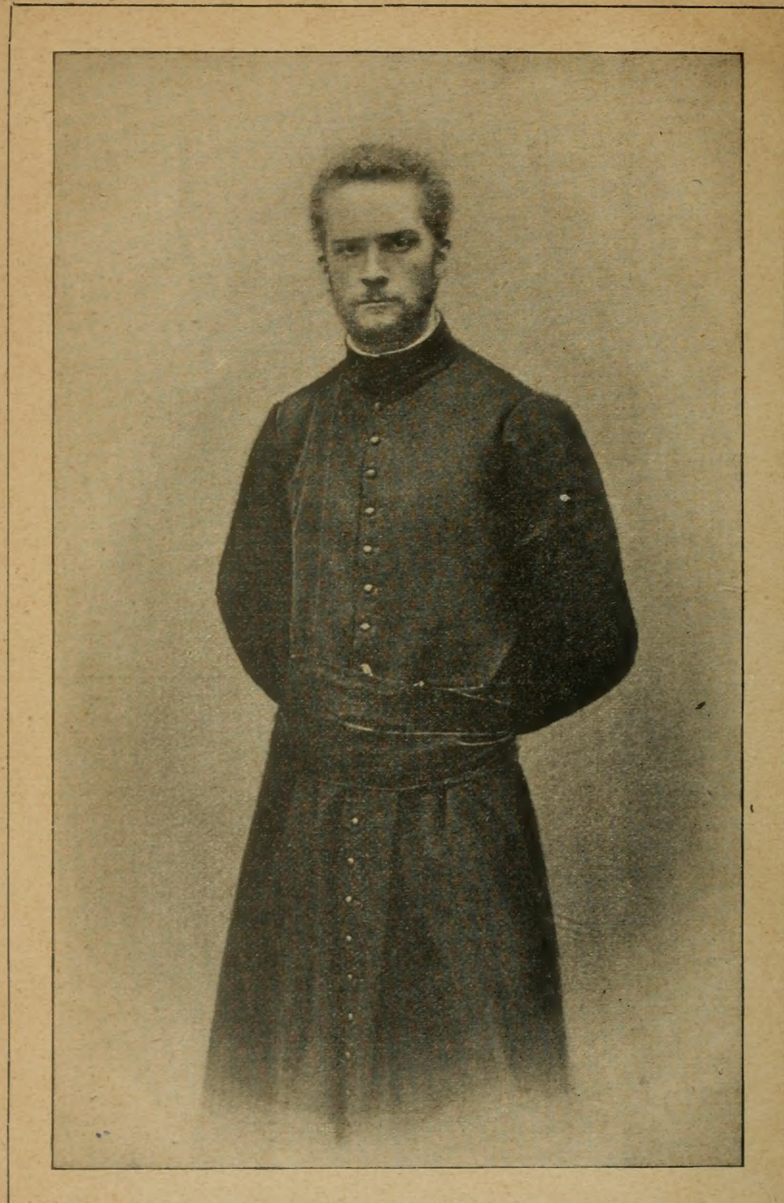






5 JUILLET 1897.

5-6

PAUL PEETERS, S. J.

HENRY BECK

de la Compagnie de Jésus

MISSIONNAIRE AU CONGO BELGE

4e ÉDITION — 8e MILLE



Société Saint-Augustin
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
LILLE-PARIS-BRUGES-BRUXELLES

Ego Augustus PETIT, Praepositus Provincialis Societatis Iesu in Belgio, potestate ad hoc mihi facta ab admodum Reverendo Patre Ludovico Martin, eiusdem Societatis Praeposito Generali, facultatem concedo, ut opus cui titulus *Henry Beck, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Congo belge*, a Paulo PEETERS, S. I., conscriptum, et a deputatis censoribus rite recognitum atque approbatum, iterum typis mandetur.

In quorum fidem has litteras mea manu subscriptas et sigillo meo munitas dedi.

Bruxellis, die 13 marti 1899.

AUGUSTUS PETIT, S. J.

L. S.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Les faits avancés dans ce récit le sont sous la réserve prescrite par les décrets d'Urbain VIII. La qualification de saint, ou toute autre semblable, n'y a que la portée compatible avec les mêmes décrets.

IMPRIMATUR.

Brugis, die 25a maii 1899.

P. H. LAHOUSSE, Can.,
Lib. cens.

CHAPITRE PREMIER.

ENFANCE.

HENRY BECK naquit le 1er mars 1874. Moins de vingt-quatre ans après, le 30 décembre 1897, dans le plein épanouissement de sa jeunesse, il mourait, emportant avec lui des trésors de piété, de zèle et de courage qui annonçaient un laborieux et fécond avenir. Tous ceux qui l'ont connu de près le croyaient destiné à quelque mission providentielle. Dieu l'a rappelé de cette terre, sans même lui permettre de commencer la tâche pour laquelle il l'avait si magnifiquement doué. A cette âme d'élite, passionnément désireuse de le faire aimer, il n'a demandé que l'apostolat de l'exemple. Il nous est permis d'espérer que cet apostolat n'est pas fini et que la chère et pieuse mémoire de ce saint jeune homme continuera parmi nous l'œuvre de sa trop courte vie.

Sa carrière ne fut signalée que par l'éclat modeste de ses vertus. Le monde n'y trouvera probablement rien qu'il daigne honorer de son attention. Nous la raconterons pour ceux qui savent mieux que le monde à quoi se mesure la vraie grandeur des âmes.

Ils ne chercheront pas dans ces pages l'intérêt anecdotique, qui parfois peut s'attacher aux petits événements d'une existence ignorée. Sur cette vie pareille à toutes les vies, la grâce divine a jeté un rayon de beauté surhumaine. C'est ce reflet d'en haut que nous voudrions saisir, autant qu'on le peut sans toucher à des souvenirs trop intimes, que la publicité n'a pas le droit de profaner.

Les premières années d'Henry s'écoulèrent à Courtrai, sa ville natale. Avec les avantages du rang et de la fortune, sa naissance lui assurait le bienfait autrement précieux d'une éducation tout imprégnée de foi, et soutenue de saints exemples.

Nul événement ne se détache sur la tranquille aurore de sa vie. Ce fut l'heureuse et pure jeunesse de nos enfants chrétiens, dans les familles bénies de Dieu. Mais le petit Henry sortit vite du vulgaire, mieux que par ces signes de sainteté précoce, qu'il est si facile de découvrir après coup, précisément parce qu'ils ne prouvent rien. A un âge où d'ordinaire les premiers traits de la personnalité se dessinent à peine, son caractère s'enlevait déjà en lignes franches et nettes, comme une médaille à fleur de coin. Tout n'y répondait pas au portrait de l'enfant modèle d'après l'idéal des contes moraux. L'aimable piété qui s'épanouissait spontanément dans son âme, n'empêchait pas d'y apercevoir aussi une volonté tenace, dont l'énergie donnait à penser. A moins de miracle, cette force précieuse s'annonce par des pro-

messes qui ressemblent un peu à des menaces : c'est sans doute pourquoi elle manque à plus d'un tableau de la perfection enfantine.

Elle s'affirma chez Henry par les signes ordinaires. Quand cette petite tête bouclée avait son idée, il n'était pas commode d'y rien changer. Mais à côté de cette force qui jamais ne lâcha prise, Dieu avait mis de quoi l'arrêter sur la pente de l'obstination. Henry, bien qu'un peu timide, était la droiture même. Chez les bonnes Sœurs de l'Institution Saint-Nicolas, où il apprit à lire, on se souvient encore qu'un jour, après la récréation, le petit Henry vint tout en larmes s'accuser d'avoir blessé par mégarde un de ses jeunes compagnons : « Sœur Gudule, dit-il, j'ai joué au cheval et j'ai mordu mon cavalier ; voyez comme je lui ai fait mal !... »

Mais, chez Henry, la franchise elle-même avait une source plus profonde. Cette âme volontaire était bonne ; elle gardait ou plutôt elle prodiguait aux siens et à tous, les trésors d'une intarissable tendresse. Henry aimait son père, sa mère surtout, avec des élans qui se traduisaient parfois en des scènes d'une ravissante fraîcheur.

Énergique, loyal et bon, cela veut dire généreux : ce mot résume toute la nature d'Henry et toute sa sainteté, depuis le jour où son âme d'enfant se tourna sérieusement à aimer Dieu. La générosité donna la marque à toutes ses autres vertus, et nous aurons assez par la suite l'occasion de voir quelle fière et mâle empreinte en reçut sa piété.

Tel est le souvenir qu'il a laissé chez les dévoués Frères des Écoles chrétiennes dont il devint l'élève à l'âge de sept ans. Un de ses anciens professeurs, demeuré son ami et son confident, nous a retracé de lui un portrait où on le retrouve tout entier : droit, franc, « d'une seule pièce », sans détour avec personne, ignorant jusqu'à l'ombre du respect humain et des petits calculs, et assez mûr déjà pour savoir gré à ses bons maîtres de briser ses accès d'humeur récalcitrante. A défaut d'un penchant naturel pour l'étude, il avait la qualité autrement précieuse de s'appliquer sans goût et d'attaquer de front les occupations insipides, leur donnant le pas sur toutes les autres. En vacances, il avait son devoir à faire tous les jours, d'après les usages de l'école. Chaque matin, après la prière et la sainte Messe, le premier soin d'Henry était d'accomplir sa tâche quotidienne. Il ne respirait librement qu'après avoir déblayé son chemin pour le reste du jour. Parfois on le plaisantait sur cette belle ardeur. « Henry aime à faire ses devoirs, » disait-on. Alors, il protestait : « Non, disait-il, mais je fais d'abord ce que je n'aime pas. »

Toute sa vie, sa tactique sera de prendre le taureau par les cornes. On voit qu'il s'était mis jeune à dominer l'attrait ou les répugnances du moment. Le mérite n'en est point banal avant la dixième année.

Dès cette époque aussi, tout appel aux idées généreuses allumait dans ses yeux ces mêmes éclairs dont s'illuminaient plus tard ses traits virils. « On y voyait, ajoute en propres termes le Frère L..., l'impatience

qui l'agitait en attendant le moment de pratiquer la vertu recommandée. »

Pour ceux qui ont connu de près notre généreux Henry, il y a une harmonie divine dans la disposition providentielle qui commença l'œuvre de sa sanctification par l'épreuve. Il atteignait ses dix ans, lorsque, en février 1884, Dieu lui reprit son père. Par ce deuil prématuré, un vide immense s'ouvrait dans la vie de l'enfant. Ceux qui ont approché M. Beck, disent qu'Henry le leur rappelait par les plus nobles côtés de son cœur et de son âme. C'était, chez tous les deux, la même franchise, la même droiture, la même générosité affectueuse et dévouée.

Une aussi étroite parenté de caractère et de vertu avait encore resserré chez Henry ce lien d'affection filiale, que la mort venait de briser. Les contre-coups de cette secousse cruelle se prolongèrent dans son cœur jusqu'à son dernier jour. Désormais nulle joie de famille ne vaudra pour lui la triste douceur de revenir prier parmi les siens au douloureux anniversaire. Mais l'épreuve apportait aussi avec elle les bénédictions ordinaires de la croix. Douze ans plus tard, évoquant, pour consoler un ami, le souvenir de ce grand deuil, Henry écrivait : « Si les années » ont passé... le souvenir et l'impression de ces mo» ments, qui changent en un instant la face de la vie, » est toujours aussi vivace!... C'est alors que, pour » la première fois, j'ai compris que nous ne devons » pas circonscrire nos vues et nos aspirations aux » étroites limites de ce monde. Qui sait si ce ne fut

» pas là le premier coup de la grâce de la vocation! » *(4 janvier 1896.)*

La même pensée revient encore, en termes plus catégoriques, dans une autre lettre tout intime, où le deuil du fils a des accents déchirants.

Le mieux informé des témoins nous a depuis confirmé cette confidence en la complétant. Henry reporta sur sa mère ses affections brisées; il redoubla d'efforts pour la contenter et quand, par sa vivacité et son entrain, il avait réussi à répandre un peu de gaîté autour d'elle, le cher enfant semblait tout heureux.

Ainsi l'essor de cette jeune âme vers les sommets de la vertu chrétienne commença par un redoublement de piété filiale envers sa mère affligée. Miséricorde de Dieu, qui aux heures décisives de la vie met d'abord le devoir dans l'accomplissement de nos meilleurs instincts!

A côté de l'amour pour les siens, l'amour des pauvres se montra bien vite dans le cœur d'Henry. Nul n'est chrétien que dans la mesure où il possède cette ressemblance avec le divin Ami des malheureux. Henry apprit à bonne école l'art de consoler. Auprès des indigents chez qui il accompagnait souvent sa mère, il portait cette bonne grâce cordiale et simple qui en faisait, là comme ailleurs, le préféré de tous. Il était prompt à donner, et, ce qui vaut mieux encore, à se priver. Les souvenirs de la famille abondent sur ce point en traits charmants. « Un jour, raconte sa sœur, — il avait alors dix ans, — nous revenions,

lui et moi, de la campagne, chargés tous deux d'énormes bouquets de lilas. Un petit pauvre de la rue s'écria en nous voyant passer : « *Welke schoone bloemen!* »

« Aussitôt, Henry lui met son bouquet dans les mains :

« Tenez, voilà pour vous. »

Il s'imposera de plus sérieux sacrifices, comme il a donné ces simples fleurs, par le même premier mouvement qui fait la grâce de cette menue anecdote.

Pendant les mois de mai et de juin, la prière du soir se disait en commun devant un petit autel dont Henry avait la garde. Elle était suivie d'une quête au profit des pauvres. Quand la somme recueillie sou par sou avait assez grossi, elle servait à procurer un petit régal à quelque famille besoigneuse. Le surplus, s'il restait quelque chose, était distribué en argent ; car il fallait vider la caisse jusqu'au dernier centime. Ces projets qu'on exécutait de concert, venaient le plus souvent d'Henry, qui avait la charité industrieuse et inventive.

Désintéressée aussi, comme le montre un autre joli trait raconté par sa sœur. A la saison des fruits, Henry décida un jour que le jardin en produisait trop pour la consommation de la maison. Le soir, au retour de la classe, il fallait donc l'aider à cueillir les groseilles à grandes poignées ; ensuite avec les corbeilles pleines on allait faire largesse aux habitants des quartiers pauvres. Là, nos deux visiteurs étaient vite assaillis et bousculés par un petit peuple criaillant qui

accourait de partout les mains tendues, puis s'enfuyait sans beaucoup se soucier de dire merci. Lorsque parfois la compagne d'Henry attirait son attention sur le sans-gêne de leurs obligés : « Qu'est-ce que cela fait ! » répondait-il simplement.

Au mois de juin de l'année 1885, Henry avait fait sa première communion. « Vers l'approche de cette époque bénie, dit encore le Frère L., on voyait notre jeune adolescent devenir plus pieux et plus recueilli dans ses prières... »

Ce n'est pas qu'il eût beaucoup à changer.

Tout jeune encore, à l'église Saint-Roch, sa paroisse, il priait avec tant de ferveur, que des mères le proposaient comme modèle à leurs enfants. Son attitude devant Dieu devint plus respectueuse encore. Le pieux avertissement qui se répète toutes les demi-heures dans les classes des Frères : « Souvenons-nous que nous sommes en la sainte présence de Dieu », amenait chaque fois sur ses traits une expression de gravité pénétrée. « Les différents sacrifices que cet enfant vertueux s'imposa en préparation à sa première communion, continue le même témoin, ne sont connus que de Dieu seul, car sa vertu était solide et *modeste*... » Pendant la retraite qui précéda le grand jour, Henry paraissait la ferveur personnifiée. Il reçut son Dieu avec une foi ardente et candide, qui rayonnait d'un éclat céleste sur son visage transfiguré de bonheur.

La dévotion à Marie avait de tout temps été chère à son cœur. Elle fut l'une des premières où se

marqua le progrès qui, dès lors, tournait la piété de l'enfant à l'abnégation et au sacrifice. Une ancienne pratique, chère à la foi des Courtraisiens, est d'aller chaque jour du mois de mai en pèlerinage à deux sanctuaires de la Vierge, honorés d'un culte local. Henry, passé dans la division supérieure, devait être plus tôt en classe que les autres années : « Il tenait, remarque le Frère L., à être toujours des premiers arrivés ». Afin de pouvoir satisfaire à sa dévotion quotidienne, il quittait la maison paternelle dès cinq heures du matin, après avoir déjeuné vaille que vaille, pour ne pas déranger les domestiques.

Une fois initié aux joies de la piété et du dévouement, Henry ne devait pas s'arrêter là. Un jour, dans ce cœur chevaleresque, une pensée se présenta : « Si je devenais missionnaire ! »— Henry se rappela toujours que cette première inspiration l'arrêta, immobile et songeur, sur le seuil d'une porte qu'il allait ouvrir. Pendant quelques instants il demeura cloué sur place, la main sur la serrure, comme fasciné par cet avenir qui lui apparaissit tout à coup, dans la lueur d'un éclair lointain.

Quel âge avait-il alors ? On ne saurait le dire avec exactitude. Dans la brève histoire de sa vocation à la Compagnie, qu'il écrivit suivant l'usage, Henry plaçait à l'époque de sa première communion, l'origine de son attrait vers les missions étrangères. D'autres indications en chiffres ronds, assez nombreuses dans sa correspondance, inclineraient vers une date plus ancienne. Nous en concluons seulement que des

mouvements passagers, et aussi — pourquoi non? — quelques rêves d'enfant durent précéder le premier appel sérieux de la grâce, auquel l'âme aussitôt se rendit. — Henry ne l'entendit point seul de sa famille; l'histoire de sa vocation apostolique est écrite avec une autre, sur la même page du Livre de vie, où nous en lirons la suite quand nous seront révélés les consolants mystères de la Communion des Saints.

Toutefois nulle poésie ne se mêlait à ces héroïques projets, qu'embellissait une communauté fraternelle d'espérances et de saints désirs. Le sacrifice était demandé par Dieu; son exécution fut résolue d'une volonté pratique, agissante, indéfectible, dont nous désespérons de rendre la saisissante beauté. Il faut chercher bien haut dans l'histoire des saints, pour trouver pareil exemple d'une vie dominée tout entière par une grande pensée. Études, lectures, jeux, distractions, exercices, tout, et jusqu'au dernier détail, finit par être enveloppé dans les conséquences d'une décision prise un jour devant Dieu, et pour jamais. Jeunes gens, qui dans vos rêves d'avenir mesurez si étroitement la place au devoir, instruisez-vous à ce spectacle. Il est d'autant plus éloquent que, dans ce modèle de volonté généreuse, force nous est bien de reconnaître une nature comme la nôtre, où auraient pu s'étaler toutes nos faiblesses.



TOURNAI. — COLLÈGE NOTRE-DAME.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ANNÉES DE COLLÈGE.

En 1887, Henry entrait au collège Notre-Dame à Tournai, où il devait parcourir ses six années d'humanités. C'est là que l'auteur de ces pages — s'il nous est permis d'évoquer ici un souvenir personnel — se rappelle l'avoir rencontré en compagnie d'un ami commun, le jour même de son admission. L'image qui nous est restée de sa physionomie sérieuse et bonne, nous éclaire la parole que disait de lui un ami de sa famille, glorieux combattant de notre presse catholique : « Vous verrez que cet enfant tournera bien ; il y a je ne sais quoi dans son regard, qui me frappe chaque fois que je le rencontre ». Et véritablement, dans ses grands yeux profonds et limpides, dont la candeur adoucissait l'énergique immobilité de ses traits pâles, on lisait plus que les pensées d'un enfant ordinaire. Mais il fallait l'avoir fréquenté longtemps pour savoir à quel rare degré cette première apparence disait vrai. L'élévation du cœur et de l'esprit avait déjà en lui la solidité d'une longue

habitude, ancrée au fond même de la nature et que nulle occasion ne mettait en défaut.

Quelle âme d'enfant n'est sujette à des instants de défaillance cruelle, où quelque mauvais instinct s'annonce tout à coup dans les dessous inaperçus du caractère? Tel est pourtant le témoignage qu'a pu rendre à Henry un compagnon fidèle de ses années studieuses, témoignage très cohérent avec d'autres dires plus anciens, dont nous nous souvenons comme d'hier: « J'ai été [1] le camarade du collège auquel très probablement il s'ouvrit le plus, et jamais je n'ai vu poindre en lui une rancune, une jalousie, une joie quelconque pour le mal arrivé à autrui, une idée de vengeance, même dans ce que la vengeance pourrait avoir d'excusable chez un enfant. Il était au-dessus de tout cela... » — « Jamais je n'ai pu surprendre chez lui un jugement défavorable sur un autre à moins que le fait ne fît scandale et qu'il s'agît de l'ordre de la division... » — « Il ne détesta et ne haït jamais autre chose que le mal, tout en excusant quand même ceux qui le commettaient, plutôt, disait-il souvent, par ignorance que par méchanceté ».

Inaccessible aux tristes conseils de la passion, il ne la tolérait pas davantage chez ses intimes. L'ombre même de la malveillance, quand il y fallait croire, provoquait en lui une répulsion attristée. « Voici, continue le même ami, un fait que je puis certifier comme

---

1. Jusqu'à la fin de sa troisième. — L'ami dont je parle a quitté le collège deux années avant Henry. Il porte le nom même qui a signé ces pages.

absolument vrai. Non seulement il n'a jamais parlé mal du prochain, mais il ne tolérait pas chez ses amis qu'on mît les autres en cause dans les conversations. J'ai été son camarade de toutes les promenades, de toutes les conversations, et j'ai toujours remarqué que lorsque la conversation tombait sur les défauts ou les torts de quelqu'un, à propos d'affaires de classe ou de division, il se taisait, montrait une peine réelle, qui allait parfois jusqu'à la colère, quand nous nous obstinions ». Lorsque, en fin de compte, un médisant ne désarmait pas, Henry savait l'y contraindre *unguibus et rostro*.

Pourtant la forme obligée de l'indulgence n'était pas, selon lui, une débonnaireté douceâtre. Il comprenait une franche repartie lancée en face et sans rancune; pour sa part, il l'avait prête à point nommé, et l'envoyait à bonne adresse, argent comptant, avec une brusquerie cordiale et enjouée qui n'en émoussait pas le laconisme pittoresque. Mais le coup de griffe administré en cachette lui était odieux. Un jour un de ses amis, en différend avec un camarade, s'avisa de décocher à ce dernier une pasquinade qui n'était que trop spirituelle, car des compagnons qui en furent régalés, voulurent sur-le-champ mettre le papier en circulation. Seul le brave Henry resta sérieux et se montra même si peiné, que notre satirique, pour ne pas l'affliger, déchira aussitôt son malencontreux chef-d'œuvre. C'est de lui-même que nous tenons le trait.

Même dans une nature douce et timide, il faudrait

admirer la charité qui obtenait de ces méritoires auto-da-fé. Chez un jeune homme au cœur de flamme, en qui vibrait un mâle et fier sentiment du droit et de l'honneur, elle devenait tout simplement étonnante. D'autre part, elle était, pour ce caractère chevaleresque, un correctif qui le préservait de devenir altier. Puisque tout homme a ses imperfections, il fallait s'attendre à rencontrer celle-ci dans une nature d'aussi haute race. Il n'était pas dans le tempérament d'Henry de se laisser tondre sans bêler. Attaqué, il se défendait; avant de céder, il attendait qu'on lui donnât des raisons. Mais l'explication entendue, le pardon suivait ou plutôt l'oubli, entier, définitif et sans retour. Même avec les maîtres, il était écrit que la confiance et l'affectueuse soumission d'Henry n'empêcheraient pas ses fiers instincts d'éclater encore par intervalles au cours des premières années. On avait très rarement à le reprendre; mais si la réprimande n'était pas bien motivée, il ne l'acceptait que par un effort de vertu qui, de loin en loin, arrivait en retard sur l'occasion. Sa conscience lui attestait trop haut son loyal désir de bien faire, pour que, dans un moment de surprise, il ne fût pas quelquefois un peu vif à se cabrer devant le soupçon. Mais ces retours d'insubordination native ne duraient guère: un bon mouvement du cœur les terminait à bref délai, ou bien la volonté reprenait le dessus de haute lutte.

Un jour notamment, s'étant trouvé en différend avec son professeur, par suite d'un malentendu, il s'entêta si bien, qu'il se mit dans le cas de ne pouvoir

rentrer en classe avant d'avoir donné satisfaction à l'autorité. Obtenir d'Henry l'aveu d'un tort qu'il ne se reconnaissait pas, épineux problème! Plusieurs s'y essayèrent en pure perte. « J'avais beau, écrit l'un d'eux, avec tout mon ascendant d'ami et d'aîné, lui représenter que, eût-il raison en droit, le mauvais exemple qu'il donnait lui faisait un devoir de céder... : « Il était dans son droit, il se laisserait mettre » aux arrêts, etc. » Ce fut sa seule réponse pendant deux jours. La chose tournait au scandale, de la part d'un élève aussi exemplaire. Un éclat semblait inévitable, lorsqu'un Père trouva l'argument topique: « S'il vous en coûte tant de vous soumettre, faites-le pour vous vaincre! » Le coup porta. « Le matin du troisième jour, pendant la récréation de dix heures, poursuit le camarade qui avait essayé de calmer Henry, je le vis partir d'un air décidé, pour se rendre chez le R. P. Recteur. Quand il sortit, il vint à moi, son bon regard tout illuminé et tout fier de la victoire remportée; et me serrant la main à la dislocquer: « C'est fait! » me dit-il. Il lui en avait coûté, mais ce fut la dernière fois. » — Tel était le caractère qu'alarmait une vivacité de parole sur le compte du prochain.

Voici encore un trait de sa charité. Un de ses jeunes condisciples se mourait en ville. Henry obtint d'accompagner le P. Préfet dans la visite que celui-ci faisait chaque semaine au pauvre malade. Un rayon de joie et de résignation pénétrait avec lui dans cette chambre où déjà planait la mort. Plusieurs années

après, la mère de l'enfant rappelait encore avec émotion les visites d'Henry : « Oh ! comme il était bon pour mon fils, » disait-elle à un ancien professeur du collège.

Cette foncière bonté de cœur explique seule peut-être comment un caractère aussi élevé et d'une trempe aussi virile ait été compris par la masse de ses jeunes compagnons. L'influence d'Henry sur ses condisciples était énorme, au témoignage très concordant, non seulement de ses amis mais encore de ses maîtres. « Elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer, nous disait l'un de ceux-ci ; il faut l'avoir vue de ses yeux pour s'en faire une idée. » Pourtant Henry s'était peu soucié de l'acquérir. L'ascendant qu'il exerçait n'avait rien de cette popularité subalterne, qui, au collège comme ailleurs, est vite payée plus que son prix. Il n'en coûta à sa piété ni une concession, ni une feinte. On peut juger par le trait suivant à quelle sérieuse estime il devait cette influence. Henry était notoirement l'ami de ses maîtres avec lesquels, au vu et au su de tous, il était en relations suivies. Il n'en garda pas moins l'entière confiance de ses condisciples. Pas une seule fois il ne fut soupçonné de délation et d'espionnage, même quand il était le plus directement en cause. Car tout arrive, et Henry, sans l'avoir voulu, attira un jour la foudre sur ses camarades. Lors de son passage à la division supérieure, quelques espiègles s'avisèrent, assez à l'étourdie, de lui souhaiter la bienvenue par une brimade de mauvais goût. L'autorité dut sévir. Mais ni cette

fois, ni jamais, personne ne le crut capable d'avoir porté plainte. Lancée à ce loyal visage, l'accusation eût été d'une trop flagrante injustice.

Pourtant l'on savait bien, et pour cause, que ce camarade franc et sûr avait une conscience qu'il était imprudent de heurter. Elle était tenace et ferme comme les poings qui la servaient à l'occasion. Henry connaissait quels arguments rabattent à coups plus sûrs certain caquetage; il y recourait sans sourciller. Mais tant pis pour l'imprudent qui s'attirait une correction: celui qui la donnait s'était acquis le droit de remplir son devoir à la face du soleil. Chez ce sérieux enfant, dont la vie était déjà sacrifiée de désir aux plus héroïques dévouements, les sentiments et les convictions brillaient d'un éclat sincère et généreux qui imposait le respect, presque à l'égal du rayon d'innocence qui éclairait son candide et franc regard. Tous subissaient le charme de cette vertu de bon aloi fondée dans un sincère amour de Dieu et des hommes, sans nul mélange des menus travers ou ridicules qui parfois, chez les petites perfections, servent si mal la cause de la piété.

A bien dire, ce charme était aidé par des dons de nature extraordinairement sympathiques. C'était moins encore peut-être la rare distinction de sa personne et de ses manières, que la chaleur communicative de son entrain juvénile. Il n'y manquait même pas cette pointe de bravoure téméraire dont la séduction est si puissante sur des cœurs de quinze ans. On s'en racontait au collège des traits épiques. Un

jour d'élections, Henry, alors en congé de convalescence, se trouva de passage à Tournai. Fièrement, la cocarde catholique à la boutonnière, il s'en fut circuler dans la foule qui échangeait des horions sous les yeux de la police, dont les sympathies inclinaient trop visiblement pour les manifestants libéraux. Ce que voyant, Henry interpelle les agents en termes vifs, leur alléguant que la rue est à tout le monde. Par crainte des suites un compagnon plus prudent l'entraîne de force. Le soir, au cercle catholique assiégé par une bande de vauriens, Henry se distingue dans la défense; il laisse aux mains d'un sergent de ville sa canne qui le servait avec avantage... Il se vit à deux doigts de la suivre lui-même au bureau de police et peu s'en fallut que l'aventure ne se terminât lamentablement par une entrevue avec le commissaire. Même à ce compte, Henry ne se fût pas effarouché outre mesure des suites de sa bravoure. On ne nous demandera pas si nous l'approuvons en ceci de tout point. Mais n'est-il pas permis de penser que cette humeur belliqueuse, sans être le secours le plus nécessaire à la bonne cause, peut cependant se rendre utile quand l'impiété insolente et cynique a besoin d'une leçon? Cette leçon, Henry fut toujours prêt à la donner à ses risques et périls, tenant qu'un chrétien doit avoir du sang dans les veines.

Mais sa fougue juvénile trouvait un meilleur emploi sur un théâtre plus pacifique, dans les jeux d'ensemble. Henry les aimait par tempérament d'abord,

et bientôt pour le même motif qui leur donne tant d'importance aux yeux des éducateurs expérimentés. Il comprit vite qu'entre jeunes gens les longues causeries ne sont pas le meilleur emploi des heures de récréation. Dès lors ce lui fut un devoir de soustraire ses compagnons aux mauvais conseils du désœuvrement. Sans l'attestation formelle du directeur même d'Henry cette pensée de zèle eût peut-être passé inaperçue tant elle était bien servie par le naturel de son auteur.

En promenade, où il conduisait la marche, il avait habitué la division à le suivre au pas de charge par les chemins les plus invraisemblables... un peu loin parfois. Témoin ce jour, où en l'absence du surveillant ordinaire, il entraîna son monde dans le brouillard, jusqu'au sommet d'une colline couverte de neige. Ce n'était rien encore, mais il restait à redescendre. Débandée, en déroute, égrenant sa longue file de traînards, la division rétrograda par des chemins creux, vers le collège qu'elle atteignit bien après l'heure réglémentaire. « Une retraite de Russie », dit un revenant de l'expédition. Ce soir-là, le trop ingambe chef de file reçut, comme bien l'on pense, une semonce en règle. Mais on va voir qu'il avait retenu la manière de les accepter.

En une autre occasion, comme son pas élastique dégénérait en course folle, le surveillant, à bout de moyens pour contenir l'infatigable marcheur, l'interpella vigoureusement, à la sourde joie de l'arrière-garde. Le soir Henry vint le remercier de ce petit af-

front, et le prier de ne pas manquer à l'avenir pareilles occasions de l'humilier.

Dans la grande cour du collège, son ardeur était plus à l'aise. Henry était d'une force rare à tous les jeux. Aux barres, au cerceau, au *football*, sur les échasses ou sur ses patins, il était le premier sans conteste. La voix commune de ses compagnons l'avait nommé « chef de camp ». Ah! les belles parties qu'il a conduites. Alerte, agile, infatigable, prompt du regard et de la main, il gouvernait et entraînait son monde avec le coup d'œil et la brève parole d'un chef d'armée. Et tandis que son ardeur et son adresse semblaient avoir passé dans tout son bataillon, lui-même, grisé par la tempête qu'il avait déchaînée, payait de sa personne au plus fort de la mêlée dont le centre se déplaçait avec lui. Ce que dans ces batailles homériques il a reçu et distribué de « bleus » et de bosses, on ne le saura jamais; mais la belle affaire vraiment! Tous, même les plus mous, étaient de l'avis du surveillant qui, pendant une absence d'Henry, s'écriait avec regret: « Aujourd'hui les jeux vont languir; Beck n'est pas là. »

De vrai on apercevait vite que « Beck n'était pas là! » Mais il a parfois suffi de son seul voisinage pour remettre l'animation dans la cour. A la suite d'une chute, raconte un témoin déjà cité, Henry fut pendant plusieurs jours retenu immobile, sur une chaise longue de l'infirmerie. Aux heures de récréation, il se faisait porter près de la fenêtre pour assister à la joyeuse mêlée, qui tourbillonnait à quelques pas de

lui. De là, suivant la bataille et jugeant les coups il envoyait ses encouragements et ses félicitations aux hommes de sa partie, et rien que de sentir sur eux les regards de l'incomparable jouteur, tous les combattants se trouvaient comme électrisés.

Il n'y avait pas à se méprendre sur la portée de ces hommages spontanés. Henry était à la division une vraie puissance. Un fait des plus remarquables c'est que des maîtres clairvoyants et fermes, comme il en eut, aient secondé son influence, loin d'en concevoir de l'inquiétude. Ils devaient être bien sûrs de ses intentions! Car si pareil compagnon eût voulu essayer de ce rôle de mutin qui a parfois tenté de bons enfants, on aurait eu à jouer serré pour lui tenir tête. Les souvenirs que nous avons déjà cités à maintes reprises disent en prévenant de l'hyperbole: « A sa première réquisition les « prix de sagesse » auraient hurlé comme des bêtes fauves. » Exagération pittoresque dont le seul but est de montrer quel irrésistible ascendant notre Henry mettait au service du bien. A la forme près, c'est le mot prononcé jadis par un Père du collège: « Ah! ce Beck, il vaut un surveillant. »

Car Henry rendait à ses compagnons d'autres services que de les entraîner au jeu. Il fut en mainte occasion leur bon génie. A la fois par caractère et par principe, il répugnait à se mêler des affaires d'autrui. Sa règle de conduite était d'aller droit son chemin, sans regarder aux alentours. Mais s'agissait-il de soutenir une œuvre de charité, d'aplanir une difficulté

survenue entre camarades, nulle considération personnelle ne l'arrêtait. En ces occasions on lui trouvait une habileté et un tact assez surprenants chez cette âme loyale et droite comme une lame d'épée. Comme de juste, sa diplomatie même marchait à visage découvert et parlait franc. Encore est-il qu'elle arrivait à ses fins et servait utilement les intérêts, toujours élevés, auxquels elle se donnait.

CHAPITRE TROISIÈME.

ANNÉES DE COLLÈGE (Suite).

Si considérable que fût sa force de persuasion, c'est surtout par l'exemple qu'Henry fit le bien parmi ses condisciples. Homme d'action avant tout, il ne se sentait pas né pour le discours, sur lequel d'ailleurs il avait le bon sens de ne pas trop compter. Il exhortait peu, sermonnait moins encore. Son zèle disposait de moyens plus sûrs. Henry n'avait qu'à montrer le chemin pour y entraîner avec lui qui il voulait. En rhétorique il se vit en possession de donner, à lui seul, le genre à toute la division. Il fut alors prouvé que le bon esprit peut s'imposer avec le même ensemble que la mode commandée par son chef le plus victorieux.

Parmi les objets préférés de son zèle, on cite le culte de Marie. Chez les Frères des Écoles chrétiennes, ses petits compagnons l'avaient à l'unanimité nommé préfet de leur congrégation. Au collège un même hommage lui fut rendu. Les congréganistes de la division supérieure l'élurent préfet au sortir de sa troisième et, par une seconde exception sans précé-

dents, le maintinrent en charge deux années consécutives.

Dans cette dignité, Henry trouva une facilité de plus pour répandre, d'accord avec son directeur, la pratique de la communion fréquente. A chaque réunion de la congrégation, on le voyait s'approcher de la Sainte Table, sans préjudice de la communion hebdomadaire du dimanche. Durant les dernières années, il s'en approchait régulièrement de deux jours l'un. Son exemple, soutenu par une insinuante mais discrète propagande, ne demeura pas stérile, et le culte de la Sainte Eucharistie en reçut, au collège, un accroissement dont les effets bénis se prolongent, à l'heure qu'il est, en bien des âmes.

Qu'ajouter encore pour donner la mesure du bien exercé par ce vertueux enfant? Rarement se verra mieux l'irrésistible empire de la piété quand elle s'épanouit en pleine terre et au grand vent, dans un beau caractère comme le conçoit la jeunesse, peu sympathique aux plantes de serre-chaude. Cet ascendant s'étendait jusqu'aux Pères du collège: « Je ne puis voir agir Henry Beck, disait l'un d'eux, sans songer à nos jeunes saints. »

Sous des formes diverses, cette parole a été souvent répétée, par des hommes dont le jugement fait autorité.

Aimé et estimé de tous, Henry gagnait encore à être connu de plus près. Peu ont eu cet honneur et ce bonheur. Simple, accueillant, très serviable, il était à cela près, plutôt réservé que liant. Au collège la

consigne était de frayer avec tout le monde. Henry l'observait sans qu'il parût lui en coûter; mais son amitié restait un bien qu'il ne prodiguait pas. Ne concevant pas qu'on pût reprendre son affection non plus que sa parole, il ne se mettait pas dans le cas d'avoir à la retirer un jour. Mais trouvait-il une âme au diapason de la sienne, aimant ou prête à aimer comme lui le bon Dieu et les choses saintes, la liaison s'établissait, lente, car elle devait durer, mais forte et sérieuse comme l'attrait qui en était le principe.

Car Henry n'entendait pas que l'amitié fût une camaraderie sans conséquence. En voici la théorie formulée par lui-même à un compagnon digne de la comprendre: « S'aimer pour mieux faire ce que l'on » doit faire, pour défendre le bien et combattre le » mal de toutes les manières, c'est, me semble-t-il, » consacrer la plus belle des choses à la plus belle des » causes. Puis, si l'amitié, si l'amour ne repose pas » sur Dieu, crac! cela ne durera pas longtemps, et » les premiers feux passés, tout, même le souvenir, » ne tardera pas à s'éteindre. Mais au contraire, s'ai- » mer tout d'abord parce que nous devons nous aimer, » comme il est doux d'obéir à un tel ordre! Puis l'a- » mour chrétien, comme il est large, comme il est » infini! Il est prêt à tout donner, à tout souffrir; il » peut écraser, lui, l'égoïsme (qui, pour moi, est la » véritable plaie qui ronge le monde) et sacrifier tout, » même son cœur s'il le faut » *(6 janvier 1892).*

Cette vue austère n'enlevait rien au cordial attachement qu'il témoignait à ses amis. « Je ne puis

dire, écrit l'un d'eux, l'impression que me faisait son simple regard. On y lisait toute son âme : c'était une belle flamme d'affection, pure, vibrante, ardemment et passionnément dévouée... D'ailleurs il détestait toute fadaise et parlait rarement avec intimité. » La plume à la main, il n'était pas plus loquace. Quelques lettres d'alors, conservées par leur destinataire, donnent, paraît-il, une idée assez juste de sa conversation. Le ton y est bref, d'une brusquerie affectueuse ; sa fermeté n'est pas exempte d'une certaine grâce naïve, où perce une sorte de léger embarras.

Comme la plupart des natures profondes, Henry, même aux heures d'abandon, répugnait à laisser voir le meilleur de ses désirs et le plus cher de ses rêves. Cette réserve allait jusqu'à une certaine gêne, dont il se plaint lui-même dans ses lettres. Même le grand projet sans cesse présent à ses yeux, l'unique pensée pour laquelle il vivait, celle de ses chères Missions, il la cachait avec une sorte de pudeur sacrée. Ses plus chers amis furent de longues années à l'ignorer. A celui dont nous ne faisons ici que résumer les souvenirs, il s'en ouvrit la première fois en juin 1891. « Cette déclaration fit sur moi un effet que je n'oublierai jamais, écrit ce dernier. Je lui représentai vainement ce qu'il allait avoir à souffrir, tout ce qu'il allait quitter... Mais le pauvre garçon en savait plus long que moi... »

Avec ses supérieurs, il gardait la même réserve. Sa correspondance nous en donne une preuve caractéristique. En 1893, annonçant à son ancien Recteur,



1891

alors à la tête du collège de Charleroi, son admission dans la Compagnie de Jésus, il commence par lui rappeler son ancien attrait pour les Missions ; puis il continue : « Vous rappelez-vous combien vous me faisiez » plaisir en me passant votre gros livre de géographie ? » Une fois vous sembliez étonné et vous me demandiez » si j'avais envie d'aller vivre là-bas. J'étais tellement » troublé que j'ai menti en balbutiant je ne sais plus » quoi... mais bien le contraire de ce que je pen- » sais... » Notez que le jeune homme qui parle ainsi, a, dans la même lettre, assez de franchise pour dire à un membre de l'ordre où il vient d'être reçu : « Ne » croyez pas que je sois feu et flammes pour la Com- » pagnie... jusqu'à présent je n'éprouve guère d'at- » trait pour elle... »

Le jour où les amis d'Henry furent mis dans le secret de son sacrifice, bien des choses leur furent expliquées, et en particulier cette ombre de tristesse qui, à certaines heures, voilait son clair regard. Quand il sortait de sa réserve discrète, presque taciturne, l'écho indistinct d'une obsession douloureuse semblait percer dans sa vive parole. Lui aussi, connaissait-il déjà l'inévitable fardeau de toute existence humaine ?

C'était bien vrai. Dans ce cœur fort et pur, en paix avec Dieu et les hommes, rempli et entouré de saintes affections, dans cette généreuse nature, caressée des plus riantes promesses de la vie, « l'inexorable ennui » passait par intervalles en énervantes bouffées. Sentant alors le néant de nos joies éphémères, et se rappelant l'austère lendemain qui attendait sa jeunesse,

il frissonnait comme au glas funèbre de ce bonheur prêt à finir. Plus tard, établi dans la paix du sacrifice pleinement accompli, il s'animera au souvenir de ces sombres heures, qui, de loin, le préparaient au détachement absolu. Mais qu'elles étaient dures à passer!

Il en connut aussi d'autres, où l'épreuve pour venir du dehors n'en était pas moins rude à porter. Lors d'un incident pénible auquel nous avons déjà fait allusion, il écrivait à sa sœur: « Je n'en puis plus; » j'ai presque envie de m'enfuir du collège, mais » ne parle pas à maman de mes dispositions, de » crainte de lui faire de la peine. »

Toutefois ces accès ne duraient pas. Henry avait pour l'en tirer à bref délai, sa piété et son énergie.

Son énergie! elle éclatait partout, non seulement impétueuse, mais tenace, et surtout superbement insouciante de la peine et du danger. Par plus d'un trait, cette volonté indomptable, enthousiaste à froid, rappelle la jeunesse d'un Garcia Moréno, l'un des héros préférés de notre Henry. C'est bien de lui, écrit toujours son vieil ami, qu'il était vrai de dire « que si enfonçant un clou, il eût brisé son marteau, il aurait continué de frapper avec la tête ». « Il fallait que son corps obéît sans être tenté de regimber. » Au gymnase, sur la glace, à la salle d'armes, partout, les exercices les plus dangereux et les gambades les plus invraisemblables avaient immanquablement ses préférences. Contusionné, meurtri, congestionné, les mains en sang, il s'obstine et s'entête jusqu'à ce qu'on

le calme d'autorité. A la leçon d'équitation, un jour, il s'avise de trotter sans étriers; trois fois coup sur coup il vide les arçons « et il aurait continué jusqu'à se casser le cou, si le digne Mentor qui présidait à ce genre d'exercice ne fût intervenu tout gonflé d'interjections. — Une autre fois, à l'étude, souffrant depuis quelques jours d'une rage de dents, et tout en colère d'être vaincu par si peu de chose, il attacha une ficelle à la dent, et se mit en devoir de l'arracher en tirant à grand renfort de secousses. Le Père D. V. intervint, et le dentiste aussi, qui arrangea la chose. Mais on avouera qu'il faut un courant nerveux bien puissant entre la tête et le bras pour tenter d'arracher une molaire avec une ficelle. »

Souvent aussi, il faut le dire, bras et jambes agissaient sans le commandement de la tête. Avec un tel caractère et avant la vingtaine, la prudence serait un miracle. Henry s'était fait une réputation de casse-cou que franchement il méritait. On en a vu plus haut une preuve; en voici une autre prise dans le nombre. Un jour, en voyage, aux environs de Biarritz, Henry se voit arrêté par le Gave, qui barrait le chemin. Immédiatement il propose à ses compagnons de franchir le torrent à gué. Déjà on se déchaussait, lorsqu'une femme sort d'une maison voisine: « Y pensez-vous! le Gave a ici plus de cinq mètres de profondeur ». Henry n'avait pas songé à ce détail... Que de fois, s'il eût vécu, le brave enfant serait entré dans la rivière avant d'avoir sondé le gué!

On comprend avec quelle ardeur il s'appliquait

à l'étude, où il trouvait quelques difficultés. Sa mémoire le servait mal et les succès très honorables qu'il obtint, lui coûtaient un travail acharné. Au sortir des récréations qu'il avait animées, il se mettait à l'ouvrage pour de longues heures, le front entre les mains, sous le regard de la sainte Vierge, dont il plaçait l'image devant ses yeux. A l'époque des grands concours, il avait obtenu de prolonger son travail après le coucher de ses condisciples. Pourtant les lauriers scolaires ne le fascinaient pas, mais il voulait faire à sa mère le plaisir de lui montrer ses petits succès. Avec cette foi simple et naïve qu'il mêlait à toutes choses, il mettait saint Joseph dans les intérêts de sa piété filiale, en lui promettant pour chaque bonne place, un, deux, ou trois chapelets, d'après un tarif convenu. « Votre système est excellent, » écrivait-il après expérience faite, au Père qui lui avait suggéré cette petite pratique. Et l'année suivante: « Je rentre donc enfin à la maison avec de bonnes places, mais aussi chargé de dettes envers saint Joseph. »

Mais combien plus allègre encore était son travail quand il s'agissait de ses missions bien-aimées! Dès cette époque Henry songeait à recueillir méthodiquement les connaissances qui pourraient lui être utiles. Au premier rang, l'instruction religieuse. On parlait au collège du soin avec lequel Henry Beck, depuis la sixième, tenait à jour et conservait ses cours de religion. Aux heures libres venaient les études surérogatoires. C'étaient d'abord les récits des grands

explorateurs africains, qu'il lisait avec passion : Cameron, Livingstone, Stanley, les relations des missionnaires, le journal des PP. Depelchin et Croonenberghs [1], etc. Jusqu'ici pas de prodiges : plus d'une fois des courages naissants ont affronté ces lectures avec une ardeur qu'il a fallu modérer. Mais celui d'Henry ne reculait pas devant des occupations plus austères. Chimie, botanique, minéralogie, physiologie, que sais-je encore ? son jeune esprit s'attaquait à tout avec une assurance intrépide. Toute cette encyclopédie, pour catéchiser les nègres ! Peut-être un vieux missionnaire eût-il un peu simplifié le programme ; mais pour pousser à de pareilles études un jeune homme de quinze ans, le désir de l'apostolat lointain doit être mieux qu'une forme pieuse de l'humeur aventureuse et romanesque.

A vrai dire le zèle d'Henry était en ceci aidé par ses goûts naturels. De tout temps, les sciences positives avaient souri à sa nature sérieuse et pratique. A l'école des Frères de Courtrai, la lecture des livres de vulgarisation scientifique faisait déjà son meilleur passe-temps. Ses bons maîtres favorisaient ses goûts studieux en élargissant pour lui, à l'époque des vacances, le règlement de la bibliothèque.

A la maison, Henry avait installé dans une mansarde une façon de laboratoire. Là, en compagnie de sa sœur, il passait des après-midi entières dans des travaux dont le succès ne nous est pas connu. On

1. *Trois ans dans l'Amérique Australe*, journal de voyage des PP. H. Depelchin et Ch. Croonenberghs (fondateurs de la Mission du Zambèze).

devine bien qu'Henry n'avait pas les nerfs d'un expérimentateur; si ses observations n'ont pas amené de révolution dans la science, peut-être en ont-elles fait quelques-unes ailleurs... Rien de grave cependant, puisqu'on ne dit pas qu'il ait jamais mis le feu à la maison.

Son musée l'occupa davantage. « Ah! son musée, écrit sa sœur, il forme une page de son histoire. D'abord ce ne fut qu'une table couverte de simples cailloux ramassés au « Lauwenberg », puis vinrent des minéraux, puis d'autres articles d'histoire naturelle, des oiseaux, des insectes, des armes indiennes et américaines, que lui donnaient ses amis. Un peu plus tard il fallut une armoire pour sa collection. Cette armoire, bientôt devint insuffisante; il en fallut deux, puis trois, puis enfin les autres meubles de sa chambre durent disparaître. Un beau jour, je trouvai mon collectionneur au milieu d'un grand désordre:

« Je déménage mon lit, me dit-il, il y a place pour tout dans ma chambre sauf pour moi. »

« Et ce musée vraiment valait la peine d'une visite: tout était soigneusement étiqueté, numéroté, classé. C'était sa principale occupation des vacances... »

En cela, Henry avait au collège, dans son cher vieux Frère Herman, un modèle qui excitait son émulation. Nous aimons à rencontrer sous notre plume le nom de ce modeste et dévoué religieux. Jeune encore, le bon Fr. Herman avait demandé d'être attaché à la mission naissante du Bengale occidental. Son espérance ne fut pas exaucée; et il dut achever, dans

l'infirmerie du collège Notre-Dame, son demi-siècle de fidèles services. Il s'en dédommagea en aidant ses Frères plus heureux, de ses prières et des aumônes, que, par mille industries, il recueillait de tous côtés avec une assiduité discrète et rapace, comme on n'en a vu qu'à lui. Pour intéresser à sa chère mission, ses pensionnaires d'abord, puis les visiteurs du collège, il avait, avec plein succès, établi un musée de curiosités hindoues qu'il montrait avec amour et dont sa souriante figure semblait faire partie, tant on avait accoutumé de voir le bon Frère trottiner au milieu de ses richesses, triomphant et affairé.

Le rêve aimé, dont le regret poursuivait encore le déclin de cette simple vie, était celui pour lequel seul battait le jeune cœur d'Henry. L'enfant et le vieillard se comprirent. Des communications pleines de cordialité s'établirent entre le musée de Courtrai et celui du collège Notre-Dame. Heureux passe-temps que sanctifiait la pensée qui l'avait inspiré. Que d'heures bénies le cher enfant a passées au milieu de ses modestes collections, sous le regard du grand Christ qui y tenait la place d'honneur avec un immense rosaire rapporté de Lourdes! La nuit qui précéda son départ pour le noviciat, il y veilla longtemps avec sa sœur pour achever de ranger son herbier. Mais la botanique, cette fois, ne dut obtenir qu'un regard distrait.

CHAPITRE QUATRIÈME.

VACANCES ET VOYAGES.

Son cher musée n'était cependant que le moindre des charmes qui, à la fin de l'année scolaire, l'attiraient vers Courtrai. Henry aimait ces belles vacances dont le souvenir le suivra longtemps. Son principal bonheur était de se retrouver auprès de sa mère, au milieu de ses frère et sœurs. « Me voici maintenant tout à fait en vacances, puisque je suis à la maison », écrivait-il un jour après une absence *(juillet 1892)*. Voyant peu d'amis, ne sortant guère qu'avec ses proches, il jouissait avec une religieuse parcimonie de ces heures passées en famille. Afin de n'en rien perdre, il sacrifiait ses goûts pour les exercices violents. Au cheval et aux autres *sports* qui l'auraient trop éloigné de la maison, il préférait des occupations plus sédentaires. Lui, le bouillant collégien, quand son musée ne l'absorbait pas, il faisait de la photographie ou jardinait, comme le plus « rassis » des camarades dont il troublait, à Tournai, les récréations

pacifiques. « Tripoter », ainsi qu'il disait, était sa grande occupation; elle suffisait à son bonheur.

Comme on le devine de reste, un charme étranger aidait à ce miracle. Sous le toit paternel Henry retrouvait la confidente aimée de ses saints désirs. Sa sœur, plus âgée de deux ans, partageait avec lui les graves opérations de son laboratoire, ou l'accompagnait dans ses promenades. « Nos conversations d'alors, écrit-elle, n'étaient jamais banales. Nous disions le chapelet, il m'apprenait le latin, je lui donnais le nom des plantes rencontrées sur la route. Parfois au début de la promenade, Henry se taisait. Quand je lui en demandais la raison: « Je n'ai pas encore fait « ma méditation », était la réponse ». D'ordinaire le but de ces excursions pédestres était un pèlerinage, le plus souvent Notre-Dame de Dadizeele. D'autres fois on poussait jusqu'à Oostacker, ou même Hal, à quatre-vingts kilomètres de Courtrai.

Tous les amusements pourtant n'étaient pas du même goût. Il y avait mille projets longtemps combinés, à exécuter. Du collège Henry écrivait un jour: « Au mois de septembre nous construirons un radeau, » j'en ai fait le plan cette nuit ». Le radeau fut construit et fit naufrage avec ceux qu'il portait, sur l'étang de la campagne paternelle, au faubourg de Tournai.

Henry se plaisait à ces travaux où il voyait une préparation à l'avenir redoutable et souhaité dont la pensée ne le quittait jamais. Détail à noter! Même avec sa sœur, il évitait de s'étendre sur cet avenir, dont le vrai nom était rare sur ses lèvres. Mais à

l'entendre revenir à tout propos sur les vertus et le courage qui seraient nécessaires « *plus tard* », on devinait assez quelle vie lui apparaissait dans cette perspective mystérieuse.

Parfois les allusions étaient moins dissimulées. Un jour Henry ayant quelque opération à faire dans les curiosités de son ami, le Frère Herman, s'arma de son appareil photographique et partit à pied pour Tournai avec sa compagne ordinaire. Avant la fin des cinq grosses lieues qu'il s'agissait de parcourir, la fatigue vint. A tour de rôle on se passait le lourd appareil; mais la route n'en finissait pas; nos deux voyageurs avaient les pieds ampoulés et n'avançaient qu'avec peine. Pour animer sa compagne, Henry lui rappelait les courses de je ne sais quel grand missionnaire qui, visitant ses néophytes, laissait sur la brousse et le gravier la trace de ses pieds sanglants. « Il m'encouragea si bien, continue celle-ci, qu'en arrivant à Tournai, je pus encore, — toujours à pied — le suivre au mont de la Trinité ». Les Tournaisiens appellent de ce nom une gracieuse taupinée qui s'élève à quelques kilomètres au levant de leur ville. — Nous avons cité ce petit trait, insignifiant en apparence, parce qu'il montre, entre beaucoup d'autres, combien profonde et habituelle était cette pensée par laquelle, incessamment, la mortification venait se mêler jusqu'au sein du plaisir.

Au milieu de chaque vacance venait se placer un voyage qu'on entreprenait en famille. Henry, en compagnie de sa mère et de ses sœurs, visita succes-

sivement les bords du Rhin, Lourdes et les Pyrénées, puis une partie de la Suisse, Paris et ses environs, Londres et un côté de l'Écosse. La dernière année, dans la société de ses sœurs et d'une famille amie, il visita Rome et l'Italie, d'où il revint par le midi de la France.

Au cours de ces voyages sa rare élévation de cœur et de jugement se montrait au naturel. Ses goûts nets et tranchés comme son caractère se portaient, dans l'ordre intellectuel et artistique, là où toute son âme aspirait dans l'ordre moral : aussi loin que possible du banal, du vulgaire, du convenu. En aucun genre, les jugements traditionnels ne l'intimident à l'excès. La justification des siens, quand le paradoxe s'y montre un peu provocant, c'est qu'ils partent d'une âme très sincère, qui partagerait volontiers l'avis commun, s'il lui semblait fondé, à quoi elle ne peut rien. Ainsi la dévotion des touristes pour les ruines du moyen âge, lui paraissait de la superstition : « Quel intérêt, disait-il, à ces vieux ramas de briques et de blocaille ! »

Qu'on juge s'il respectait nos grandes capitales modernes ! Avant le départ de la joyeuse caravane, l'itinéraire était longuement débattu en famille ; le rôle d'Henry consistait surtout à biffer quelques noms de villes sur le projet. « Trop de villes », disait-il un jour en regardant un itinéraire tracé sans lui sur la carte de la Suisse. C'était son cri habituel, le cri du cœur.

Les villes d'eau surtout l'horripilent avec leur luxe banal, leurs monuments criards, leur confortable sen-

suel. Il s'échappe d'Ems avec soulagement; à Nice et dans les autres villes de la Corniche, les flâneurs en grande toilette lui gâtent la vue de la Méditerranée qui lui en paraît moins bleue. Peu de grandes cités trouvent grâce devant lui. La Rome moderne elle-même n'est pas exceptée; mais Naples et Venise l'enchantent. A Londres il est captivé par le musée de South-Kensington, où il retourne trois fois durant son court passage par la capitale anglaise. En dépit de l'amour propre marseillais, il refuse net son admiration à la Canebière, « qui n'est après tout, qu'un boulevard parisien terminé par le Vieux-Port ».

Du Paris profane, il emporte un pénible souvenir. Toutes ses préventions contre la « Babylone moderne » prenaient corps dans une scène qu'il y avait aperçue à son retour d'Italie. Sur la terrasse d'un grand café du boulevard, un pauvre vieux en guenilles recueillait les bouts de cigares abandonnés par les consommateurs. Discrètement, sans bruit, il se faufilait entre les chaises et les tables. Pas un des fringants paresseux qui se trouvaient là ne daigna remarquer la présence de l'infortuné. Outré d'indignation, Henry se leva pour donner son aumône au pauvre vieillard qui ne lui demandait rien. Puis, le cœur tout bouleversé, il rentra à son hôtel et s'enferma dans sa chambre pour le reste de sa journée. « Impossible de s'amuser, disait-il, après avoir vu de ces choses-là ». Le lendemain il quittait Paris encore tout oppressé; et longtemps, longtemps après, le souvenir de cette double insulte à la vieillesse et à la

misère le poursuivra comme un mauvais rêve. Qui est sujet à de telles suffocations doit médiocrement goûter les splendeurs de la vie civilisée.

Malgré son antipathie pour les villes, Henry sait admirer sincèrement les chefs-d'œuvre de l'art. Ses notes mentionnent avec honneur les grandes basiliques romaines, les cathédrales de Strasbourg et de Cologne, Saint-Paul de Londres, le Palais des Doges de Venise, la basilique de Saint-Marc, pour ne citer que quelques noms relevés au hasard. Le *Duomo* de Milan l'émerveille. Saint-Pierre de Rome l'étonne par sa grandeur ; mais « la fameuse place », la colonnade, trompe son attente. Les tours penchées de Bologne lui paraissent deux cheminées inclinées. Ces quelques jugements donnent une idée du reste. Au surplus, tout l'intérêt des impressions juvéniles — et un peu jeunes, au total, — est à nos yeux dans le trait qu'elles ajoutent à la vive physionomie de leur auteur.

Mais ce qui enthousiasme Henry, le ravit, le transporte, c'est la grande nature, les lacs et les glaciers de la Suisse, les vallées profondes où bruit la voix des torrents, les pics rosés des Pyrénées, les lochs brumeux de l'Écosse, et la mélancolie solitaire de ces *Highlands* où le *mail-coach* galope des heures durant sans rencontrer « ni un homme ni une maison ». Devant ces merveilles, toute l'âme d'Henry vibrait d'une émotion grave et pieuse. Mais il faut l'avoir connu de près, pour retrouver dans ses souvenirs de voyage l'accent vrai de ces transports émus.

Ces souvenirs d'ailleurs sont rares. En route, Henry

écrivait peu. Les notes concises qu'il prenait chaque jour sont perdues, ainsi que la plupart des lettres qu'il écrivit à ses amis au cours de ses pérégrinations. Il n'en a guère subsisté que deux courtes relations de ses voyages de Suisse et d'Italie, qu'il avait rédigées pour les lire à ses condisciples. Elles sont dans un style brusque, saccadé, qui court droit son chemin sans chercher, ni prodiguer les mots. Certains passages prouvent du reste que ce dédain de la forme était voulu. Par manière d'exemple, écoutons Henry nous raconter un orage sur le Vésuve.

«... La chaleur était étouffante, bien que le soleil eût » disparu derrière d'épais nuages. Cette soudaine » obscurité assombrissait le paysage formé tout en» tier de montagnes noires, amas de lave recélant les » nécropoles de Pompéï et d'Herculanum que la fu» reur du monstre a ensevelies. Du trou béant du » Vésuve sortait un panache de fumée sombre qui » obscurcissait encore l'atmosphère. De grosses gout» tes de pluie commençaient à tomber. Le guide nous » fit arrêter. Aculés contre une roche, nous assistâmes » à l'ouragan; il se déchaîna bientôt dans toute sa » fureur; un vent violent s'éleva et fit redescendre » vers nous les vapeurs sulfureuses qui montaient du » cratère. Les éclairs se succédaient sans interrup» tion, les coups de tonnerre se confondaient avec » les craquements sinistres qui se faisaient entendre » du côté du gouffre. Il semblait que la montagne, » dans un accès de fièvre, allait se déplacer.

» Trempés par la pluie qui tombait à torrents, suf-

» foqués par le soufre qui nous pénétrait dans les » yeux, les oreilles, la bouche, il nous était impossible » de parler.

» Enfin la tempête parut se calmer, le vent tomba, » les vapeurs se dissipèrent peu à peu, un silence » profond succéda au bruit qui nous faisait trembler » tout à l'heure; le soleil brilla de nouveau, et le » panorama de Naples nous apparut dans toute sa » splendeur.

» Mais l'effrayant spectacle auquel nous venions » d'assister, nous occupait uniquement. Nous inter- » rogeâmes notre guide: « Y a-t-il souvent des orages » comme celui-ci, et n'y a-t-il pas fréquemment des » accidents? » Lui, en homme habitué aux colères » du Vésuve et des éléments, répondit flegmatique- » ment: « L'orage tue ici bien des touristes; pas plus » tard que le semaine dernière, deux Russes sont » morts à côté du cratère ».

On a entendu le narrateur dans sa manière soignée. Le plus souvent sa plume rapide se met moins encore en dépense de style. A quoi bon les phrases? Ce qu'on peut dire en deux mots pourquoi le dire en trois? Henry décrit ses impressions sur la Jungfrau et les lacs de Suisse, du même ton bref et alerte dont il raille l'allure processionnelle du *rapide* de Brindisi, qui s'arrête en chemin pour permettre aux lavandières de venir prendre de l'eau chaude à la locomotive.

Au moins, il ne hâble pas, ce n'est pas à lui qu'on serait tenté de rappeler le dicton: « a beau mentir

qui vient de loin ». Voici comment il narre à un ami un autre danger qu'il courut aux environs de Naples.

« En face de la baie (se trouve) l'île de Capri, où » j'ai eu une farce. Le steamer stoppe de façon à » permettre la visite de la Grotte d'Azur. Puis il con- » tinue jusqu'à Marina Grande, où il s'arrête deux » heures. J'en profitai pour monter au Solaro ; 585 m. » dont près de 500 à pic. La première demi-heure, je » montais rapidement, car le chemin est le plus raide » que j'ai monté de ma vie ; ni en Suisse, ni en Écosse, » ni dans les Pyrénées, je n'en avais rencontré un » pareil. Enfin une heure après mon départ, j'arrivais » au sommet. Il ne me restait plus qu'une demi-heure » avant le départ du bateau. Je comptais y arriver » bien vite en coupant directement sur Capri. Dans » les commencements, tout marche à merveille, je » descendais avec une rapidité parfois plus grande » que je ne l'aurais désiré. Voilà que tout à coup » j'arrive à la roche, qui descendait à pic dans la » vallée : une muraille d'à peu près 200 mètres. Il n'y » avait pas à songer à descendre par là. Force m'a » été de regrimper péniblement ce que j'avais des- » cendu ! Chemin faisant, j'entendis le navire siffler. » Tous les autres étaient retournés à Naples. Pour » ma consolation, j'ai pu rester loger à Capri, et j'y » ai vraiment été dévoré ». *(De Florence, mai 1893.)*

Renseignements pris à une autre source, il paraît qu'Henry fut sur le point de constater de plus près qu'il ne dit l'inclinaison de la roche. Il dévalait à



NOTRE-DAME DE DADIZEELE

(Voir page 47).

toute vitesse sur la pente, sans remarquer le gouffre qui, tout à coup, apparut béant à ses pieds. Henry n'eut que le temps de s'arrêter net, juste au moment où, emporté par son élan, il allait dépasser la crête de la falaise. Racontant plus tard cette aventure, il en attribuait toujours l'heureux dénouement à la protection de la Sainte Vierge.

Ces joyeuses expéditions de vacances où l'âme d'Henry s'enrichissait d'impressions nouvelles, offraient maint exercice aux solides qualités de son caractère. Jamais le plaisir ni la fatigue ne prenaient le dessus sur ses goûts sérieux. Ne devait-il pas profiter de ses voyages pour s'instruire? Il lui est arrivé de préférer un livre à tel beau paysage des Cévennes qu'il avait sous les yeux. En Écosse il se fait longuement expliquer par un touriste instruit qu'il rencontre au Ben-Nevis la formation géologique de la montagne. En Suisse, revenant d'avoir fait l'ascension du mont Pilate, il demeure sur pied jusque bien avant dans la nuit, malgré une lassitude extrême, pour sécher et classer les plantes récoltées durant la journée.

Du reste, il semblait de fer à la fatigue. Courses interminables, chevauchées dans la neige des hauteurs, journées de voiture, nuits en wagon, froid et chaud, faim et soif, Henry affrontait tout avec un joyeux entrain, comme une préparation aux voyages autrement laborieux de « *plus tard* ». Quand ses jarrets d'acier en avaient assez de trotter et de grimper, il

savait encore se raidir et se faire vaillant pour électriser ses compagnons de route. Rien ne lui coûtait pour soulager ou récréer ces derniers. Sa complaisance avait pour chacun des attentions charmantes. Il courut Venise entière pour trouver... une botte de radis à un membre de l'expédition qui les aimait.

Mais cet aimable et allègre voyageur était avant tout un jeune chrétien dont la simple et vive piété éclatait en toute occasion avec une ardeur ingénue. Plus que les monuments de l'histoire, plus que les magnificences de la nature, les souvenirs religieux le charment et l'attendrissent. Ils ont le pas sur tout le reste. Nombreuses sont les villes dont il n'a vu ou voulu remarquer qu'un sanctuaire célèbre. En trouve-t-il un sur son passage que l'itinéraire n'ait pas prévu, il y entraîne immanquablement ses compagnons. Quand tous, harassés, demandent grâce, il vole seul à son but pieux, il y retourne, il ne peut s'en détacher. A Castelfidardo, pendant une courte halte du train, il court prier au monument de Pimodan ; à Marseille, il se lève de grand matin pour faire une dernière visite à Notre-Dame de la Garde. Le matin même où il débarque à Paris, après une nuit en chemin de fer, il faut que ses compagnons recrus de fatigue le suivent à la Basilique du Sacré-Cœur.

A Rome, entre tant de souvenirs chers au cœur chrétien, ses préférences paraissent avoir été pour la *Scala Santa*, honorée près de Saint-Jean de Latran. « J'étais malade, en ce temps-là, écrit sa sœur, et je croyais ne pouvoir gravir à genoux la *Scala Santa*.

« Allons, un peu de courage, » me dit Henry, et c'est animée, soutenue, presque portée par lui que je la montai péniblement. »

Où le cœur du brave enfant éclatait d'une joie filiale, c'est aux pieds de sa bonne Mère du ciel. De quelle pénétrante allégresse l'ont ravi les grands sanctuaires de Marie : Einsiedeln, Fourvières, Lourdes, Lourdes surtout dont les souvenirs repasseront toujours dans sa mémoire comme une vision bénie : la grotte bien-aimée, les processions déroulant leur cordon de lumière par la vallée, d'où le Gave répond à leurs cantiques, à travers le silence du soir, la pieuse basilique, et surtout ces foules recueillies, où brille, sur chaque visage, comme un reflet renouvelé des premières apparitions....

A qui a senti la grâce du ciel dans quelqu'un de ces endroits bénis, l'enthousiaste piété d'Henry peut ne point paraître extraordinaire. Là, dans le voisinage, presque sensible, de Dieu et de sa Mère, la prière jaillit, confiante et attendrie, du cœur le moins habitué à ces transports. Bien plus significative à nos yeux est la fidélité d'Henry à ses pratiques de piété, parmi les distractions et les imprévus de cette vie de voyage, où résolutions et habitudes sont si vite emportées. Toujours le premier debout au matin, il courait à l'église, y faisait sa prière quand il ne s'approchait pas de la Sainte Table, puis, revenait à l'hôtel souhaiter le bonjour à ses compagnons, comme s'il venait de se lever.

Un soir, en Suisse, après toute une journée de cour-

ses par monts et par vaux, les sœurs d'Henry, harassées de lassitude, venaient de se retirer dans leur chambre, lorsqu'elles entendent frapper à leur porte. « Nous n'avons pas dit le chapelet aujourd'hui. » C'était Henry que la fatigue n'avait pas empêché de remarquer cette omission... « Bon gré, mal gré, ajoute la narratrice, il fallut s'exécuter. Impossible de résister quand il demandait. »

Ce petit fait en rappelle un autre de date plus ancienne. A l'Institution Saint-Nicolas où Henry apprit à lire, Sœur Gudule avait coutume, le samedi, de réciter le chapelet avec ses petits élèves, avant la récréation du matin. Parfois elle feignait de l'oublier; c'était toujours Henry qui le lui rappelait. N'est-il pas touchant de voir ce même trait de piété se prolonger, à travers toute sa vie, parmi les situations les plus diverses?

Du reste cette fidélité ne lui demandait pas tout l'effort qu'il semble. La prière, non plus que la pensée des choses saintes, n'était pas pour Henry un devoir qu'il remplissait par crainte de mal faire. Elle était un besoin de son âme, tournée naturellement vers Dieu comme celle d'un bon et pur enfant, qu'il était avant tout.

Que de fois pendant ses vacances, raconte encore un témoin oculaire, on le voyait abandonner une occupation intéressante, ou une partie animée, pour aller assister au salut ou faire une demi-heure d'adoration, devant le Saint-Sacrement exposé à la paroisse.

A Rome, confiné chez lui par une indisposition, il se traîne le lendemain au Gesù pour y communier dans la cellule de saint Ignace; puis il revient continuer dans sa chambre son accès de fièvre interrompu. Le soir, quand ses compagnons l'y rejoignirent: « Voilà donc une journée perdue, » observa quelqu'un. « Comment donc, reprit Henry: j'ai entendu la sainte messe et communié ce matin dans la chambre de saint Ignace! »

Ces voyages, sauf celui d'Italie, qui eut lieu au printemps de 1893, occupaient généralement une partie des grandes vacances de septembre. Ils étaient pour notre étudiant le meilleur repos après le labeur opiniâtre de l'année. Néanmoins, malgré ces diversions puissantes, l'application trop soutenue d'Henry accumulait petit à petit un arriéré de fatigue, dont il finit par ressentir les suites.

En janvier 1892, de violents maux de tête le contraignirent d'interrompre ses études. Quelques semaines passées à la maison n'amenèrent pas d'amélioration. En désespoir de cause, il partit pour Wörishofen, se mettre entre les mains du curé Kneipp, dont la méthode hydrothérapique avait justement alors son quart d'heure de célébrité. Henry y séjourna quatre mois. Quelques lettres à un ami, datées de ce lieu de misère, trahissent un état de fatigue extrême. Le pauvre garçon doit s'y reprendre à plusieurs fois pour joindre deux idées et n'y réussit qu'à grand' peine.

Malgré son état maladif, il trouva moyen de pratiquer largement la charité. Les occasions n'en étaient pas rares dans ce pauvre village où bivouaquait à l'étroit une foule cosmopolite, attirée par la panacée à la mode. Les prêtres assez nombreux au *Kurhaus* étaient en peine de trouver chacun leur acolyte pour le Saint Sacrifice. Henry, dès le point du jour, était à l'église et servait chaque matin plusieurs messes.

Aux consultations du curé, il remarqua un pauvre jeune homme qui, souffrant d'une plaie purulente à la jambe, avait grand'peine à se traîner jusqu'à l'établissement hydrothérapique. Henry, sans marchander sa répugnance, s'imposa d'aller le soigner lui-même, dans l'écœurant taudis où logeait le malheureux.

Voici pour ceux qui admirent davantage la charité qui s'abaisse. Le traitement prescrivait quotidiennement plusieurs heures d'exercice corporel. Henry ne crut pas déroger en les employant au profit de la modeste famille chez laquelle il avait pris gîte. Il s'arma d'une cognée et s'occupa des journées entières à fendre la provision de bois qui devait chauffer la maison durant l'hiver. Le contenu du bûcher y passa jusqu'à la dernière souche. « Un bûcheron de métier, nous assure un témoin, aurait mis plusieurs semaines à ce travail. » Lorsque Henry l'eut achevé, toute la famille, père, mère et enfants, vinrent en cérémonie le remercier de ce service dont le véritable prix n'avait pas échappé à leur simplicité campagnarde.

Henry garda bon souvenir de Wörishofen et sur-

tout de son rude et charitable pasteur. En rhétorique, il prit cette originale figure pour sujet d'une étude, où respire une admiration reconnaissante.

Quant à la cure, est-il besoin de dire que les courses dans la neige, les baignades entre les glaçons, eurent peu de résultat, sauf des gerçures et des crevasses qui dégénéraient en plaies vives? Henry rapporta de Wörishofen, avec ses maux de tête, hélas! une confirmation de ses goûts déjà très aquatiques, et des principes d'hygiène, excellents au moins comme mortification. Telle l'habitude qu'il garda, pendant ses séjours à la campagne, de travailler pieds nus au jardin, avec un égal mépris et des cailloux et du qu'en dira-t-on.

Cependant l'état de sa tête était une menace pour ses plus chers projets. A tout prix, il voulut recouvrer au moins les moyens de s'appliquer avec quelque suite. Ce jeune homme si dédaigneux de la souffrance et si prodigue de ses forces, sut dans ce but s'imposer des ménagements qui, à bien dire, n'avaient rien de particulièrement attrayant. En voici un petit trait, qui a sa signification pour qui connaît la distance entre dire et faire.

Un sage conseil du *Pfarrer* de Wörishofen recommandait la régularité dans les habitudes. Henry en conclut qu'il devait se lever tous les jours à la même heure, et comme son heure était matinale, il décida d'avancer en conséquence celle de son coucher. Ainsi fit-il, et il n'y eut plus soirée de vacances assez captivante pour entamer cette résolution méritoire. Au

milieu de la plus joyeuse causerie, dès que sonnaient neuf heures. Henry se levait, souhaitait le bonsoir et se retirait, escorté, comme l'on pense, de protestations dont il n'avait cure. On voit que le jeune homme était encore en progrès sur l'enfant qui donnait à son devoir de vacances la première heure de la matinée.

Tel il se montra toujours et en tout. Une résolution prise par lui, l'était irrévocablement ou jusqu'à l'échéance fixée, suivant les cas. Il avait promis à sa mère de ne pas fumer avant sa sortie du collège. Les camarades qui s'amusèrent parfois au rôle de tentateurs, virent, en dépit de l'astuce la plus imaginative, leur stratégie en déroute et leurs assauts repoussés avec pertes. Heureux les caractères, en qui une décision de la volonté tient lieu d'un penchant naturel ou d'une vieille habitude!

Mais ni régime, ni précautions n'y firent rien. Henry ne devait plus jamais recouvrer sa pleine facilité de travail. Jusqu'à la fin de sa vie, cette entrave imposée à son activité demeurera l'une des croix de cette nature ardente qui ne se résignait pas à rien faire à demi.

Encore souffrant, Henry revint, en octobre 1892, reprendre à Tournai ses études interrompues.

CHAPITRE CINQUIÈME.

VOCATION.

Une à une les années de collège avaient fui. Celle qui s'ouvrait pour Henry était la dernière. Il avait pour lors à prendre une résolution définitive concernant son avenir.

Sur cette grande affaire, le principal était déjà décidé. Henry serait missionnaire, et il le serait au Congo, « parce que, disait-il à un ami, le Congo c'est encore la Belgique ». Mais à quel ordre ou congrégation de missionnaires allait-il se donner?

Ses pensées s'étaient portées d'abord vers les *Pères blancs*, dont l'esprit entreprenant et chevaleresque allait bien à son tempérament héroïque. Pendant les vacances qui précédèrent son entrée en rhétorique, il s'était mis en quête de renseignements plus précis. Il s'adressa dans ce but à l'un des maîtres dévoués qui avaient élevé son enfance. Son ami, le Frère L..., des Écoles chrétiennes, qui se trouvait alors à Bruxelles, s'offrit à l'accompagner chez les Pères blancs à Malines où il pourrait se renseigner, *de visu*. Henry accepta de grand cœur.

« En sortant de la gare, raconte son compagnon, il me dit d'un air ingénu : « Si nous disions une di- » zaine de chapelet...? La Sainte Vierge bénira notre » démarche... » Après avoir terminé notre visite, à la sortie, je connus immédiatement l'impression d'Henry. Ces Pères n'ayant pas de vœux, et faisant simplement les serments de missionnaires, c'était fini pour lui... » Henry entendait joindre aux dévouements de l'apostolat, le sacrifice non moins méritoire de la profession religieuse.

L'un et l'autre lui était offert par la jeune et vaillante congrégation des Pères de Scheut, qui l'attira longtemps. C'était, avec Notre-Dame d'Afrique, le seul nom qui se fût jusqu'alors présenté à son esprit. Le lendemain même de sa visite à Malines, il partit pour Scheutveld, toujours escorté de son dévoué compagnon. Le chapelet demandé et récité, comme la veille, on frappe à la porte. « Ici, raconte le Frère L., le jeune homme jouissait. Le Père qui nous reçut avait été en mission, et Henry l'écoutait si délicieusement que je croyais la chose décidée... » Mais toute une année restait pour délibérer encore ; aucune ouverture ne fut faite. Henry se retira, emportant de cette maison si digne de plaire à son noble cœur, une impression qui allait devenir matière à un généreux sacrifice. Aucun attrait, si pure qu'en fût la source, ne devait entrer dans la vocation de cette âme, à qui Dieu, par une glorieuse rigueur de sa grâce, préparait la croix sans nul adoucissement.

Peut-être Henry en eut-il le secret pressentiment,

en entendant au retour son digne ami deviser des voies de la Providence et des issues possibles à la grande affaire qui les occupait tous deux. Une éventualité fut alors mentionnée, que le jeune homme ne dut pas écouter sans surprise. « Priez et consultez votre confesseur, » avait ajouté son guide.

Henry pria, consulta. Mais la réponse ne lui vint pas des hommes. Son directeur était un Père qui connaissait par une longue expérience le cœur de la jeunesse, et que cette expérience même avait rendu très réservé sur l'article de la vocation. Il s'abstint, sûr que son pénitent, quelque chemin qu'il prît, aboutirait où Dieu le voulait. Henry lui sut gré de cette discrétion, qui, en attendant, le laissait seul juge des mouvements qui l'agitaient.

Mais pourquoi hésiter? N'avait-il pas sa place marquée au séminaire de ces missions congolaises qui lui avaient pris son cœur? Justement à cette époque, le district du Kwango venait d'être confié à la Province belge de la Compagnie de Jésus. Mais, dans la Compagnie, ses projets héroïques n'étaient plus garantis. Il en attendrait l'accomplissement de longues années; peut-être mourrait-il sans l'avoir vu, comme son ami le Frère Herman, comme d'autres dont il savait l'histoire... Glaçante perspective que rien ne compensait, au contraire. L'image qu'Henry se faisait de la vie du jésuite, était une menace importune à sa vive nature, ennemie de toute contrainte imposée par le dehors. « J'étoufferais là, » disait-il: il étouffait déjà au milieu de notre monde civilisé dont le forma-

lisme le serrait comme un étau. La vie de S. Jean Berchmans qu'il avait lue, l'avait laissé sous cette impression. Faut-il trop s'en étonner? Avec le tempérament qu'on lui connaît l'austère physionomie d'un Pierre Claver l'eût conquis plus vite que la douce et angélique figure du jeune étudiant.

Et pourtant Dieu le voulait frère de Berchmans. Il le lui signifia par un de ces ordres, comme il en adresse aux âmes fortes, sans commencer par mettre leurs goûts d'accord avec leurs devoirs. Henry croyait sa résolution prise tout de bon. La retraite de vocation l'éclaira d'une manière inattendue. A son insu, un attrait encore trop naturel s'était insinué dans les motifs qui l'avaient déterminé. Peut-être la longue formation du jésuite lui était-elle une préparation nécessaire aux labeurs apostoliques. S'il la redoutait, n'était-ce pas qu'il en avait besoin?

Du coup la question changeait de face. La foi et la raison devaient maintenant parler seules. Leur réponse, résolument sollicitée en présence de Dieu, fut catégorique: c'était un appel au sacrifice. Aussitôt la décision d'Henry fut prise, aussi généreuse qu'elle était libre: il entrerait dans la Compagnie de Jésus; ses goûts et ses répugnances s'en arrangeraient comme ils pourraient. Il alla porter devant le saint tabernacle la résolution qui terminait ses longues incertitudes: puis, passant à l'acte sur-le-champ, il demanda son admission au noviciat.

La lumière était donc venue, mais non la paix, moins encore la douceur. Dans cette lutte doulou-

reuse, Henry chercha la force à bonne source. Le vendredi-saint, il demanda et obtint de faire avec un ami, avant le lever de ses condisciples, une heure et demie d'adoration devant le T.-S.-Sacrement, Là, dans la méditation des douleurs du Maître, il sentit se renouveler plus pressante que jamais l'invitation qui l'associait au mystère de la Croix.

Le jour de Pâques, il annonce sa résolution à un ami : « *Deo Gratias! Alleluia!* Jésus m'adopte pour son compagnon! » Austère cri de joie auquel la nature refusait d'acquiescer. Peu après, Henry écrivait à son ancien Recteur : « ... J'ai le plaisir de vous an-
» noncer que j'ai été reçu dans la Compagnie. Qu'en
» dites-vous? et qui aurait cru cela? » Puis, après avoir rappelé l'attrait de toute sa vie vers les missions congolaises, il continue : « Mais le bon Dieu
» en a jugé autrement. Il m'a montré que ce qu'il me
» fallait avant tout c'était d'être bien préparé, et j'ai
» la ferme persuasion que, de toute manière, si c'est
» sa sainte volonté, je pourrai un jour aller travailler
» à cette mission du Congo que j'ai tant à cœur.

» Mais ne croyez pas cependant que je sois feu et
» flammes pour la Compagnie. Malheureusement je
» suis trop lâche pour cela, et jusqu'à présent, je
» n'éprouve guère d'attrait pour elle. Bah! le bon
» Dieu ne demande pas l'attrait... » Quel enthousiasme vaudrait ce froid mépris des répugnances et des craintes?

Le plus dur cependant pour Henry était de penser que sa vocation de missionnaire était peut-être mise

en hasard. Autant qu'il était en son pouvoir, il voulut conjurer ce malheur. Il trouva qui l'y aiderait. Un jour que le R. P. Provincial se trouvait de passage à Courtrai. Mme Beck vint en personne solliciter pour son fils la faveur d'aller bientôt se dévouer au salut des pauvres nègres. Ainsi se comprennent et s'entr'aident les âmes qui s'aiment en Dieu. Quels désirs du fils avaient obtenu de la mère ce généreux sacrifice, et comme cette démarche de la mère explique éloquemment les saintes aspirations du fils!

Cette année-là même — on se le rappelle, — Henry employa les vacances de Pâques à parcourir l'Italie. A son passage à Fiesole, il fut reçu en audience par le T. R. P. Louis Martin, Général de la Compagnie de Jésus. En toute simplicité, le futur jésuite confia à son supérieur de demain, la pensée qui assombrissait son cœur: devait-il renoncer à l'assurance d'être missionnaire un jour? Il n'obtint pas la réponse désirée. Le T. R. P. Général lui donna à entendre que le jésuite ne dispose pas de son avenir et doit se tenir prêt à tout. Henry se retira avec une nouvelle épine dans le cœur. Prévoyait-il que quatre ans plus tard, presque jour par jour, celui dont il prenait congé tout inquiet, lui enverrait, avec sa bénédiction de père, l'ordre du départ pour la mission africaine?

Au cours du même voyage, Henry avait éprouvé une des plus profondes allégresses de sa vie. Il se trouvait à Rome quand y arriva, conduit par les évêques de Belgique, le pèlerinage national, venu à l'occasion du jubilé épiscopal du Saint-Père. Avec ses

compagnons de voyage, il demanda et obtint l'autorisation de se joindre aux pèlerins, le jour de l'audience pontificale. Quelle émotion l'y attendait! « Je » ne saurais te dire, écrit-il à un ami, ce que je res» sentais en voyant cet auguste vieillard, en l'enten» dant parler d'une voix forte et claire et surtout en » voyant cette bonté vraiment paternelle avec laquelle » il se laisse baiser la main par tous les pèlerins, » leur parle, leur sourit, les caresse comme si c'étaient » ses propres enfants... » *(de Florence, mai 1893.)* La relation d'Henry n'en dit pas plus; mais cette retenue discrète contient une réticence, comme la modestie du brave enfant en a semé partout dans sa correspondance.

Lorsque le Pape, en traversant la foule des pèlerins, passa devant Henry, Mgr Stillemans, évêque de Gand, présenta ce dernier au Saint-Père, comme futur missionnaire du Congo. L'auguste pontife eut un sourire de joie; il posa les mains sur les joues de l'enfant: « Partez-vous content? » lui demanda-t-il. — « Oui, Saint-Père », répondit Henry avec un accent, où dut passer toute la beauté de son âme. Un mouvement d'émotion paternelle courut dans les mains vénérables qui lui pressaient le visage. Le Souverain-Pontife avait-il deviné dans cet adolescent au limpide regard, une de ces âmes prêtes à s'offrir en victime pour l'Église, comme il en avait appelé de ses vœux dans un jour de douleur? Il bénit avec effusion l'aspirant missionnaire, et s'éloigna, le laissant plongé dans une émotion délicieuse. Des larmes roulaient

dans les yeux d'Henry quand il racontait à ses compagnons les détails de cet instant inoubliable. Le lendemain, il en écrivit à sa mère une relation, où déborde une pénétrante et pieuse allégresse...

Toutefois ces effusions de bonheur n'enlevaient rien à l'âpreté du sacrifice. Dans la tête qui l'avait résolu, la détermination ne branlait pas ; mais le cœur, l'instinct, toute la nature continuait, par accès, de se soulever en protestations violentes ou attristées.

Au dehors, ces angoisses de son âme n'apparaissaient que par un redoublement d'entrain et d'ardeur à toutes choses. Ses condisciples l'avaient élu à l'unanimité président de l'académie de rhétorique. Il en anima les séances de sa verve plus prime-sautière que soucieuse de la forme. Elles étaient pour lui autant d'occasions de surmonter l'embarras que lui causait un défaut de langue assez accusé. Il connaissait aussi bien que personne l'effet un peu étrange de sa prononciation. Mais les timidités du respect humain lui paraissaient un ridicule plus grave, et rien que d'apercevoir ce triste ennemi des caractères, il sentait l'envie de lui courir sus pour le malmener d'importance.

Son empressement à se vaincre eut d'autres inspirations moins heureuses.

Un jour, le surveillant s'aperçut qu'Henry dormait sur le plancher de sa chambre. C'était pour s'endurcir aux fatigues de *plus tard*. Il fallut lui expliquer que le moyen d'avoir des forces un jour n'était pas de les gaspiller avant l'heure. Ce calcul lui était aussi



AU NOVICIAT D'ARLON.

(Voir page 80).

étranger que le sont à d'autres certaines tentations d'imprudence.

Mais s'il se trompait dans la pratique, le pauvre enfant n'avait que trop raison de songer à s'armer de courage, car de pénibles jours se préparaient pour lui.

La fin de l'année arriva. Henry quitta, non sans émotion, le cher collège où il laissait tant de regrets. Cette fois le soleil d'août dut lui paraître moins radieux. Les vacances qui s'ouvraient étaient les dernières... Avant même qu'elles se fussent terminées, tous les chers objets au milieu desquels il avait grandi, les pures joies de la famille, ses occupations aimées, toute sa jeunesse enfin aurait pour jamais disparu dans le passé... Qu'allait-il trouver en échange de tous ces biens, dont il ne se rapprochait, à la veille de l'adieu suprême, que pour mieux sentir le sacrifice de les quitter? Quel effrayant besoin le poussait donc à détruire ce radieux et innocent bonheur, parmi lequel son cœur ne demandait qu'à vivre et où la vie aurait été si douce? Et pourtant il le fallait. Douloureuse pensée, dont l'obsession se faisait chaque jour plus tenace et plus poignante.

Un dernier voyage fut encore entrepris en famille, comme aux temps heureux où l'on partait plein d'insouciance, ayant l'avenir devant soi. On visita l'île de Walcheren. Au retour, Henry, accompagné de trois amis, partit pour les Ardennes qu'il parcourut à pied... Ni les gais incidents du voyage, ni la libre vie au grand air, ni les longues courses dans les belles val-

lées de l'Ourthe et de l'Amblève, ne purent distraire sa pensée de la redoutable date qui approchait. « C'est alors, écrit un de ses compagnons qui le rejoignit quelques mois après au noviciat, c'est alors que, pour la première et unique fois, j'aperçus quelque trace de découragement dans cette âme si vaillante. » L'abattement, le dégoût, emplissaient son âme; il s'accusait de ne plus savoir prier. Lui rappeler que dans quelques jours il serait au noviciat, était une taquinerie qui l'exaspérait immanquablement. Étant de passage à Liège, il fallut l'entraîner de force au collège Saint-Servais, où se trouvaient certains de ses anciens maîtres de Tournai; tant il redoutait « de mettre les pieds dans une maison de jésuites... »

Le voyage prit fin, comme tout le reste; désormais rien ne séparait plus Henry du terme fatal... Avant de rentrer à Courtrai, il s'arrêta un soir à Bruxelles; telle était devenue l'âpreté de ses répugnances, que le besoin de les assoupir à tout prix le poussa au théâtre, où, du reste, se jouait, ce soir-là, un drame d'aventures fort anodin, tiré d'un roman de Jules Verne.

Quelques jours avant son départ, il répéta plusieurs fois à un ami venu pour lui faire ses adieux: « Je pars, parce que je l'ai décidé ainsi; mais je t'assure que c'est sans goût; il me semble que je vais à une pension éternelle... » Le dernier soir il écrivait encore à un ancien condisciple une lettre tout à fait désespérée, où il traitait sa résolution de folie. Mais il ne parla pas de la changer.

Le lendemain, 23 septembre 1893, après avoir entendu la messe et reçu la Sainte Communion, Henry embrassa sa mère et ses sœurs, et se mit en route pour Arlon. Il était convenu qu'il rejoindrait à Tournai un compagnon, qui partait pour la même destination avec un Père du collège.

A l'heure dite, Henry n'était pas là. On partit sans lui. Un retard chez Henry était déjà étrange. Ce fut bien autre chose encore, quand, à Enghien, on le vit arriver par l'express de Bruxelles, morne et les traits altérés par une sombre agitation. Il répond à peine au bonjour que ses compagnons lui adressent, monte en voiture à leur suite, et, sans desserrer les dents, s'enfonce dans un coin, où il se met à feuilleter fiévreusement le *Guide officiel des voyageurs.*

Sous ces dehors abattus, une effroyable tempête faisait rage dans l'âme du pauvre enfant. Il songeait à revenir en arrière, à s'échapper, à s'enfuir au bout du monde... Son compagnon, comptant sans doute sur l'effet des pensées dont il se consolait lui-même, voulut lui parler du noviciat... Là-dessus Henry éclata ; c'était bien du noviciat qu'alors il s'agissait ! Hors de lui, d'une voix étranglée par les larmes, avec une gesticulation nerveuse, il répondit « qu'il ne s'expliquait pas comment l'idée de se faire jésuite lui était venue, qu'il fallait être fou, oui ! fou », etc... Ahuri par l'effet inattendu de ses consolations, son ami écoutait, sans y rien comprendre, cette explosion de désespoir. A bout de ressources, il prit le parti de laisser le pauvre garçon en repos. — Jusqu'à Namur on

n'en tira plus que des réponses fiévreuses et entrecoupées.

Là, Henry parle de pousser une promenade vers les quais de la Meuse. Le Père qui l'accompagnait lui objecta qu'il n'en aurait guère le temps. Henry, comme s'il eût deviné une pensée de défiance, regarda son interlocuteur de son regard loyal : « Soyez sans crainte, je reviendrai ». Sa parole était donnée. A l'heure dite il était au rendez-vous.

La dernière étape s'acheva tristement. Oh! les impressions de cet inoubliable trajet. Il semblait que, d'un instant à l'autre, la volonté dût être emportée par cette tourmente où elle flottait désemparée... — Qui s'attribuera le mérite d'avoir été plus fort? Qui accusera les autres d'avoir connu ces angoisses?

Deux ans plus tard, ayant vu la grâce répéter auprès de lui un appel au sacrifice désintéressé, Henry trouvera dans sa propre expérience de sages et de fortifiants conseils. Avec le Vén. P. de la Colombière, il pensait que l'entrée en religion doit coûter « d'étranges répugnances », dont Dieu ne fait grâce qu'aux « jeunes enfants qu'il enlève au monde sans bien savoir ce qu'ils font, parce qu'ils n'ont pas assez de forces ».

N'est-ce pas bien vrai? La nature, que le premier grand sacrifice ne fait pas gémir ou rugir, a certaines cordes détendues sinon brisées ; il est des accents et des élans, qu'en bonne prudence, on n'en doit pas attendre.

Henry était d'une autre race. Il pouvait, lui, payer

du meilleur sang de son cœur cette vocation qu'il allait aimer d'un indomptable amour. Si la séparation ouvrit en lui cette plaie vive et lancinante, c'est qu'elle arrachait des liens soudés aux dernières fibres de l'âme. Pareille douleur est de bon augure, à pareil moment.

Cette histoire ressemble à bien d'autres. Mais avant de passer par la crise aiguë des derniers moments, Henry avait eu le mérite de demeurer ferme pendant de longs mois dans la pensée inconsolée de son sacrifice. Le passé répondait du présent. Le courageux enfant se méconnaissait lui-même en se croyant si près de faiblir.

Il put le craindre jusqu'au seuil même du noviciat.

« Est-ce que tu entres? » demanda-t-il à son compagnon.

— Oui, et toi?

— Voyons quand même! »

La porte de la maison St-François-Xavier se referma sur lui.

CHAPITRE SIXIÈME.

NOVICIAT.

Au bouleversement de la lutte suprême succéda chez Henry un intense besoin de s'étourdir. On s'en aperçut bien autour de lui. Tout d'abord, il parut justifier l'horoscope d'un Père qui, le voyant, au départ, si triste et si démoralisé, disait avec méfiance : « Je crois qu'il fera un singulier novice et qu'il ne restera pas longtemps à Arlon ». — Assurément il fit, au moins pour le dehors, un singulier « candidat » — c'est le nom qui désigne chez nous, les nouveaux arrivés, jusqu'à la prise d'habit. Toute l'espièglerie qu'il avait refoulée en lui-même, pendant les années de collège, semblait profiter des derniers instants pour sortir à gros bouillons. Le quartier des candidats en vit sa gravité compromise. Henry s'y rencontrait avec une vingtaine de jeunes gens dont quelques-uns, sans doute, n'étaient pas fâchés de sortir comme lui de pensées qui ressemblaient aux siennes. Une dernière fois l'on put voir quel redoutable luron il serait devenu peut-être, sans la vertu qui endiguait les forces de son impétueuse nature. Le novice résolu et avisé qui présidait dans la chambre

commune faillit désespérer de la situation. A la promenade. ses déboires n'étaient pas moindres. Henry lui jouait les tours les plus pendables avec une insolence de page, devant laquelle l'« ange gardien », réduit aux remontrances pieuses. se trouvait autant que désarmé.

Si celui-ci ne riait guère, Henry, de son côté, malgré ses gambades, et sa verve narquoise, avait encore plus envie de pleurer. Cela dura jusqu'à la retraite préparatoire à la vêture. Mais déjà un dérivatif plus profond avait remplacé l'humeur folâtre, comme les notes spirituelles du turbulent candidat en témoignent à l'évidence. Brusquement. l'extérieur se mit d'accord avec les pensées. Avant l'ouverture de la retraite, au retour de la promenade, une dernière bouffée de joyeusetés écolières fut coupée net, comme par une résolution subite. « Allons, dit Henry, il s'agit maintenant d'être sérieux ». Dès ce moment il était devenu le religieux que nous avons admiré.

C'était aussi l'heure de la récompense. Après quelques jours sombres encore, la paix rentra dans cette âme généreuse. Bientôt la joie vint à sa suite, en coup de vent, et cependant c'était pour durer. La correspondance d'Henry devient à cette époque un hymne continu d'allégresse. Le brave enfant revit, tressaille, exulte d'une joie qu'il ne sait contenir ; il la crie et la chante avec une verve intarissable, se prodiguant les plus amusantes injures pour avoir méconnu cette heureuse vocation.

« Je suis le plus heureux des hommes là où, il y a

» quelques semaines, je croyais devenir le plus triste
» et le plus malheureux des mortels. Oh! que le bon
» Dieu est bon! mon cher H., qu'il est bon, jamais
» on ne saurait assez le redire... J'étais assez lâche
» pour souhaiter, aux derniers instants, d'être plutôt
» à cent lieues d'où j'étais! J'étais assez lâche pour
» redouter cette vocation si belle cependant; j'étais
» assez lâche pour ne regarder l'avenir qu'avec
» frayeur, et cet avenir, je te l'avoue, ne me parais-
» sait ni brillant ni souriant... Qu'avons-nous besoin
» après tout d'une existence brillante et souriante?
» Bêtise et néant que toutes ces choses-là!... »

Ici un coup de sonnette lui arrache la plume des mains. Le soir, disposant de quelques instants, il revient à sa lettre interrompue. « Eh bien! oui, je suis
» enchanté d'être ici. Incroyable que cette vie calme,
» que cette vie heureuse que l'on mène ici! Jamais
» je ne l'ai cru, malgré tout ce qu'on m'a dit, malgré
» tout ce que j'avais lu. Idiot que j'étais! car après
» tout rien de plus naturel... Oh! quelle admirable
» providence m'a placé, je dirais presque malgré moi,
» dans cette sainte Compagnie... » Le voilà reparti; et il va, il va au galop enragé de sa plume, couvrant d'une écriture moins embroussaillée que ses phrases, le chiffon de papier où son âme se déverse à tout hasard, dans une langue inimaginable. Puis, forcé une seconde fois de laisser là sa lettre, il attend trois jours l'occasion de l'allonger d'une suite ou plutôt d'un recommencement, où sa joie fait les mêmes impuissants efforts pour s'exhaler.

Toute sa correspondance d'alors est dans ce ton, qui, à l'exubérance près, se maintiendra jusqu'à la fin. Le vieux fonds de tristesse qui jusque-là se montrait par intervalles dans la nature d'Henry, s'est dissipé à tout jamais. Quand, d'aventure, l'humeur noire fera mine de revenir, elle trouvera à qui parler. C'était bien assez de lui avoir dû autrefois de ces « heures où l'ennui et le dégoût de tout se cramponnent à l'âme... » « Quand je pense à cela, ajoutait-il, je suis tout honteux de moi-même ».

Pourtant le souvenir des biens qu'il avait quittés, vivait toujours en lui, mais comme une sereine pensée de reconnaissance envers Dieu et envers les siens. Tout au plus, dans les commencements, la lointaine approche d'un regret l'avertissait-elle parfois de se tenir en garde. Mais la joie du sacrifice accompli et sans cesse ratifié prenait aussitôt le dessus. Il écrivait à sa sœur le 22 décembre 1895 : « Il y a deux ans, » le jour de Noël, je sortais de grande retraite... Tu » devines si dans cette circonstance le cœur est gai !... » Eh bien ! je l'avoue, quoique je fusse parfaitement » heureux et content, j'ai cependant senti à l'approche » du nouvel an quelques vapeurs qui ont tenté d'as- » sombrir ma joie, par le souvenir de la maison et » des vacances !... Heureusement que ces sottes idées, » — les noires le sont toujours, — ont vite déguerpi, » et en offrant ce petit sacrifice au bon Dieu on est » mille fois plus heureux ».

Pourtant cette vie au charme de laquelle Henry s'abandonnait avec ravissement ne passe pas pour

avoir été combinée en vue de l'agrément. La nature et même les vertus purement humaines y trouveraient assez malaisément leur compte. Mille riens qui semblent ne pas valoir l'effort, de minuscules contrariétés qu'il faut porter comme de grandes épreuves, des liens en fil de soie qui doivent figurer des entraves de fer, des observances insignifiantes où la fidélité, sans l'esprit de foi, se sentirait un brin ridicule, des délassements qui parfois mortifient, une réglementation minutieuse morcelant la journée et les heures, comme pour confisquer la liberté en détail, bref une contrainte ininterrompue et d'autant plus pénible que la volonté doit l'exercer elle-même, sans trouver son appui au dehors : si pareille vie a d'incomparables douceurs, c'est pour les âmes qui n'attendent pas grand'chose de la terre, pas même un devoir dont on ait plaisir à sentir le poids sur ses épaules.

Henry s'y était jeté résolument, avec une fidélité simple et généreuse. Il tourna vers ses nouvelles obligations toute son ardeur fougueuse, qui ne cédait ni ne calculait. Dans les premiers jours qui avaient suivi son arrivée, avant la prise d'habit, on l'avait averti de modérer la vivacité de sa démarche un peu trop martiale. Ce conseil l'avait surpris et presque choqué. Par nature, il répugnait à toute espèce d'affectation et de simagrée ; de bonne foi, il croyait en voir une ombre dans les attitudes qu'on lui proposait. Pour qui le prenait-on ? Ces airs pénétrés ne conviennent pas à la piété virile, qui doit marcher le front haut et regarder les gens en face. Ah ! ce n'est

pas lui qu'on verrait jamais trottiner les yeux baissés et les mains dans les manches! « Attendons la grande retraite, s'était borné à répondre le conseiller. — Attendez toujours, avait riposté l'impétueux candidat, nous verrons bien... »

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que le Frère Beck priait ce même novice de l'avertir quand il tiendrait la tête trop inclinée... Convaincu ou non, il avait résolu de ployer sa nature sous le règlement, et, devant cet arrêt, nerfs et habitudes avaient cédé bon gré mal gré. Jamais plus sur ce point sa vigilance ne se relâcha. Disons tout de suite cependant que le vaillant jeune homme n'eut pas le temps d'arriver à la perfection classique du genre. Son tempérament de prime-saut ne se contenait qu'au prix d'efforts qui demeuraient trop visibles. L'âge seul aurait pu lui apprendre à modérer le jeu de ses articulations à détente. La compression à laquelle il les soumit est déjà d'un assez bel exemple. Au demeurant, l'air grave et recueilli qu'on donne aux saints sur les images, n'est complètement beau et attirant que s'il exprime l'énergie d'une âme qui se possède dans la douceur.

A l'intérieur la transformation dut être moins brusque, car il y avait moins à changer. Le noviciat est, par essence, l'école du renoncement. En ce genre, il restait au Frère Beck peu de leçons à prendre. Au témoignage du maître qui dirigea ses débuts, Henry apportait dans le cloître une vertu déjà formée, de rare et dure trempe où, d'emblée, la marque de la formation religieuse s'imprima à demeure. L'effort et

la peine avaient comme un irrésistible attrait pour cette âme ardente et vaillante. A cette générosité encore un peu mêlée d'ardeur naturelle, succéda bien vite le pur amour de la croix. Aussi, même dans un milieu où, grâce à Dieu, cette vertu n'est pas rare, il se distingua par là, par un esprit de sacrifice passé en habitude et entré dans le sang. Ses notes spirituelles apportent ici un témoignage éloquent quoique superflu. Des confrères obligeants nous ont déchiffré à grand'peine de longs extraits de son journal de retraites. L'original, dont nous avons quelques feuillets sous les yeux, est écrit en caractères imperceptibles, dans cette sténographie cabalistique, qu'un bon religieux de Las Palmas prendra un jour pour du grec.

Elles sont typiques ces notes. La disposition en a un peu varié avec les époques ; la voici sous sa forme définitive. Le papier est divisé en quatre colonnes. L'une, à gauche, sert à noter le sujet de la méditation ; dans la seconde, une lettre indique le succès ou l'insuccès de l'exercice. La troisième contient les motifs des résolutions auxquelles est réservée la quatrième. Le tout dans un style télégraphique, compliqué d'abréviations déconcertantes.

Veut-on quelques échantillons du contenu ?

« Vivre plus sérieusement, avant toutes mes actions » me dire : *Quid hoc ad aeternitatem ?*

» Obéissance ponctuelle, mortification des sens (*...septembre 1893*).

» Changer de vie, appartenir à Dieu seul, devenir » saint et faire pénitence. » *(7 octobre 1893)*.

» J'ai été trop longtemps ingrat, fou, voleur.

» Attaquons de front. Dieu aidant, nous serons vain-
» queurs (*9 octobre 1893*).

» Je ne veux pas être un ingrat; j'ai souffert pour
» mes folies, donc souffrons un peu pour mon amour
» (*13 octobre 1893*).

» Après la sainte communion, j'ai pris les résolu-
» tions suivantes: Toute cette semaine au Bon Dieu.
» Donc silence et mortific(ation), surtout aujourd'hui;
» très affable, très bienveillant avec les autres, sur-
» tout à la récréation commune (*dimanche 22 octobre
» 1893*).

» Je mérite l'enfer. Quelle souffrance ne dois-je pas
» supporter? Maux de dents, fatigue, orgueil, modestie,
» silence, obéiss(ance). *Quid hoc ad aet(ernitatem)?*
» Faire tout de m(on) m(ieux) (*23 octobre 1893*).

» Faire tout avec grande exactitude, principalement
» ce qui me va le moins. Cirer les souliers et brosser
» (suivent des mots illisibles)... (*8 novembre 1893*).

» Comment est-il possible de me flatter quand mes
» péchés sont si nombreux? de me croire quelque
» chose? Comment cela peut-il venir dans ma tête?
» (*29 novembre 1893. — Retraite de 30 jours*).

» Tout ce que je puis souffrir je dois le chercher:
» froid, genoux... (*19 décembre, id.*).

» ...Il m'aime cet être infini et grand; il m'a prouvé
» son amour en donnant son Fils pour moi; il veut
» que je l'aime; je suis le plus fou des fous ... si je
» lui refuse quelque chose. Tout à Dieu, rien que
» Dieu, le reste néant (*22 décembre, id.*).

» Si je veux être à Jésus, arrière mes aises. Ce soir, » chemin de la croix. Au lieu de fuir les incommo- » dités, avec la grâce de Dieu, je les rechercherai (*27* » *août 1894, retraite annuelle*).

» Le roi des rois, parce qu'il m'aime, se laisse cou- » ronner d'épines, flageller, souffleter; et moi, petit » rien... je ne saurais souffrir quelques manques » d'égards, je ne saurais pas me gêner? Et je veux » devenir missionnaire, et je voudrais être martyr! Je » ne suis qu'un mondain et un sensuel. C'est main- » tenant, aujourd'hui, à chaque instant de ce jour que » je dois me préparer au martyre, par le martyre » de ma volonté et de mes aises. (*29 mai 1895*) »

Parfois éclate une note émue ou enthousiaste: « Mon » âme a soif de l'infini. J'ai soif d'un bien sublime. » Je veux aimer: voici l'infinie bonté, l'infinie beauté, » voici le Roi des cœurs, voici l'amour sublime! Je » sens le vide, parce que Jésus n'est pas pratiquement » en moi » (*2 décembre 1893*).

Mais ces élans attendris sont une rare exception. La spiritualité militante du généreux novice ne démord pas de son programme unique: abnégation et humilité en toute matière, et de préférence sous les formes les moins voyantes. Là-dessus, réflexions et résolutions tombent dru et menu, avec la monotonie obstinée du coup de marteau. Mais la main qui les assène, sûre autant que ferme, n'en porte pas un seul à faux. Propos héroïques pour les grandes occasions à venir, projets en l'air et peine perdue. Le Frère Beck le sait. Ses résolutions à lui fouillent le

détail de sa modeste vie et y trouvent matière à mille petites souffrances bien obscures, et pénibles à l'égal des plus grandes. Depuis la mortifiante leçon de calligraphie que le règlement lui inflige à certains jours, jusqu'aux récréations, tout y passe, y compris la tenue, l'attitude à l'église, les soins d'ordre et de propreté, les maux de dents, les engelures et le reste...

Malgré le prosaïsme instructif de ce plan de campagne, nous n'en citerons rien. A quoi bon? Tout l'intérêt de ces révélations personnelles est d'éclairer les dessous de la conduite. Celle d'Henry, transparente et claire comme son âme, n'a pas besoin de ces lumières. Dans chacun de ses actes on pouvait lire quelle résolution l'avait commandé: au delà de ses actes, ses bons désirs s'apercevaient presque avec la même évidence. Ses notes spirituelles en disent moins long que les faits, et peut-être est-ce le plus solide mérite de ces papiers qui, sauf chez les saints élevés aux faveurs de l'union divine, ont assez facilement le tort d'être trop beaux.

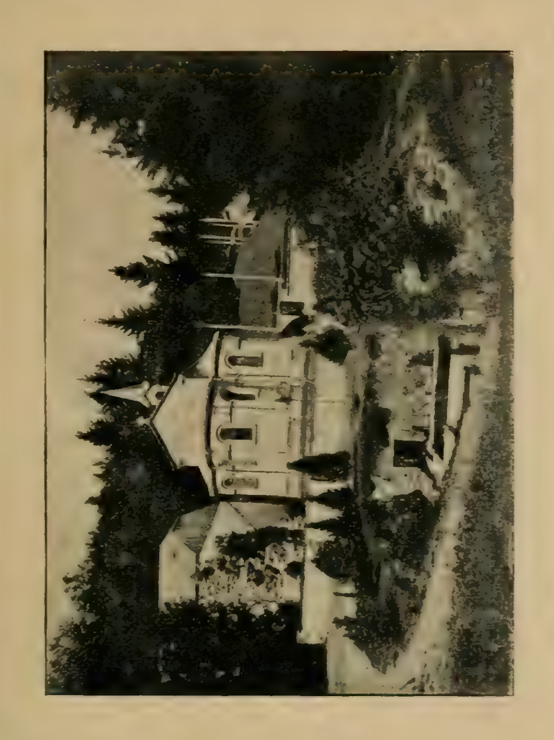
Ainsi, par exemple, lorsque, pendant ces terribles hivers d'Arlon, sous la bise qui mugissait dans les arbres couverts de givre, il se promenait des demi-heures entières, tenant son livre de ses mains bleuies et crispées, les spectateurs qui s'enfuyaient en soufflant dans leurs doigts, en savaient plus long sur son courage que d'avoir lu dans son journal ces simples mots: « Mortification: froid, chaud, engelures, etc. »

Pas n'était besoin non plus d'y rechercher pour quelle cause, en été, le charitable novice écourtait

ses promenades et se mettait en nage à monter les escaliers, afin de remplir, à la plus grande commodité de ses frères, son office de porteur d'eau; ni même pourquoi, à la fin des travaux manuels, après la traditionnelle séance autour du chaudron aux pommes de terre, il restait le dernier à ranger les objets laissés en désordre par les compagnons trop pressés de s'éclipser.

Tout au plus en interrogeant ces humbles notes, pourrait-on compléter sur certains points le témoignage des yeux et des oreilles. On y apprendrait, par exemple, quand il inaugura son légendaire système d'abstinence, qu'il abritait derrière l'autorité du curé Kneipp; à quelle date il décida de mettre une planche dans son lit; à quelle autre le matelas y disparut sous la paillasse. Quel dommage qu'on n'y voie pas aussi quand il s'avisa du prétexte qu'il donnait à ce changement, disant suivant les saisons, en été: « C'est plus frais », et en hiver: « C'est plus chaud ». Mais tout cela nous engagerait dans des détails sans aucun intérêt pour qui n'a pas vécu de cette vie...

Il est bien superflu de dire que l'ardeur de notre novice passa la mesure en plus d'un point. Dans cette lutte contre soi-même où il s'était jeté à corps perdu, il abusa de son principe que l'âme est faite pour commander, et son compagnon pour obéir. Ce dernier toujours plus maltraité à proportion qu'on en exigeait davantage, finit par être soumis à un régime de privations auquel il n'aurait pas résisté longtemps. Le maître des novices y avait l'œil et mit ordre à ces



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE CLAIRFONTAINE.

(Voir page 105).

pieuses folies. Un beau matin, Henry reçut une admonestation publique sur ses imprudences avec injonction de veiller à reprendre ses forces. Le plus admirable est qu'il obéit ponctuellement, en se réservant d'aller jusqu'à la limite extrême des rigueurs qui lui restaient permises. Son jugement droit le ramena d'ailleurs bien vite à des idées plus justes. « L'es-
» sentiel, disait-il un jour, est de se former une volonté
» forte. Avec cela, quand besoin est, on prend la cra-
» vache et le corps passe par où l'on veut ».

Mais cette force, où se trempe la volonté, encore faut-il la trouver. Henry en connaissait la source de longue date. C'était un édifiant spectacle que de le voir en oraison à son prie-Dieu, ou devant le Saint-Sacrement. Droit, immobile, jamais accoudé, les paupières doucement closes, il passait de longues heures absorbé dans sa prière.

On peut savoir, presque à un jour près, le temps qu'il mit à en prendre l'habitude. Dans les premiers commencements, son journal contient une note sur l'attitude observée pendant la méditation.

« Presque constamment à genoux » (*1er octobre 1893*).

« Trois fois debout. Je me suis humilié » (*2 octobre*).

« Je n'ai pas bougé » (*6 octobre. Retraite préparatoire à la vêture*).

« Bonne tenue; tout le temps à genoux » (*Même jour*).

A partir de là, autant que je puis voir, les victoires

ne sont plus enregistrées; elles sont devenues l'ordinaire.

Demeurer une heure immobile sur ses genoux endoloris, n'est pas le plus rude des efforts demandés par la méditation; pour le commun des hommes, l'esprit y gémit plus que le corps. Le Frère Beck ne s'en effraya pas plus que du reste. Un seul exemple montre à quel degré ses efforts furent couronnés de succès. Des cent vingt méditations de la grande retraite, c'est à peine qu'il en note trois ou quatre où le résultat fut médiocre. Encore ajoute-t-il qu'il a assez bien combattu les distractions.

Il est vrai que Dieu l'aidait, comme l'humble jeune homme ne manque pas d'en faire à tout instant la remarque. Cette mâle piété était simple et douce autant qu'elle était forte, et l'on aime à lui connaître ce caractère, car il est un nouveau témoignage de la bonté de cette âme. Quand sa tête lasse ou souffrante faiblissait à peine, Henry appelait filialement la Ste Vierge à son aide. Toujours elle lui était secourable: « et la méditation achevée, disait-il, je n'avais plus mal. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

NOVICIAT (Suite).

Sur ses compagnons de noviciat, Henry ne tarda pas à jouir du même ascendant que, jadis au collège, il avait exercé sur ses condisciples. C'était un propos courant parmi eux qu'aux instants de défaillance, il suffisait, pour reprendre ardeur, d'un regard jeté sur ce généreux petit Frère Beck. Cette influence, il ne la recherchait pas, et se serait bien reproché d'y prétendre; il la conquérait à son insu, par le simple rayonnement de son âme dévouée, auquel aidait, ajoutons-le, une sympathie de race chez ceux qui en subissaient le charme.

Du reste, dans l'austère novice, vivait toujours le bon compagnon et même le boute-en-train d'autrefois, prévenant, affable, cordial, avec la même agréable brusquerie. Lorsqu'il demandait aux autres leurs observations sur sa personne ou ses œuvres, son mot était: « Cravachez, n'est-ce pas! » S'il aimait la cravache pour son compte, il ne voyait pas un inconvénient majeur à la faire parfois amicalement siffler aux oreilles d'autrui. Chez cette âme forte et ten-

dre, débordante de générosité et de bienveillance, l'énergie devait mettre sa marque originale jusque sur la bonté. Pourtant, nul parti pris d'afficher la rudesse.

Il paraît même qu'une fois, pour s'accommoder à certains caractères qu'il craignait de mal prendre, il essaya de la douceur onctueuse et des petites attentions... Il échoua comme de juste et renonça à la méthode comme de raison : on l'aimait bien mieux au naturel, avec sa cordialité abrupte et franche d'allures, où perçait encore un reste de la bonne causticité d'autrefois.

Mais un reste seulement. Les anciens condisciples d'Henry qui se retrouvaient avec lui au noviciat, ont cru observer dans sa conversation un changement profond. Plus expansive, plus habituellement joyeuse, elle s'était d'autre part tournée à une modération presque excessive. En cette matière, le Frère Beck s'était formulé une règle en deux parties : « Parler très peu quand la conversation marche ; — ne jamais parler de moi ». L'une et l'autre furent observées avec le degré de rigueur qu'elles comportaient respectivement. Henry cachait ses petits talents avec une modestie farouche. Il avait autrefois cultivé la musique avec succès : jamais personne n'en a rien su. Par un effet de la même modestie, il évitait de parler de ses voyages ; il fallait une raison de charité pour l'amener sur ce sujet. On dit qu'une fois lancé, il contait à ravir, jetant à pleines mains les trouvailles de langage les plus impayables.

Des choses de Dieu et de l'âme, il causait mieux encore. Le noviciat, nous le savons, n'est pas l'époque où ce précieux talent donne sa mesure. Où le don des pieux discours serait-il un mérite vulgaire, sinon dans ce milieu où tout suggère les saintes pensées? Là même pourtant, le ton, le thème dominant, on ne sait quel insaisissable nuance de l'émotion, certain degré d'insistance et d'à-propos y créent, sur le fond commun, des différences significatives. La source de la vive et jaillissante éloquence s'ouvre à des profondeurs où n'atteignent pas les influences de l'atmosphère ambiante. Rien qu'à noter quelles occasions déchaînaient ce flot dans l'âme du Frère Beck, on savait à quoi s'en tenir sur les pensées de son cœur. « Je ne sache pas, dit un de ses co-novices, qu'il racontât beaucoup d'histoires pieuses. Il ne réprimandait pas, il n'exhortait pas; mais dès qu'on traitait en sa présence d'idées qu'il caressait dans son idéal de sainteté, comme le feu de son âme se réveillait! »

Entre tous les sujets sur lesquels son âme ne tarissait pas, ses missions bien-aimées occupaient un des premiers rangs. L'apostolat lointain, les vertus qu'il exige, les saints qui les avaient pratiquées, les héroïques exemples d'un François-Xavier et surtout d'un Pierre Claver, son saint de prédilection et le patron de ses chers nègres: dès que la conversation touchait à quelqu'une de ces pensées, l'éloquence d'Henry rompait ses digues, et toutes les belles résolutions qu'il avait tant de fois réitérées, d'articu-

ler posément et distinctement, étaient emportées comme un fétu.

C'est qu'il parlait alors des choses qui possédaient toute son âme et toute sa vie. Chaque jour, son aspiration vers cet apostolat tant rêvé, devenant plus surnaturelle, devenait aussi plus agissante. Son ancien plan de préparation s'était élargi et compliqué de mainte et mainte pratique dont plus d'une faisait coup double. En même temps qu'elle était censée armer le missionnaire, elle donnait au religieux ample matière à la mortification. Dans ce plan, on le sait déjà, il est possible que l'expérience lui aurait signalé un peu d'illusion. Mais qui eût songé à sourire devant la magnanime générosité qui se dépensait dans ces naïvetés héroïques? C'est ainsi qu'il voulut apprendre plusieurs métiers, y compris celui de cuisinier, dont il paya l'apprentissage au prix qu'il devait coûter à un jeune homme de son naturel, de sa naissance et de son éducation.

Cela dura deux mois. Chaque jour, de grand matin, Henry arrivait à la cuisine en tenue de travail, se mettait aux ordres du bon Frère qui présidait céans, puis s'armait d'un large signe de croix: à l'ouvrage maintenant pour jusqu'au soir. Et quel ouvrage! Entendant bien faire une solide connaissance, moins avec les subtilités artistiques du métier qu'avec ses humbles labeurs, le Frère Beck s'imposa de passer par les plus mortifiantes corvées. Souvent, de ses mains gercées et crevassées à faire pitié, — on était aux pires semaines de l'hiver, — il lavait la cuisine

à grande eau. Après chaque service, il rinçait plats et chaudrons, ou recurait la batterie à tour de bras. De mémoire de cuisinier, jamais l'on n'avait vu cuivres si reluisants; le dressoir lançait des éclairs.

Quand la besogne ordinaire chômait, Henry s'en créait d'autres. Il raccommodait les armoires, perfectionnait leur aménagement, mettait de l'ordre dans le refuge au bric à brac, et parmi cette activité incessante, il passait d'une fatigue à l'autre, toujours souriant, toujours recueilli, sans une parole inutile, sauf peut-être les interjections de joie qui lui échappaient lorsqu'il préparait le repas destiné aux pauvres. Si à tant laver, frotter et recurer il passa maître ès-arts de la cuisine, c'est une autre question; et peu importe. Par la suite d'ailleurs, il eut le désenchantement d'apprendre, d'un missionnaire revenu au pays que ses aptitudes culinaires n'avaient nulle chance de trouver leur emploi au Congo, où les blancs ont mieux à faire que d'aller prendre la fièvre auprès d'un fourneau. Si Frère Beck fut affligé par cette découverte, ce fut de n'avoir pas appliqué ses efforts à quelque but plus utile. Pour sa peine, comment l'eût-il regrettée, puisqu'elle constituait le plus clair du profit qu'il avait trouvé à ces longues semaines passées dans le sous-sol enfumé de la cuisine? Quand il savait déjà suffisamment le métier, il continua d'aller exercer les jours de fête, sous couleur de prêter main-forte, mais en réalité parce que cette occupation le mortifiait étrangement. Et pendant les vacances mêmes où il eut le crève-cœur dont nous venons de

parler, il reprit par simple dévouement ses fonctions de maître queux, désormais discréditées dans son esprit. A Tronchiennes encore, aux grands jours, il allait, faute de mieux, laver les plats et ranger la vaisselle. S'il tenait à posséder cet art, on conviendra que tant de leçons n'y étaient pas nécessaires. Brave cœur! comme sa qualité d'aspirant missionnaire l'a bien servi à trouver des occasions de se vaincre, et à les cacher.

Elle lui devint matière à de plus durs combats. Cet avenir héroïque dont le désir brûlait son âme, il avait donné à d'autres le pouvoir de le lui refuser. En useraient-ils? Dieu le savait, mais, dans l'incertitude, il fallait être prêt de cœur et de volonté, prêt à sacrifier l'unique rêve de ses jeunes années. Le maître des novices, qui se connaissait en hommes, appuya sans crainte à l'endroit sensible. En réponse aux transports impatients de son zèle, le Frère Beck s'entendait exhorter à l'indifférence. Rude épreuve! S'habituer à la pensée que ses aspirations ardentes pourraient être frustrées un jour, c'était déjà bien dur; mais se détacher du désir même, quel sacrifice! Le jour où la loi du renoncement le mordit ainsi au plus vif du cœur, le pauvre Henry dut comprendre qu'il reste encore à donner beaucoup quand on n'a plus rien en ce monde. Il se soumit pourtant. Lui, le « congolâtre », comme il s'était autrefois appelé, il ne parla presque plus des missions. Quand d'autres abordaient le trop séduisant chapitre, il hésitait, comme arrêté par une crainte douloureuse.

Mais parfois il n'y avait pas de résolution qui tînt, et, malgré lui, son âme s'échappait. Alors, comme pour réparer sa faiblesse, il terminait par cette restriction qui devait lui brûler les lèvres : « Il faut être » prêt à tout ; qui sait si nous ne serons pas toute notre » vie professeurs de sixième ? N'importe, songeons » quand même au Congo, c'est un coup de fouet qui » fait avancer. »

Il aurait pu ajouter : modérer pour Dieu cet intense désir d'être missionnaire un jour, c'est encore se préparer aux missions ; car l'apôtre doit être un saint, et l'abnégation est le tout de la sainteté.

En attendant le Congo, le zèle du Frère Beck trouva déjà à s'exercer sur un modeste théâtre. Après un an, il fut, sur ses instantes prières, nommé « procureur des pauvres ». Ce nom désignait la modeste fonction de présider à la distribution de secours qui avait lieu chaque jour à la porte du noviciat et au catéchisme qui l'accompagnait. Dès l'abord, Henry devint l'âme de la petite œuvre. Les murs blancs de la salle des pauvres furent ornés de grandes images voyantes représentant le divin Maître, la sainte Vierge, les saints. Un autre jour, le zèle industrieux du « procureur » résolut le difficile problème d'installer un poêle dans le modeste local. Le bruit de cet événement se répandit vite dans la capitale du Luxembourg, — c'est un témoin qui parle : — « Quantité de miséreux affluèrent au chauffoir, et les rangs des auditeurs grossirent... jusqu'à la belle saison. » Mais dans l'entretemps, la bonne semence avait été jetée

sur leurs âmes, et quelques graines peut-être y étaient restées.

Chaque jour, à l'heure marquée, le régiment famélique était là, vieillards, invalides, enfants, tous armés de leur bidon, qu'ils déposaient dans une sorte de vestibule attenant à la salle du catéchisme. De quel nom appeler l'accueil que leur faisait Henry? Était-ce de l'intérêt et de la bienveillance? Non, c'était une joie, une douceur, une tendresse, qui se répandait à flots intarissables. Le bon novice jouissait au milieu de tous ces malheureux; son âme se fondait de bonheur au contact de cette misère obscure et avilie, qui venait chercher près de lui le secours et la consolation. Il connaissait jusqu'au dernier de ses clients, savait leurs besoins, devinait leurs travers, s'amusait, le dimanche, de les voir se pavaner dans les nippes qu'il leur avait procurées, et toujours trouvait dans son bon cœur quelque joyeuse parole appropriée au goût de chacun.

Sa charité fit plus. Pendant l'hiver de 1894-1895, qui fut très rude à Arlon, Henry obtint de pouvoir distribuer à ses amis des quantités considérables de fagots. Une délicatesse de sa bonté est surtout restée mémorable. Quand vint la Saint-Nicolas, dit un témoin, le Frère Beck voulut que ses protégés eussent aussi leur fête. Il écrivit un mot à Courtrai, Saint-Nicolas fut joyeusement fêté chez les pauvres. Était-il radieux ce jour-là, le brave Henry! Était-il heureux de voir ses chers pauvres embarrassés d'emporter tous leurs petits trésors!

L'année suivante quand revint la Saint-Nicolas, le Frère Beck n'était plus là; mais il n'avait pas oublié ses protégés et fut encore une fois leur bonne providence.

Au prix de cette charité qui, à vrai dire, se donnait sans même songer à gagner la confiance, Henry s'acquérait le pouvoir de parler de la religion à son pauvre monde, avec la certitude d'être compris des cœurs autant que des esprits. De toutes les attributions de sa charge, celles de catéchiste étaient les plus aimées. Avec quel soin il préparait sa leçon quotidienne, et de quel cœur il la donnait! Aux jours où il cédait la parole à quelqu'un de ses assistants, il demeurait à côté de l'orateur pour intervenir au besoin dans les moments critiques, et remettre en mouvement l'improvisation interrompue.

Sur ce modeste théâtre, son éloquence obtint de vrais triomphes. Nous aimons à citer ici les paroles d'un compagnon qui le vit à l'œuvre, avant d'hériter à son tour de l'apostolat qui fut, pour lui aussi, une préparation à la vie du missionnaire. Il nous écrit de l'Inde anglaise: « Toute ma vie, je remercierai le bon Dieu de m'avoir fait pendant près d'un an le collaborateur du Frère Beck dans son ministère auprès des indigents d'Arlon... Je me rappelle encore avec émotion une instruction qu'il leur fit sur la multiplication des pains. En quels termes touchants il leur dépeignait la bonté du Sauveur pour les pauvres et les malheureux! Son auditoire écoutait dans le silence et l'admiration: jamais personne ne leur avait ainsi parlé de l'amour de Notre-Seigneur. »

Sa foi ardente semblait passer dans ces cœurs simples et leur communiquer le sens de ces réalités invisibles, que la misère hélas! voile aux regards, tout comme la jouissance et le plaisir. C'est ainsi qu'il réussit à faire de l'imposition du scapulaire une vraie fête pour ses protégés. Il les y prépara avec soin, puis leur donna rendez-vous dans l'église du noviciat pour un jour et une heure qu'il indiquait. Tous parents et enfants, répondirent à l'appel. Rayonnant de bonheur, Henry parcourait les rangs, faisant à chacun une dernière recommandation. Le R. P. Recteur présida la cérémonie; il adressa la parole à ces pauvres gens et leur imposa lui-même le scapulaire. Quand ils sortirent de l'église, tous portaient fièrement le saint emblème sur leur poitrine.

Que de jolis traits nous pourrions rapporter de ce zèle persuasif et envahissant, auquel toutes les importunités étaient permises. Mais une parole d'Henry sera plus significative que tout le reste; il la répétait souvent. « Si je réussis à empêcher une seule faute, je suis assez payé de mes peines. »

Quand il partit d'Arlon, après la séparation d'avec ses frères, rien ne lui coûta tant que de quitter ses chers pauvres. « Je les aimais tant, disait-il. Je n'aurais jamais cru qu'on pût s'attacher ainsi! » Cette fois il pleura, et les pauvres aussi pleurèrent.

L'année suivante, dit encore son successeur, pour mettre la joie parmi ces braves gens, je n'avais qu'à leur parler du « Frère de l'an dernier », surtout si j'ajoutais que je lui avais parlé d'eux dans mes let-

tres. L'un d'eux fit mieux. C'était un jeune homme dont il avait pris un soin tout spécial. A la nouvelle année, il vint me demander l'adresse du Frère Beck, et, de son propre mouvement, lui écrivit une lettre pour le remercier et lui promettre ses prières. »

Ainsi s'écoulèrent, rapides et bénies, les deux années de noviciat, à la fin desquelles sonna l'heure des premiers vœux.

Les joies du ciel sont aux âmes célestes. Ce sacrifice de la profession religieuse, grand par lui-même, le Frère Beck l'offrait à son Dieu avec une générosité qui en doublait l'étendue et partant la douceur. Sa joie dut être bien profonde et bien intense pour être demeurée, marquée d'un signe à part, dans les souvenirs de ceux qui partagèrent avec lui l'allégresse de ce beau jour, ou la connurent depuis.

Le 25 septembre 1895, le lendemain des vœux, Henry alla saluer une dernière fois la Patronne aimée des novices d'Arlon, Notre-Dame de Clairfontaine (1).

---

1. Clairfontaine est la vallée, gracieuse comme son nom, où se trouve la maison de campagne du noviciat d'Arlon, située sur les ruines d'une ancienne abbaye de Bernardines.

Une image de la Vierge dont la légende se rattachait aux origines du monastère, y avait joui, jusqu'à la révolution française, d'un culte célèbre. Pendant près de six cents ans, les pèlerins du Luxembourg et de la Lorraine étaient venus la vénérer dans son sanctuaire, élevé grâce à la comtesse Ermesinde, près d'une source bénie par saint Bernard. En 1894, il y avait juste un siècle que l'abbaye avait été saccagée et détruite par les soldats de la Convention (avril 1794). Le centenaire du sacrilège inspira au Père Recteur d'Arlon l'idée de rétablir le pèlerinage dont le souvenir vivait encore dans le pays. Les novices s'improvisèrent carriers, maçons, architectes, pour élever à leur chère Madone, la grotte rustique où les pieuses populations d'alentour la prient aujourd'hui, comme l'avaient priée leurs pères. Notre Henry prit une part active à ces travaux, où son ardeur pour les exercices violents se doublait de la joie de travailler pour sa Mère. On a conservé une photographie qui nous le montre pieusement agenouillé dans le sanctuaire qu'il avait aidé à construire.

Un de ses deux compagnons était ce même ami qui, deux ans auparavant, avait été témoin des angoisses de son entrée. Que les temps étaient changés! Cet avenir, alors si sombre et si menaçant, Henry le contemplait aujourd'hui dans l'enivrement de son bonheur et de ses espérances. Sa voix émue en évoqua les différentes étapes, comme il les apercevait alors du seuil radieux de sa jeunesse: les études, les premiers travaux, les missions peut-être! le jour béni de la prêtrise. enfin, l'apostolat jusqu'à la mort: enviable carrière où il s'élançait débordant de reconnaissance, d'ardeur. d'enthousiasme et de vie, et qu'il ne devait pas achever... Pour exhaler sa joie, l'heureux jeune homme trouva des accents si pénétrants, que son compagnon sentit à plusieurs reprises des larmes mouiller ses yeux.

CHAPITRE HUITIÈME.

ÉTUDES.

Mais le bonheur n'est jamais sans mélange sur la terre.

Les vœux prononcés, l'enfance religieuse, qu'on ne vit qu'une fois non plus que l'autre, prenait fin pour Henry avec ses joies et ses impressions bénies, sur lesquelles le séjour d'Arlon jetait comme une note discrète de poésie. Demain on partait pour la vieille abbaye de Tronchiennes. Il fallait dire adieu au noviciat et à ces mille humbles choses où les affections s'étaient ancrées: la pieuse chapelle des novices, le grand jardin avec ses noires allées de vieux pins et ses saintes images, devant lesquelles on s'agenouillait en passant, comme, en promenade, devant les chapelles rustiques perdues sur les collines, dans les clairières, à la lisière des grands bois. Adieu aussi les routes accrochées au flanc des vallons, les percés fuyant sous la feuillée, les sentiers escarpés qu'on avait tant de fois suivis d'un pied alerte, au cours d'une causerie plus éveillée que la voix du torrent, plus vivifiante que les senteurs de la forêt. Aimables joies,

charmes innocents qu'avait sanctifiés le filial regard du cœur vers Dieu, il fallait tout quitter. Mais si le Frère Beck en fut triste, il n'était pas homme à vivre dans ses regrets. Il savait que l'apôtre doit renoncer à dire jamais, de la maison où il vit heureux : « Ici s'achèvera ma course en ce monde ; j'y puis fixer à demeure mes pensées et mes affections. » Dès l'abord, il accepta intégralement son nouveau genre de vie, les occupations et le séjour, et s'y donna tout entier.

C'était comme il le disait avec infiniment de raison, « un second noviciat » qui commençait « à plus forte dose que le premier » *(octobre 1895)*. Peut-être aussi avait-il les yeux sur la vie d'études lorsque, le jour de ses vœux, il demandait à Dieu de lui donner beaucoup à souffrir. Si la prière fut exaucée, il n'en parut rien au dehors. Comme autrefois au collège, Henry mit sa vie studieuse sous la protection de la Sainte Vierge. Notre-Dame d'Oostacker le vit souvent à ses pieds dans ce gracieux sanctuaire, où il retrouvait, avec un souvenir d'enfance, une lointaine image de la grotte de Massabielle.

Peu de jours après son arrivée, le nouveau scolastique s'y rendit pieusement en pèlerinage pour prier la Vierge de bénir ses études et de lui donner la force de suffire au travail malgré ses continuels maux de tête. Puis, sans se demander quelles surprises lui réservaient ses nouvelles occupations, il s'y jeta à corps perdu.

Il n'est pas de tradition, dans les scolasticats de



ABBAYE DE TRONCHIENNES. (Voir page 107)

la Compagnie, de déroger au programme général par des exceptions qui pourraient être prématurées. En attendant d'être officiellement destiné à la mission d'Afrique, le Frère Beck dut commencer par se préparer à l'enseignement des humanités classiques. Il s'y mit avec le même zèle que s'il avait spontanément choisi cette carrière, par une préférence naturelle et raisonnée. Son application était infatigable et indomptable. Il allait où on le menait, en aveugle, à travers tout, objectant parfois des insuccès qu'il s'exagérait, jamais la peine, jamais l'ennui, jamais la difficulté.

Une fois à ma connaissance, il hésita. Avec son caractère positif et pratique, il voyait une perte de temps dans les lectures purement littéraires ; il en aurait si peu besoin plus tard, de la littérature ! Poursuivi de cette idée, il alla expliquer au professeur avec cette même rondeur impétueuse dont, en classe, quand il ne comprenait pas, il poussait son objection. Le professeur mitigea son conseil, mais ne le retira pas. Henry fit taire ses principes et, consciencieusement s'ennuya sur les vers de je ne sais quel poète.

A son départ pour le Congo — je puis maintenant trahir ce petit secret — il emportera dans son léger bagage de missionnaire, quelques vieux livres classiques, destinés à empêcher son latin de trop s'évaporer au soleil d'Afrique. Son zèle studieux s'est résigné à d'autres doctes passe-temps que ne couvrait pas, comme dans le cas présent, le respect dû à la langue de l'Église.

C'est trop peu encore de dire qu'il se vouait par devoir à des études dont il ne voyait pas l'utilité. Pareille disposition peut marcher de pair avec une certaine indifférence quant au résultat de ce travail accompli par principe. Quiconque s'est un peu observé lui-même, sait fort bien ce que cela signifie. Tant vaut le désir, tant vaut l'effort. Pour une fin à laquelle on ne tient guère, les moyens paraissent vite plus que suffisants. De là vient, en maint ordre de choses, chez quantité de braves gens, une manière de bonne volonté passive, méritoire encore, mais qui vaut certainement moins que ses apparences et qui ne conduit à rien de sérieux. Henry était incapable de s'en contenter. Il avait une conscience trop droite pour se laisser égarer par l'illusion insidieuse de faire un choix dans ses devoirs et de prendre pour générosité de bon aloi l'ardeur naturelle qu'il mettrait à ses occupations préférées. Appliqué aux études classiques, il entrait dans leur esprit et en voulait le résultat ; avec quel sérieux, ceux-là peuvent en témoigner qui ont vu, de leurs yeux, ce brave enfant en quête de stratagèmes et d'industries pour enfoncer la grammaire grecque dans sa mémoire fatiguée.

Il demandait des conseils et les écoutait en questionnant pour être sûr qu'il avait bien compris. Puis quand, au bout du compte, il s'était entendu répéter, sous une centième forme, la seule chose qui se puisse dire à qui veut apprendre : « Travaillez, donnez-vous de la peine », il se levait avec un brusque mouvement de la tête et des épaules, comme un

homme qui va se ruer sur un obstacle. Quelle chance pour lui, il allait avoir à lutter!

S'il est des formes de la vertu exposées à des contrefaçons, celle-ci est inimitable. Lorsque l'étude n'offre pas d'intérêt par elle-même, il faut une résolution singulièrement énergique pour continuer de s'y appliquer parmi tant d'autres assujétissements, dont elle est aggravée dans la vie religieuse. Essayer d'apprendre ce que l'on ne tient pas à savoir, c'est bien la plus stérile des occupations. A mesure qu'on y réussit moins, on se sent plus disposé à la regarder comme une sorte de distraction profane, sinon comme une vanité préjudiciable à d'autres devoirs plus sacrés. On prétexte pour la négliger, quand elle pèse, le danger qu'elle peut créer, quand elle devient trop passionnante. La nonchalance intellectuelle se glisse sous le couvert de la piété. Il s'opère ainsi, à la longue, on ne sait quel dédoublement de la personne morale, le religieux et l'étudiant faisant leurs affaires chacun à part, à leur détriment commun. Autre fait d'expérience, sur lequel on pourrait interroger, aux heures sincères, bien des âmes honnêtes.

Et voilà comment, en retenant de force sur des livres maussades, son esprit hanté de lointaines et fascinantes visions, en s'acharnant avec une opiniâtreté ardente sur une besogne qu'il lui était impossible d'aimer, ce futur missionnaire d'Afrique pratiquait l'héroïsme obscur et quotidien, le plus difficile et le plus méritoire de tous.

Mais aussi quand, aux heures libres, après les lon-

gues soirées d'études, sa pensée pouvait enfin secouer la fatigue et l'ennui de ce docte fatras, quelle joyeuse envolée l'emportait au pays de ses rêves, s'il faut appeler rêve cette pensée généreuse et agissante, entretenue avec un esprit de suite et de prévoyance réfléchie.

Le zèle d'Henry à se pourvoir de connaissances pratiques avait des inspirations de plus en plus charmantes. Pendant les vacances de Pâques, contraint par la fatigue de fausser compagnie à ses livres, il chaussa une paire de sabots et s'en fut au verger apprendre à tailler les arbres. C'est-à-dire qu'il y demeura de longues heures, sur une échelle, à gagner force courbatures, en pure perte probablement. Mais il croyait faire œuvre utile, et c'était pour ses chères missions.

Ses missions! à quoi ne se mêlait pas leur souvenir? Un soir de vacances, à la campagne, passant au bord de l'étang, il perd pied et va s'étaler dans l'eau ou plutôt dans la vase. Là, tout en se débattant de son mieux, il philosophe: « Au Congo, sans doute, cela m'arrivera plus d'une fois. » Le Congo venait là bien à propos; il était pourtant des considérations plus urgentes, au moment d'un plongeon subit dans une mare bourbeuse, en pleine obscurité. On peut juger par ce trait, quel chemin prenaient les pensées d'Henry, lorsque les circonstances favorisaient davantage la réflexion. Ses prières suivaient ses pensées. Et non content de toutes celles qu'il offrait lui-même pour la conversion des noirs, avec force mortifica-

tions et pénitences, il se fit parmi ses frères, le zélateur infatigable de son intention préférée. Il la personnifiait, si l'on peut dire : tant on sentait que la vie de son âme, son exubérance d'affection dévouée, tout le feu de son enthousiasme candide, s'étaient concentrés sur cette préoccupation touchante.

Une grande carte de la colonie africaine pendait dans un des corridors du scolasticat. Que de bons moments le brave jeune homme a passés à la fouiller de son ardent regard, pour y reconstituer la topographie de la mission, d'après les lettres où les relations venues de là-bas ! Et quand d'aventure apparaissait dans la maison un missionnaire en partance ou de passage au pays, le Frère Beck ne se possédait plus ; il s'attachait au visiteur, le pressait de questions, recueillait avec avidité les moindres renseignements. Puis tout passait dans sa conversation et sa correspondance...

Depuis quelque temps, les lettres où se continuaient les anciennes causeries du petit musée, partaient vers le noviciat des Sœurs de Notre-Dame à Namur [1]. Nouvel attrait pour parler de « *plus tard* ». Quel entretien meilleur à l'âme, que de causer du vieux rêve, en voie maintenant de devenir une réalité ?

Un jour Henry est en fête. Le P. Van Hencxthoven,

1. La congrégation des sœurs de Notre-Dame, fondée, comme l'on sait, par la Bienheureuse Julie Billiart, possède, outre ses nombreuses maisons en Belgique, en Angleterre et en Amérique, des établissements au Congo belge, au Zambèze et dans l'Orange. La sœur d'Henry, aspirant comme lui aux missions d'Afrique, venait d'entrer au noviciat de Namur, en septembre 1895.

supérieur de la mission du Kwango ([1]), est de passage à Tronchiennes avec un boy de Kisantu et le dévoué aide laïc M. Charles Petit ([2]) Henry a déjà pu causer avec ce dernier, avec lequel il passe les heures de récréation. Une lettre annonce le grand événement. Aux généreuses pensées, dont elle est pleine, se mêlent, à la débandade, cent menus détails sur la cuisson des briques au Congo, sur la musique des noirs, etc. Un chant d'église, bêlé par le négrillon, a transporté Henry en pleine Congolie. « Je m'ima- » ginais déjà me trouver là-bas, au milieu de ces pau- » vres nègres. Ah ! quand le Bon Dieu le voudra-t-il ? » En toute matière, nos affections ne font-elles pas le prix des choses ?

Depuis l'arrivée du Frère Beck à Tronchiennes, son grand projet avait fait un pas décisif. Sa résolution d'être missionnaire était devenue engagement irrévocable, dont voici la teneur : « Par amour pour le Cœur de Jésus et avec l'assistance de ma Mère la » T. Ste V. Marie, de S. Pierre Claver et de mes » autres patrons, je fais le vœu de consacrer ma vie » entière aux missions, et si le bon Dieu ne daigne » pas me choisir, je fais le vœu de me présenter » au moins pour n'importe quelle mission, jusqu'au » dernier jour de ma vie. (*...Circoncision, 1 j[anvier] 1896.*) »

---

1. Le R. P. Emile Van Hencxthoven, fondateur et organisateur de la mission du Kwango, qu'il gouverna de 1893 à 1902. Mort à Wombali, le 6 avril 1906, dans la cinquantième année de son âge. (Voir *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1906, pp. 216-220).

2. Mort lui aussi quelques mois après (1896).

La formule de ce vœu, écrite de sa main, ne le quitta plus. On la retrouva parmi les papiers que, sans doute, ses mains mourantes ont serrés à l'heure suprême.

Quelques semaines après, en exécution de sa promesse, Henry adressait au R. P. Provincial sa première demande officielle d'être envoyé au Kwango.

A. M. D. G.

8 mars 1896, Tronchiennes.

Mon Révérend Père,

« Depuis longtemps j'ai le désir de vous écrire, » mais il m'a semblé qu'il n'y avait pas de meilleur » temps que les jours consacrés au grand patron des » missionnaires (1).

« Scolastique depuis six mois, et au beau milieu » des études latines et grecques, je crois qu'il n'y a » pas de mal à soutenir son ardeur par la pensée du » but pour lequel on nous forme. Et pour vous parler » bien franchement, mon Révérend Père, je vous dirai » que, pour moi, il n'y a pas de meilleur encourage» ment dans les petites difficultés inhérentes à toute » vie d'études, que le désir des missions qui me stimule » et me fortifie.

» Il y a plus de onze ans déjà que ma résolution est » fixe. Depuis lors jamais je n'ai eu d'autre aspiration » que la vie de missionnaire. La crainte de devoir

1. Allusion à la neuvaine préparatoire à l'anniversaire de la canonisation de S. François-Xavier.

» peut-être sacrifier cet ardent désir fut pour moi le » plus grand obstacle à demander mon admission dans » la Compagnie. Mais le bon Dieu m'a éclairé et depuis » qu'il a daigné m'appeler à la Compagnie, je suis » le plus heureux des hommes.

» Déjà deux fois, j'ai eu l'occasion de vous parler » de mes désirs. Cette fois encore je viens me mettre » à votre *entière disposition*.

» Toutefois, mon Révérend Père, laissez-moi vous » parler à cœur ouvert. C'est surtout la mission du » Kwango qui m'attire. Dès le collège, je suivais d'aussi » près que possible tout ce qui se passait là-bas et, » pour être bien renseigné, je m'étais abonné à cinq » revues qui parlaient du Congo. Après tout, y a-t-il » une contrée au monde où il y aurait plus de bien » à faire? Un pays immense habité par une population » dense, où tant et tant de malheureux souffrent... » et presque personne pour les soulager, pour les » consoler! L'an dernier, il y avait soixante prêtres » catholiques dans le Congo belge! Souvent, quand la » communauté de Tronchiennes se trouve réunie, à la » chapelle par exemple, je pense que dans ces quel- » ques mètres carrés il y a presque autant de prêtres » que dans un pays quatre-vingts fois plus grand que » la Belgique, et alors comme je sens accroître ce désir » de sacrifier ma vie pour ces pauvres nègres!...

» ... Consacrer toute ma vie à ces pauvres êtres, pou- » voir vivre de cette vraie vie d'apôtre, où la croix de » Jésus est la compagne de tous les jours et de toutes » les heures, voilà le désir que le divin Maître daigne

» me donner. Puisse-t-il avec sa sainte grâce en faire » bientôt une réalité.

» Mais, mon Révérend Père, vous-même vous m'avez » dit avec tant d'autres que l'on ne fait du bien, que » l'on ne sauve des âmes qu'en étant un saint. Eh! » mon Dieu, on ne devient pas saint par les seuls » désirs. Aussi, puisque je voudrais pouvoir faire » beaucoup de bien, quoi de plus pratique que de » se mettre totalement entre les mains de celui qui, » bien plus que nous, désire nous voir apôtres?

» Je m'offre donc à vous pour n'importe quelle » mission, pour n'importe quel poste, pour n'importe » quel moment. Le bon Dieu, qui vous assiste, saura » bien me donner la force de travailler sans faiblir, » là où vous daignerez m'envoyer. Si j'ai encore des » années à attendre, au moins, espérons-le, l'instru- » ment n'en sera qu'un peu moins imparfait.

» J'ai fini, mon Révérend Père, je vous ai parlé » comme un enfant parle à son père... et n'êtes-vous » pas en toute réalité mon vrai père? En me recom- » mandant humblement à vos bonnes prières, je vous » demande humblement votre bénédiction.

« Votre enfant le plus obéissant, »
HENRY BECK, S. J.

Ces brûlants désirs portaient au reste la marque qui seule garantit les projets de sacrifice pour l'avenir. La croix qu'Henry désirait pour demain, il l'aimait aujourd'hui sous une forme d'autant plus méritoire qu'il ne l'avait pas demandée.

Aux mille petits dégoûts et agacements dont l'abreuvait par elle-même la vie d'études, le vaillant religieux ajoutait sans compter. Que de traits de son industrieuse mortification l'on pourrait citer ici. « Interroger pour faire voir mon ignorance, » avons-nous lu dans ses résolutions. Mais sa conduite en classe nous avait déjà révélé ce secret.

Au noviciat, il avait combattu son défaut de langue avec un succès étonnant, Dieu sait au prix de quels efforts. Il continua la lutte à Tronchiennes. Entre autres exercices, il demandait aux professeurs de l'interroger fréquemment en public et de le corriger sans merci. Et il ajoutait avec son sourire énergique : « Ce n'est pas que cela m'amuse, mais j'en ai besoin. » Variante à peine modifiée d'une demande, qu'un jour, passé l'âge qui est la raison de ces propos, il adressait à son supérieur : « Humiliez-moi, Père Recteur, cela me coûte, mais me fait du bien. » Franc et noble cœur, quel commentaire toute sa vie faisait à cette prière, que tel autre pourrait hasarder sans la moindre appréhension d'être pris au mot.

Quand l'humiliation venait des choses, elle ne le trouvait pas moins bien préparé. A Tronchiennes, il eut, comme tous ses condisciples, un sermon à prêcher au réfectoire. Son tour vint le jour de la Purification. Malgré le soin avec lequel Henry s'était préparé, la mémoire lui manqua. Il dut descendre de la chaire. Petite mésaventure, dont une imagination de vingt ans peut faire un grand malheur. Le Frère Beck n'y vit que l'occasion d'un joyeux *fiat*.

CHAPITRE NEUVIÈME.

ÉTUDES (Suite).

DANS la puissante diversion causée par toute occupation absorbante et continue, une chose qui ne tarde pas à se révéler ou à se trahir, c'est le degré de solidité des bonnes résolutions et habitudes. Rien ne branla dans celles du Frère Beck ; la nature en lui conspirait avec la grâce pour les rendre indéfectibles.

Des pratiques surérogatoires de piété qu'il s'était prescrites au noviciat, Henry conserva tout ce qui était compatible avec ses nouvelles obligations. Chaque jour il disait le rosaire entier. Il en récitait le premier chapelet aux pieds du Saint-Sacrement, qu'il était toujours un des plus prompts à venir saluer, quelques minutes après quatre heures du matin.

On aimerait à connaître quelles furent les formes préférées de sa piété, une fois fixée dans sa pratique définitive, celle qui marche de pair avec de sérieux devoirs d'état. Mais peu de traces en ont survécu.

Après le culte du Sacré-Cœur de Jésus, et le culte de

la Ste Vierge auxquels revient la première place dans toute vie chrétienne, faut-il dire que les saints missionnaires occupaient un rang de faveur dans la dévotion d'Henry? Héritier de leur vocation et de leurs devoirs, avait-il des modèles mieux appropriés et de plus sûrs protecteurs? Il leur empruntait leurs prières, où sa propre pensée se trouvait plus à l'aise que dans aucune autre formule. En voici une qu'il a dû réciter souvent; elle est d'un pieux missionnaire de Chine, le P. Verbiest (1). Le petit feuillet où Henry l'avait transcrite, en sa sténographie microscopique, a été retrouvé dans un livre de piété qui lui servit aux derniers jours de sa vie: « Mettez-moi, Seigneur, en » la place de ceux qui ont voulu et qui ont pu ré- » pandre leur sang pour vous. Je n'ai ni leur inno- » cence, ni leurs vertus, ni leur courage; mais Vous » pouvez m'appliquer leurs mérites, et ce qui est in- » finiment plus, me revêtir de tous les vôtres. C'est » sous le voile de votre miséricorde infinie que j'ose » Vous offrir ma vie en sacrifice. »

Toujours, comme on voit, la même note et la même inspiration. Sa conduite et sa piété ne formaient qu'un ensemble unique où tout se tenait. Si par ailleurs la fatigue et les distractions de l'étude ont diminué en lui les douceurs de la dévotion sensible,

---

1. Le P. Ferd. Verbiest, S. J. (1623-1688), originaire de Pithem (près Courtrai), confessa la foi dans les hideux cachots de Péking pendant la minorité de l'empereur Kang-hi, dont il conquit ensuite la faveur par ses rares connaissances mathématiques. Cet homme de cœur et de savoir n'a pas laissé une moins noble renommée dans l'histoire des sciences que dans celle de l'apostolat catholique.

qui pourrait le dire hormis ceux qui en gardent le secret avec Dieu? Habitué à marcher contre vents et marées, il accomplissait son devoir sans laisser paraître ce qu'il y éprouvait d'attraits ou de difficultés.

Dans ses relations quotidiennes nul autre changement ne s'aperçut que celui d'un empire de plus en plus parfait sur lui-même. Rare mérite, car l'égalité d'humeur est tout le contraire d'une habitude: le même effort lui coûte davantage à mesure qu'il se répète. L'uniformité des occupations, l'énervante fatigue des études à la fois imposées et contrariées par un règlement minutieux, la société continuelle des mêmes visages, la monotonie des conversations défrayées toujours par le même fonds, en un mot les petites contrariétés auxquelles un caractère ardent est exposé dans une maison de formation religieuse, peuvent devenir à la longue une redoutable aggravation du devoir quotidien. Henry en éprouva l'effet, comme l'éprouvèrent les Saints, et comme eux, en triompha.

Un proverbe dit: « Le jeu révèle l'humeur de l'homme. » A ce titre les jeux doivent reparaître encore une fois dans cette histoire. Au lieu de stimuler l'ardeur des autres, l'ardent lutteur de jadis veillait maintenant à surveiller la science et ses effets. Novice, il appelait les jours de vacances ses « jours de bataille »; jours de victoire eût été plus vrai, à Tronchiennes déjà, sans exception.

Le Frère Beck était, au jugement des connaisseurs,

un des plus rudes champions dont l'antique jeu de croquet de la campagne à Luchteren ait vu l'adresse et la fortune. Par le seul fait de ses adversaires, on ne lui aurait connu habituellement que le mérite de porter avec une parfaite bonne grâce ces petits triomphes, qui grisent, dit-on, aussi bien que de grands succès. Des partenaires moins heureux lui procurèrent parfois celui d'opposer bon visage à la défaite. Il acceptait du plus grand cœur leur solidarité compromettante, les remorquait de son mieux, puis prenait sans mot dire sa part du désastre commun, et, cordialement, félicitait le vainqueur : courtoisie qu'on ne lui facilitait pas toujours assez. Traiter dignement un noble vaincu est un talent que possèdent seuls dans sa plénitude les favoris de la victoire. Devant certains airs de triomphe où manquait un peu le talent en question, Henry sentait parfois son sang bouillonner. Pourquoi hésiter à transcrire ici un aveu qui est un éloge? « Dans ces moments, disait un jour le Frère Beck, mon maillet me brûle les mains, j'éprouve comme une tentation violente de le jeter au visage du triomphateur. » Mais la main qui tenait le maillet se laissait brûler sans un frémissement, et la tête qui commandait à la main finit par ne plus accuser la moindre trace d'émotion.

On se tromperait du reste en croyant que la douceur d'Henry fût le prix d'une violence continuelle contre son cœur. Il en tenait le germe de sa nature, bonne jusqu'au fond, d'une bonté dont son austérité même était imprégnée. Car le renoncement comporte encore

bien des nuances: toutes sont belles et admirables, mais celle qui ressemble à je ne sais quel acharnement farouche contre soi-même n'est pas la plus captivante. Chez notre Henry, l'abnégation même avait la grâce épanouie d'une fleur.

A cette époque où il nous fut donné de le connaître, l'excès de sa fougue juvénile avait achevé de s'amortir, et rien ne peut rendre le charme de cette âme ardente, où une bienveillance fraîche et naïve coulait à pleins bords. Lui qui comptait pour rien sa propre peine, toute souffrance d'autrui l'attristait. Les jours de vacances, il lui suffisait pour gâter sa joie, de voir travailler les ouvriers employés au jardin. « Ces » pauvres gens aiment le repos comme nous », disait-il. Le dénigrement l'esprit de critique, à n'importe quel degré, le mettaient hors de lui. On voit que le religieux n'avait pas dégénéré de l'enfant dont les regards navrés suffisaient pour tarir la verve satirique de ses camarades moins tendres au prochain.

Était-ce de cette bonté ou d'ailleurs que son modeste courage prenait cet éclat inexprimablement sincère, qui forçait l'admiration? Au plus lointain appel vers les hautes pensées, tous les instincts de sa nature militante partaient en frémissant comme un ressort avec une spontanéité qui faisait du bien à voir et à entendre. Un mot, un tressaillement, un éclair du regard trahissaient, en dépit de sa réserve modeste, l'émotion qui soulevait son âme; et dans ce rapide indice, d'autant plus significatif qu'il était moins réfléchi, on reconnaissait l'impétuosité prompte et soudaine d'un

penchant de nature tenu en éveil par une résolution toujours tendue.

Tant de générosité ne va pas sans beaucoup d'indulgence. Par là encore, le Frère Henry était bien de la race des véritables apôtres. Au degré où il possédait réunis l'énergie et le zèle, il y a toujours danger d'être, en paroles ou en actes, un moraliste un peu agressif. Le Frère Beck au contraire n'avait rien d'un ardélion; et ce n'est pas son moindre mérite qu'avec sa trempe de volonté et sa hauteur d'aspirations, il n'ait jamais contristé ni découragé personne.

Tel il s'était montré dès le collège. Son âme restée ignorante du mal et généreuse dans ses jugements avait compris de bonne heure, au contact de natures moins privilégiées, les luttes que peut coûter à d'autres la poursuite de l'idéal chrétien. Avec les années, cette marque de bonté compatissante était devenue encore plus sensible. Malgré l'ardeur de caractère qui aurait pu l'emporter aux extrêmes, son esprit large et sensé le maintenait presque toujours dans la mesure. Néanmoins cette modération que ses amis ont notée sans dissimuler un peu de surprise, venait du cœur bien plus que de la tête.

C'est pour les mêmes causes, sans doute, que sa vertu au-dessus du vulgaire était d'un exemple si éminement persuasif. A la voir faire, il était clair que sa méthode d'apostolat était résolument optimiste. Il savait que la lutte contre les mauvais penchants n'est pleinement efficace que si elle s'appuie sur les bonnes qualités qui, presque toujours, atten-



LE R. P. VAN HENCXTHOVEN ET LES CATÉCHISTES DE LA MISSION. (Voir page 115).

dent leur emploi au fond des natures les plus ingrates. Et il possédait au même degré l'art de discerner ces ressources latentes et le secret de les stimuler par sympathie.

De préférence, il faisait appel aux sentiments virils. Peu de ces effusions de piété attendrie, auxquelles bien des tempéraments deviennent réfractaires, si peu qu'elles sortent du ton juste, assez difficile à garder. Mais lorsque, dans l'intimité, avec pleine certitude d'être comprise, sa piété parlait, elle avait un accent inimitable. Tous ceux qui ont eu avec lui une de ces conversations, où s'entrevoyait le fond de son cœur, se la rappelleront toujours.

L'un d'entre eux nous a raconté qu'un soir de vacances, à Luchteren, se promenant seul avec Henry, à proximité de la maison, celui-ci tout à coup s'interrompit et regardant la chapelle: « Quel bonheur, » s'écria-t-il, de posséder Notre-Seigneur près de soi, » et comme la campagne a un autre aspect, depuis » que Jésus y est. Nous n'apprécions pas suffisamment » le bonheur d'habiter sous le même toit que notre » Dieu. La dévotion à l'Eucharistie, c'est la première » de mes dévotions. Et n'ai-je pas raison? Ah! si l'on » songeait que Jésus est là présent, qu'on peut lui con» fier ses peines, comme toutes les contrariétés nous » sembleraient légères. Mais n'est-ce pas au tabernacle » qu'on recourt en second lieu, après avoir confié » ses peines aux hommes? » — Et, continue le narrateur, il ajouta, lui qui n'avait jamais une parole de blâme à la bouche: « Il me semble qu'il y en a parfois

» qui n'ont pas la dévotion à l'Eucharistie en si haute » estime qu'il convient. »

Quelques jours après, se séparant de ce même ami qu'il ne devait plus revoir « N'oublions pas..., lui » dit-il. Aimons Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. » Ce doit être la première de nos dévotions. Recom- » mandez-moi là au bon Dieu, et demandez cette dé- » votion pour moi. »

Mais les dernières profondeurs de son âme n'étaient que rarement traversées de ces lueurs qui conduisaient le regard aux racines mêmes de la vertu et de la piété. Ni ses pensées intimes, ni ses véritables peines n'aimaient à se montrer.

A cette discrétion suprême, s'ajoutait, pendant les conversations communes son désir persistant de passer inaperçu. Une vraie détente ne se produisait dans sa réserve que durant les longues promenades, où le futur missionnaire, la soutane relevée et son vieux chapeau pendu à la boutonnière, s'endurcissait à la fatigue en arpentant, à défaut de mieux, les plaines sablonneuses des environs. Alors, le petit nombre des auditeurs, et sans doute aussi l'espace, le mouvement, la joie de sentir le vent dans ses cheveux. lui déliaient la langue, et le cœur parlait.

Aujourd'hui ses lettres seules peuvent encore nous donner une idée de ce que devait être sa conversation.

Tel ou tel extrait qu'on en a lu au début de ce récit, risquerait de donner le change sur leur caractère général. Dans la volumineuse correspondance que

nous avons parcourue, à peine une ombre d'apprêt se montre-t-elle de loin en loin, et encore cela doit-il s'appeler de l'apprêt? Le fond de ces lettres, toujours le même, montre bien de quelles pensées l'âme était remplie: la vanité des choses d'ici-bas, le bonheur de travailler et de souffrir pour Dieu, la beauté de l'apostolat, la nécessité, pour les bons, de se serrer les coudes dans la dure mêlée, et quelques autres pensées du même ton. Là-dessus, l'âme d'Henry se répand en phrases tumultueuses, bousculant le vocabulaire et la syntaxe: virgules, syllabes et mots entiers parfois sont emportés. Tant pis pour les conventions académiques quand ce torrent passe; mais quel large courant d'affection vraie, sincère, nullement diluée de littérature! D'une cordialité intense, débordante, avec les amis, Henry trouve, quand il écrit aux siens, des accents d'une tendresse infinie. Nous devons renoncer à citer des exemples de cette éloquence trop mêlée de choses intimes. Voici, à défaut d'un passage plus caractéristique, un fragment de ses lettres à un vieil ami, qu'il continue de traiter avec la familiarité d'autrefois.

« Je suis si content de te savoir heureux.. que je » ne t'en veux pas pour le long silence que tu as » gardé à mon égard. Lorsqu'arrivera le moment où » tu te sentiras un peu moins d'ardeur, où les ob- » stacles te paraîtront plus grands, écris-moi quelques » mots, dis-moi ta petite peine comme un frère le » fait avec son frère. Si je suis incapable de te consoler, » de te fortifier, au moins les quelques lignes que tu

» m'enverras me rappelleront que, mieux que jamais,
» je dois prier pour mon grand ami. Et le bon Dieu,
» qui ne regarde que la bonne volonté, m'écoutera,
» cher H.., et ainsi, espérons-le, tu resteras toujours
» aussi généreux que tu l'es maintenant. » *(5 avril 1896.)*

Le plus sûr indice d'un bon cœur et son plus enviable apanage est l'art divin de consoler. Henry le possédait à un degré absolument rare. Sa parole insinuante et attendrie ravive par un inexprimable accent de conviction les fortifiantes pensées de notre foi. C'est, d'après les occasions, le souvenir de la paternelle providence de Dieu, l'utilité de l'épreuve, le bonheur du sacrifice, les joies austères de la croix. Et toujours s'y mêle la pensée que les mauvais jours d'ici-bas ne sont jamais bien longs. Dans ses notes spirituelles aussi, la même réflexion revient à tout propos, grave parfois, le plus souvent joyeuse : *momentaneum et leve !*... Pensait-il dire si vrai ? Maintenant qu'il n'est plus, l'insistance de la grâce à lui rappeler l'éphémère durée de nos tristesses, semble une harmonie prophétique des conduites de Dieu sur cette jeune âme, qui mûrissait pour le ciel.

Veut-on, avant de clore ces quelques mots sur les lettres d'Henri, entendre la note vibrante ou énergique, la plus fréquente de toutes ? Il faut malheureusement, ici encore, omettre le plus caractéristique.

« Que cela fait du bien de pouvoir se retremper dans
» le bon Dieu ! Après tout : « *unum necessarium* »...
» Qu'est-ce que tout le reste ?... Qu'est-ce que la vie ? »
(12 octobre 1896.)

A un ami : « ... Le croirais-tu ? je deviens très pru- » dent. Mon allure est « piano » et j'irai du même » train toute cette année-ci. Plus tard, espérons-le, » il y aura moyen de galoper, de jouer de l'éperon » et de la cravache. La vie est si courte, il faut cepen- » dant en profiter... Il y a tant de bien à faire, ici et » ailleurs. Prie, mon brave H., pour que ton ami puisse » se dépenser sans mesure. C'est la vie, la belle, l'heu- » reuse, la seule digne de nous. Le reste n'est que » misère, saletés, sottises. » *(24 décembre 1896.)* — Voilà les choses de ce monde bien qualifiées ; mais saint Paul avait été plus dur encore.

Pour finir, un spécimen de conseil à un ancien condisciple : « Allons ! toi le philosophe... toi qui prô- » nais toujours la droite raison, n'entends-tu pas » qu'elle te dit qu'il est souverainement raisonnable » que sur les trois cent soixante-cinq jours que le bon » Dieu nous accorde chaque année, nous lui réser- » vions trois petites journées ? Réponds à cela ! Tu ne » parviendras pas à faire tenir sur ses pattes le moin- » dre syllogisme contre ce que j'ai dit. Et je n'ai pas » fini... car avec toi... je dis tout ce que me dicte » le cœur. J'ajoute donc que si, durant 1897, tu ne » fais pas une petite retraite, tu es un...disons un ca- » nard ou une poule mouillée. Il ne s'agit pas de » dire que tu es empêché. Cela peut arriver de temps » à autre, mais tu ne me feras pas croire que tu es » empêché pour les huit retraites de l'année [1]. Je

1. Il s'agit des retraites d'hommes établies à Tronchiennes.

» te laisse le choix. Vas-y lorsque cela te dérange le
» moins, mais vas-y !

» Tu me trouveras entêté dans mes idées, tout
» comme au collège. Être têtu, c'est stupide, surtout
» si l'on ne raisonne pas, mais s'entêter dans les bon-
» nes idées, c'est nécessaire si l'on veut réussir. »
(*Même date.*)

CHAPITRE DIXIÈME.

ÉTUDES (Suite).

Les dernières lettres dont on a lu des fragments au chapitre précédent, ne sont plus écrites de Tronchiennes. En septembre 1896, Henry était parti pour Louvain, où il devait commencer son cours de philosophie.

Avec la foi candide d'une âme dévouée tout entière à une même idée, il comptait sur ces graves études pour compléter sa formation de missionnaire. Puis, au bout de la nouvelle étape où il entrait joyeux, son espérance lui montrait enfin cette Afrique bien-aimée, qui, chaque jour, devenait plus présente à son esprit.

D'après ses calculs, trois ans d'attente lui restaient encore. Il résolut de n'en pas perdre une minute. Au premier rang de ses occupations était la philosophie. Il s'y engagea de conviction, non sans se plaindre un peu de n'y pas voir très clair. Puis venaient les cours de sciences qui lui souriaient davantage. La physiologie, la chimie qui lui rappelait les expériences incidentées de son petit laboratoire, la botanique

à laquelle il revenait ou plutôt qu'il continuait, avec des aptitudes et une avance, dont son assez bel herbier témoigne encore aujourd'hui.

A propos de cet herbier, nous citerons les paroles du compagnon d'études auquel Henry le laissa en partant pour le Congo. « Le Frère Beck, dit-il, savait douter. Bien souvent il m'a demandé de revoir ses déterminations, et plus d'une plante resta sans nom jusqu'au jour où il put se rencontrer avec le Père G. — Le trait suivant montre aussi sa délicatesse. A côté de l'étiquette portant le nom de la plante, il marquait une lettre, lui rappelant le nom de celui qui l'avait déterminée. G. c'était le Père G..., B. c'était lui ; en cas d'erreur commise, il aurait eu bien soin de vous dire : c'est moi qui me suis trompé, car voilà un B à côté de l'étiquette. »

Aux travaux prescrits par le règlement, le Frère Beck ajoutait encore de sa propre initiative. De concert avec deux ou trois condisciples, il forma, dès le mois qui suivit son arrivée à Louvain, un petit cercle littéraire, dans le but de s'exercer à la diction avec moins de difficulté, pensait-il, qu'aux réunions plus fréquentées de l'académie régulière des philosophes. Un des membres de ce cénacle nous a certifié que la demi-heure hebdomadaire n'y était point perdue, et que l'éloquence, libre de s'y ébattre sous des regards indulgents, avait parfois des audaces fécondes. Pour simplifier la préparation, chaque orateur prenait son sujet dans les branches qui lui étaient familières. L'improvisation était suivie d'un examen fraternel,



LOUVAIN. — COLLÈGE DES JÉSUITES. (Voir page 135).

où l'on ne se ménageait pas la vérité. Henry se l'entendait dire volontiers : pour les autres, sa critique était judicieuse et encourageante.

Les occupations à part, la vie du Frère Beck à Louvain fut ce qu'elle avait été à Tronchiennes. Seulement, plus maître de son temps, il put écouter davantage sa prévenante charité. Jamais il ne refusait un service. Un prédicateur étranger allait donner une retraite dans notre église. Par complaisance pour un Père de la maison, Henry se chargea de lui sténographier les instructions. Rentré dans sa chambre, il passait de longues heures à déchiffrer et à transcrire sa tachygraphie.

Un de ses plus chers compagnons de noviciat, venu avec lui à Louvain, était confiné à l'infirmerie par une maladie cruelle. Renouvelant un trait de charité dont il était déjà coutumier au collège, Henry venait assidûment visiter le pauvre reclus, et le réconforter d'une bonne parole. Pour le distraire, il lui racontait les nouvelles. N'étant pas causeur, il préparait à l'avance sa petite chronique et la débitait en comptant les numéros : 1°... 2°... 3°... 4°... toute la liste repassait en ordre... à moins qu'elle ne s'arrêtât au beau milieu. Le narrateur alors restait quelques instants à se tortiller les cheveux, comme pour ressaisir un souvenir de la plus haute importance : puis avec un franc rire : « Le reste à une autre fois, disait-il ; au revoir. » Et il partait comme une flèche.

Secourir les malheureux était un besoin pour lui. Pas une plainte, pas une demande, pas un appel à la

commisération n'est tombé en vain dans ce brave cœur. Quand il ne pouvait rien, il priait; mais ce moyen qu'il employait toujours, il ne se résignait pas vite à l'employer uniquement.

La coutume existait parmi les scolastiques de Louvain, de se communiquer mutuellement les lettres reçues des trois missions de la Province[1]. Celles qui venaient du Bengale furent bien tristes en 1896-1897. La famine et son lugubre satellite, le choléra, s'étaient abattus sur ces indigentes populations, que la peste, en outre, guettait de Bombay. Un jour, de l'une des paroisses du malheureux pays, arriva une plainte particulièrement navrante. Le pauvre missionnaire, à bout de ressources, semblait, par surcroît d'épreuve menacé d'une surdité complète; une maladie du larynx pensait le contraindre au silence presque absolu en attendant pire peut-être; et il se demandait avec angoisse de qui lui viendraient les moyens de faire encore quelque bien, avant l'heure où, de toutes les façons à la fois, si Dieu n'y pourvoyait il allait manquer à son troupeau désolé.

La lettre fut lue à la récréation des philosophes. Muet, la poitrine gonflée d'admiration et de douleur, le Frère Beck écoutait... Quelques jours après, le correspondant du missionnaire le voyait arriver à sa chambre: « Père, voici cent francs que j'ai reçus pour le P. H. » C'était le tribut dont il avait voulu

1. Bengale occidental : Archevêché de Calcutta ; — Ceylan : diocèse de Galle et séminaire pontifical de Kandy ; — Congo belge : district du Kwango.

reconnaître un exemple d'abnégation et de charité qui le soulevait d'enthousiasme.

Une œuvre durable est restée de son court passage à Louvain. Par hasard. Henry avait appris que personne ne faisait le catéchisme aux indigents qui, le midi, venaient chercher la soupe à la porte du collège. Ne lui permettrait-on pas de combler cette lacune? La demande, bien accueillie, ne fut cependant pas exaucée tout de suite. Il fallait trouver un local pour la petite œuvre, et aucun ne s'y prêtait sans inconvénient. Pendant plusieurs mois, le Frère dut se contenter d'aller, chaque jour, durant la récréation, causer avec ces malheureux et les entendre tandis qu'on remplissait leurs écuelles.

Enfin, l'autorisation fut donnée. Henry pouvait commencer ses petites instructions, dans une sorte de cour de service ouvrant sur la rue. Immédiatement, il se mit à recruter un groupe de catéchistes parmi ses condisciples. Lui-même était, comme de juste, le premier à la besogne. Il parlait avec tant d'âme et de conviction, que plus d'une fois des théologiens, venus en cachette pour l'écouter, ne purent dissimuler leur admiration de voir ce prédicateur improvisé, atteindre du premier coup à la meilleure éloquence populaire. On dit même qu'un murmure de désappointement courait dans le pauvre auditoire, quand la pluie mettait obstacle à ce catéchisme en plein vent.

Détail à noter : pour être sûr que son monde le comprendrait bien, Henry avait dû trouver, dans ses journées si remplies, le temps de se remettre à l'étude

du flamand, dont il avait peu l'usage. Et voilà ce que le vaillant jeune homme, toujours souffrant de la tête appelait aller « piano », songeant sans doute aux travaux dont il eût voulu se charger encore et à ceux qui l'attendaient un jour.

Ah! quand viendrait-elle l'heure bénie du sacrifice sans mesure? Le 14 janvier 1897, il renouvelait pour la cinquième fois, au R. P. Provincial, sa demande d'être envoyé en Afrique. De mauvaises nouvelles étaient arrivées du Kwango. La mort y avait frappé, dans la vaillante poignée des ouvriers de l'Évangile, un de ces coups qu'elle lui a si peu ménagés. Un des aides laïcs, M. Ch. Petit, venait d'être emporté par une troisième attaque d'hématurie. En montrant le vide encore une fois rouvert dans ses rangs, la Mission rappelait aussi à quel prix était mis l'honneur de le combler. Le Frère Beck n'y vit qu'une raison de plus pour ambitionner cette faveur. « C'est surtout, écri-» vait-il, lorsque les missions nous envoient de tristes » nouvelles, lorsque la mort frappe ceux qui travaillent » là-bas, qu'il convient à ceux qui aspirent à la vie » apostolique de s'offrir à leur supérieur. Et c'est ce » que je viens faire bien simplement. » Bien simplement en effet, car la chose lui semblait toute simple.

En formulant ces aspirations généreuses, il avouait lui-même ne pas oser se promettre leur accomplissement immédiat. La réalité allait devancer ses espérances, au moins ce qui en devait jamais être exaucé.

CHAPITRE ONZIÈME.

DÉPART.

Un jour, venant à l'ordinaire, faire sa visite à son compagnon de l'infirmerie, Henry lui jeta en entrant, par manière de salut ce cri triomphant : « Je pars ! » Puis il continua, tressaillant de bonheur :

« Ce matin le P. Recteur me fait appeler, — il me » regarde silencieusement : « Frère, êtes-vous toujours » prêt à tout ? » — Je ne savais où il voulait en venir... : « Oui, Père. »

« Bien ! Le Révérend Père Général a exaucé vos désirs... »

« Suffoqué je ne pus que balbutier : *Deo gratias !* » Après quelques mots, le Père P. me congédia... »

C'était le 13 mai 1897. Toute sa vie s'était passée dans l'attente de ce beau jour.

Après ce *Deo gratias* qui jaillissait de son âme par habitude, dans la douleur comme dans la joie, le premier mot d'Henry en annonçant son bonheur, était : « Priez pour ma mère. » Des immenses sacrifices qui lui étaient demandés, le noble jeune homme ne voyait que les larmes qu'il allait faire couler. Com-

bien de missionnaires n'ont pas emporté d'autres regrets du sol où ils laissaient toutes leurs joies!

Cette même crainte jette sa note de deuil dans la lettre débordante d'affection fraternelle, où Henry annonce à son autre lui-même, le premier accomplissement du rêve commun, « Prie pour notre chère » maman. Le sacrifice est grand. Obtenons-lui la force » de le faire parfaitement. »

Son vœu filial était exaucé par avance. Le lendemain, en réponse à la lettre qui demandait le douloureux *fiat*, il reçut ces belles paroles: « Partez, » mon fils. Je viens de la Sainte Communion et j'ai » beaucoup pleuré. Allez où le devoir vous appelle; » votre mère vous bénit. »

L'unique inquiétude qui assombrissait encore la joie d'Henry était calmée, autant qu'elle pouvait l'être. Mais déjà, après les premiers transports d'allégresse, l'âme forte du religieux s'était ressaisie. C'est dans la plus parfaite possession de soi-même qu'il répond aux félicitations de ses amis:

« Je ne m'attendais pas à partir si tôt; la prépara» tion intellectuelle et spirituelle devait encore se » prolonger pendant des années. C'était là ma per» suasion. Le bon Dieu en a décidé autrement. *Deo* » *gratias!* Donc rien de mieux pour moi. Je pars » la joie dans l'âme... » On aime à entendre s'exprimer avec cette modération discrète le bonheur d'un jeune homme aussi bouillant, au moment où il voit se réaliser l'unique et combien ardente! aspiration de sa jeunesse.

Hélas! tandis qu'Henry écoutait, frémissant d'enthousiasme, la voix austère de ses espérances, à mots couverts et indistincts, la réponse de mort avait déjà été prononcée sur lui. Un jour, pendant les vacances de Pâques, à la suite d'une longue promenade à travers la pluie et les giboulées, le Frère Beck était rentré mouillé à la maison. Un rhume se déclara; assez bénin d'abord, il empira et prit bientôt les apparences d'une toux invétérée. Henry toutefois n'y prit pas garde. Quand on l'interrogeait: « Ce n'est rien, » répondait-il, un refroidissement, cela passera! » Il le crut et prit malheureusement de trop bons moyens pour le laisser croire aux autres.

Avant de s'embarquer, il devait subir son premier examen de philosophie. On lui avait laissé la liberté de s'y soustraire. Henry avait donc, à son ordinaire, pris le parti le plus généreux. Passionnante occupation que la métaphysique, au moment de partir pour le Congo! Mais qu'importait l'ennui, quand le devoir parlait?

Le temps pressait toutefois, si le jeune missionnaire voulait encore trouver quelques semaines libres avant le 6 juillet, date fixée pour lon embarquement. Pour lui permettre d'accélérer sa préparation, les supérieurs le remirent entre les mains d'un condisciple qui avait déjà à peu près terminé sa philosophie. Immédiatement l'autorité de son répétiteur et sa personne lui devinrent sacrées. Il s'ingéniait à lui épargner tout dérangement, recevait avec humilité et reconnaissance ses moindres avis, se faisait prescrire

un ordre pour les thèses à revoir, pour le temps à leur donner, et s'excusait avec une simplicité d'enfant lorsqu'un empêchement imprévu l'avait contraint de manquer aux instructions reçues. Ce respect de l'autorité à n'importe quel degré fut un des traits les plus constants de sa perfection religieuse. Pendant les quatre années qu'il vécut parmi nous, nul n'a souvenir d'avoir surpris chez lui un mot, un mouvement, un regard, un signe quelconque, où se lût le moindre mécontentement devant un ordre, une consigne ou une réprimande, même lorsque le coup tombait droit, avec certaines chances de prendre la bonne volonté au dépourvu.

Le 10 juin, après un mois environ de préparation intensive, le Frère Beck subit victorieusement son examen. Mais qu'il lui en avait coûté! Ses condisciples le surprenaient parfois pendant son étude, la tête en feu et tremblant de fièvre sous son lourd manteau, par une chaleur de juin. Aux reproches attristés qu'ils lui adressaient: « Que voulez-vous? répondait-il, il » faut accomplir son devoir jusqu'au bout. » Deux jours avant son examen, en proie à un violent mal de tête, il alla ingénument demander à son répétiteur s'il devait cesser ou continuer d'étudier. Celui-ci, comme réponse, le condamna au repos, mais sur un mot de lui, Henry aurait affronté sans sourciller le supplice de retourner à ses livres.

Entre deux études de philosophie, il allait prendre des leçons de langue fiote, chez un jeune théologien revenu de la mission. « Mon effort, disait ce dernier,



LAS PALMAS. (Voir page 157).

était de parler moi-même sans désemparer, pendant toute la leçon, pour empêcher le pauvre frère de placer un mot, car la moindre parole déchirait sa gorge enflammée. »

Comme diversion à son douloureux travail, Henry avait imaginé d'aller faire chaque jour quelques exercices pratiques de pansement dans une clinique de la ville. Le 27 mai, avec l'approbation de son supérieur, il adressa une demande au directeur de l'hôpital. Deux jours après, en compagnie d'un Frère du collège, il débuta dans ses fonctions d'infirmier. Malgré les ravages de la fatigue et de l'épuisement, jamais on ne l'avait vu si allègre et si joyeux.

Conformément à son désir, on l'avait attaché à la salle des opérés. Sur les vingt-deux lits qu'elle renfermait, s'étalaient les plus affreuses douleurs : membres amputés, crânes ouverts par le trépan, côtes sciées, bref les pires horreurs de la chirurgie. Henry apprit, sur ces terribles blessures, tout le détail des pansements antiseptiques.

Après une semaine, il dut interrompre ses leçons, pour aller faire sa retraite à Arlon, et donner ensuite quelques jours à la consolation de sa famille. Dès le lendemain de son retour, il se remit à l'œuvre : « Je n'ai pas de temps à perdre, » disait-il. Dans l'intervalle, il avait continué son apprentissage à l'hôpital de Courtrai, où il s'était fait introduire par un ami.

Chaque matin, il dérobait quelques demi-heures aux siens pour aller soigner ses pauvres malades. Ceux-ci attendaient son arrivée. Une Sœur de l'hôpital a ra-

conté que, lorsque avant cette heure elle voulait laver ou panser quelque plaie, le patient la priait d'attendre : « Le Père Beck va venir.

— Mais est-ce que je ne vous soigne pas aussi bien que le Père Beck ?

— Je ne sais, mais quand il me touche, je ne souffre presque pas. » Et quand Henry entrait dans la salle, tous l'appelaient d'une seule voix. Lui alors, avec son affectueuse brusquerie : « Attendez donc... j'arrive ; » puis-je vous soigner trente-six à la fois ? »

Son compagnon de Louvain parle exactement comme la bonne Sœur de Courtrai : « Dès qu'on l'apercevait, c'était : « Père, » par-ci, « Père, » par-là, « Père, faites aujourd'hui mon pansement », et quand j'y allais seul : « Est-ce que le Père ne vient pas ? »

Brave Henry ! Quel charme avait tout à coup adouci ses rudes mains, qui avaient remué, bousculé et cassé tant de choses durant sa jeunesse ? Quel charme, sinon la divine onction de la charité ? On put voir alors ce qu'il y avait de douceur et de tendresse dans cette âme indomptable. Aux instants libres, quand il fallait attendre le médecin, Henry allait d'un lit à l'autre, disant à chaque malheureux un mot approprié à ses besoins, racontant à l'un quelque historiette amusante, portant à l'autre, avec permission, le bulletin mensuel de nos missions, à tous parlant du bon Dieu et de son beau ciel. Et tous ces pauvres gens l'écoutaient consolés, car l'accent de sa voix invitait à l'espérance comme les douces merveilles qu'elle décrivait.

A sa dernière visite, il avait le cœur gros. Son com-

pagnon l'entendit étouffer un sanglot, au moment où il serrait la main d'un pauvre moribond.

Tout habitués qu'ils étaient à voir le dévouement et à le pratiquer, les médecins de l'hôpital se sentaient gagner par un charme inconnu devant ce jeune missionnaire à l'âme héroïque. Il ne tarda pas à se voir entouré d'une déférence respectueuse, qui devint vite une sorte d'admiration.

Un jour quelqu'un lui dit : « Comment avez-vous le courage d'aller au Congo, où l'on est presque certain d'abréger sa vie ? » La réponse jaillit aussitôt, avec un accent de fermeté souriante : « Ce n'est pas » pour vivre longtemps que l'on va au Congo. Ceux » qui craignent la mort, feraient mieux de rester chez » eux. »

La mort ! elle était déjà là pour lui. Après coup, l'on s'étonne que tous ne l'aient pas aperçue. Différents médecins, consultés à plusieurs reprises, donnèrent un diagnostic à peu près concordant. Tous accusaient une laryngite profonde, mais non dangereuse. L'un d'eux aurait même pensé que l'air des climats chauds avancerait la guérison. La fatigue et la prostration des forces se mettaient sur le compte du surmenage et de l'agitation inséparables d'une période comme celle qu'il traversait.

Cette fois du moins, il n'était pas en son pouvoir de se ménager davantage. Pendant les courtes semaines qui lui restaient, il fallait pourvoir aux mille soins d'un missionnaire en partance pour une mission qui s'organise à peine, demander des renseignements à des

adresses inconnues, écrire des lettres, songer en même temps aux détails les plus disparates, prendre à la hâte des arrangements que, tout aussitôt, un contretemps imprévu remettait en question. Puis venaient les adieux avec leurs émotions. Ses amis, attristés et un peu inquiets, l'accablaient de leurs recommandations. Chacun sait qu'il faut compter parmi les épreuves redoutables des jours difficiles, le zèle officieux des conseillers, qui ne cessent de répéter les autres que pour commencer à se contredire eux-mêmes. Henry, qui savait à quoi s'en tenir sur l'utilité de ces avis, les recevait tous avec une égale reconnaissance pour leur intention bienveillante. Dans les maisons où il était de passage, les supérieurs prenaient pour lui des précautions qui parfois ne laissaient pas de contrarier ses projets. Il se prêtait de bonne grâce à leurs exigences et les en remerciait comme du plus agréable service.

Tant que dura ce tourbillon énervant, Henry déploya des prodiges d'énergie pour y tenir tête, galvanisé par la pensée de la date qui approchait. Atteindrait-il cette date? Ah! s'il parvenait seulement à dissimuler son mal jusqu'au jour de l'embarquement. Une fois parti, à la garde de Dieu! Mais il avait beau se raidir, ses forces le trahissaient. On n'a connu que trop tard les épisodes de cette lutte héroïque de la volonté contre la nature défaillante. Qui aurait soupçonné son état de souffrance à le voir ainsi braver la fatigue, comme à plaisir? Forcé de se refuser à bien des demandes, il essayait pourtant de donner

quelques instants à tous ceux qui désiraient le revoir. « Nous l'avons vu revenir à la veille de son départ, disent les Frères qui avaient été ses maîtres. Il entra en classe, et quand, sur la carte, il nous expliqua son voyage, nous retrouvions Henry bon et simple comme quand il était enfant. »

Avant de quitter Courtrai, il voulut aller revoir les vieux serviteurs de ses parents et quelques-unes au moins des familles pauvres, qu'autrefois il visitait avec sa mère. Plus d'une larme coula quand on apprit que le cher petit bienfaiteur allait partir et qu'on ne le reverrait plus.

Les malheureux et les humbles avaient comme un droit à ses préférences. A Arlon, les novices l'attendaient pour lui faire leurs adieux ; à l'heure marquée le Frère Beck ne paraissait point. On le trouva enfin au milieu des gamins du patronage annexé à la maison de retraite.

Il nous fut donné de le revoir encore une fois, presque à la veille de son embarquement. Au cours de ses derniers entretiens, son cœur magnanime éclata tout entier. Une douleur poignante, mais contenue, perçait dans son enthousiasme légèrement fébrile. On sentait qu'il lui en coûtait un effort indicible d'abandonner sa généreuse mère, tous les siens, tous ceux qui l'aimaient. Visiblement, il était poursuivi du pressentiment que la séparation serait sans retour ici-bas. « Je dois revenir dans trois ans nous disait-il ; mais » ma pauvre mère craint de ne plus me revoir, et » à cela je ne puis rien répondre. » Cette pensée était

trop pénible. « Vous reviendrez, lui disions-nous ; seulement, pour l'amour du ciel, ne commettez pas d'imprudence. »

Il resta silencieux, mais sur son ferme visage et dans son sourire, une tristesse sereine disait : « Comme Dieu voudra ! » La résignation des suprêmes adieux voilait l'accent de sa parole et le long regard attentif qu'il promenait autour de lui. Pures impressions sans doute : pareilles impressions ont trop souvent suffi à glacer de fiers courages, et plus d'un caractère qui se croyait fort, a reculé, aux heures décisives, devant de moins sérieuses appréhensions.

Trois jours après, le lundi 5 juillet, il s'embarquait sur l'*Albertville*. Mme Beck était venue rejoindre à Anvers son noble fils. Elle assista aux derniers préparatifs du départ. Refoulant sa douleur et ses larmes, Henry s'ingéniait à l'intéresser et lui prodiguait ses plus affectueux encouragements. Enfin, il fallut se séparer. Elle lui donna sa bénédiction ; puis doucement, il la congédia et l'envoya passer à Namur la triste journée qui allait suivre.

« Que le bon Dieu t'assiste demain, écrivait-il à sa » sœur, pour que tu puisses consoler maman comme » tu le désires... » A elle-même, il donnait encore des conseils de force et d'espérance. La lettre contenait quelques fleurs séchées, symbole et souvenir du cher passé disparu.

L'*Albertville*, qui devait partir le lendemain de grand matin, ne quitta le port qu'à trois heures de relevée, par un temps affreux.

Deux religieux de la Compagnie de Jésus étaient à bord en même temps qu'Henry. L'un était un Frère coadjuteur, qui retournait à la mission L'autre était un jeune prêtre. Nature martiale et dévouée, il n'en sentait que plus vivement le sacrifice qui lui était demandé. A la dernière minute, sous l'empire d'une irrépressible émotion, des larmes brillèrent dans ses yeux. Une main se posa sur son épaule. « Courage, Père, lui dit une voix, c'est pour le bon Dieu. » Le Frère Beck, qui parlait ainsi, était, à ce moment même, l'ange consolateur envoyé par le bon Dieu. Heureux jeune homme, qui, à pareille heure, avait du courage à donner à pareil compagnon ! (1)

***

« La vraie joie se trouve dans le sacrifice et aujour-
» d'hui le bon Dieu nous a donné l'occasion de lui
» offrir quelque chose. »

---

1. Pour ce dernier aussi, la carrière devait être courte, plus courte encore qu'on ne l'avait redouté. Tous ceux qui connaissaient de près le P. Joseph Prévers s'attendaient à recevoir un jour la nouvelle qu'il avait trouvé la mort dans quelque entreprise dangereuse, où l'aurait jeté l'audace téméraire de son zèle. Il la trouva en effet, sous une forme moins tragique mais non moins méritoire. Atteint, après d'excessives fatigues, par le terrible béribéri des nègres, il dut revenir en Belgique au mois de janvier 1900. Une légère amélioration parut d'abord se produire, presque aussitôt suivie d'une rechute plus grave. Le pauvre malade perdit graduellement l'usage de ses membres et bientôt il lui fallut comprendre qu'il ne servirait plus sa chère mission qu'en offrant à Dieu pour elle ses souffrances, qui devenaient atroces dans les moments de crises. Il achevait lentement de mourir, quand une pneumonie l'emporta en quelques heures, à Louvain, le 9 avril 1901, à l'âge de trente-neuf ans. (Voir *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1901, pp. 197-198.) C'était un religieux d'une vertu solide et du caractère le plus généreux : une foi vive, une piété candide, un esprit original et fécond en ressources, une force d'âme à toute épreuve. Il séduisait par sa droiture et sa franchise, tous ceux qu'il ne déroutait pas d'abord par l'intrépidité batailleuse de ses paradoxes. Nous aimons à rendre ici un hommage plein de regret à sa pieuse mémoire.

Ces mots se lisent presque au début du long journal de voyage qu'Henry avait commencé pour sa mère, au lendemain de son départ; ils en résument le sentiment, comme les lignes suivantes en indiquent l'intention touchante.

« Je tâcherai de rester près de toi en t'écrivant chaque jour quelques mots, en te racontant ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens, ce que je pense, de sorte que si quelques centaines de lieues m'éloignent de toi, je serai toujours à tes côtés par le cœur, par la prière et, à chaque occasion, par quelques pages d'écriture. »

Fidèle à cette promesse, le brave jeune homme se fait conteur et causeur; il narre les menus incidents de la vie du bord, décrit la mer, les rivages entrevus de loin, entremêlant récits et tableaux de mille allusions à ses plus chers souvenirs. — Parfois sa plume rapide rencontre une veine de poésie qu'elle suit un instant.

« Grâce à mes jumelles, j'ai fait une petite excursion dans la péninsule hispanique. Elle semble, par sa côte nord-ouest, un vrai pays de touristes : des montagnes bien abruptes, se poursuivant en longues chaînes, dont nous apercevons les crêtes, une côte toute rongée, où la mer doit être magnifique à ses jours de colère, car nous apercevons des roches qui se dressent dans les eaux comme de vraies aiguilles, des cavernes dans les falaises, des criques, de larges baies, enfin tout ce qui attire ceux qui n'ont d'autre chose à faire que voir de belles choses. Du reste,

» j'aperçois sur la plage un immense hôtel; ce doit » être une espèce de caravansérail, comme au glacier » du Rhône, ou aux relais, dans les Highlands de » l'Écosse.

» Ce matin, après la messe, j'achevais ma méditation » à l'avant du vaisseau. Quand on ne voit que le ciel » et l'eau, il est facile de méditer sur la grandeur de » Dieu. Et puis il y a tant de réflexions à faire. Quand » une de ces longues vagues noires vient fondre sur » la coque de fer et retomber en magnifiques gerbes » d'un bleu pâle couvert d'écume, et puis disparaît à » jamais, je songe à tant d'hommes qui se donnent » tant de peine, font peut-être un peu de tapage, mais » aussi disparaissent, combien rapidement! » (*Samedi,* » *10 juillet*).

Puis, les menus détails reprennent: la plume court, trottine, s'emporte, alignant son écriture fine et serrée, d'un bord à l'autre des grandes feuilles, trop étroites encore pour le cœur qui voudrait tout dire, sachant que le moindre mot aura son intérêt et son prix. Bientôt les rivages d'Europe ont fui; voici l'Afrique.

Las Palmas! nom funèbre dans cette humble histoire. Cinq mois à peine devaient s'écouler qu'Henry reviendrait mourir à ce beau rivage, qu'il saluait alors d'un œil ravi.

Son premier débarquement dans la Grande Canarie fut marqué par un incident. Des passagers de l'*Albertville*, en descendant à terre, furent rançonnés par les canotiers du port avec une mauvaise foi outrageusement insolente. Victime comme les autres de cette

cupidité cynique, Henry se livre à une indignation, que je veux laisser parler, à cause du retour de mansuétude qui va la suivre.

« Je viens de terminer ma première connaissance » sérieuse avec l'Espagnol dégénéré... : de vrais bri- » gands ! mais le brigand sale, se mettant à plat ventre » pour vous écorcher le pied. Du haut du pont, j'en » ai vu par douzaines et douzaines. Je ne crois pas » que les Congolais se conduiront beaucoup plus » mal... »

Suit le narré de leurs méfaits. Puis : « Je ne conti- » nue pas à parler de ces gens-là, car en y songeant, » je suis presque aussi furieux que sur le tramway » de Saint-Paul-hors-les-Murs. » Allusion à un incident de voyage. Un jour, dans une voiture publique de Rome, la place qu'il avait retenue pour sa sœur fut envahie par un malotru. Henry se préparait à l'expulser de force, lorsque ses compagnons le retinrent. Il se rassit en grondant, avec une expression si menaçante que l'intrus, intimidé, s'empressa de déguerpir.

Comme par l'effet de ce souvenir, il revient à lui : « Somme toute, de ceci je dois constater que malgré » mes quatre ans de Compagnie, je n'ai pas encore » changé de sentiments... ; il y a encore en moi un » ferment qui n'est pas tout à fait celui qui doit faire » bondir le cœur d'un apôtre. » Et quelques lignes plus bas : « Si le voyage se passe bien, c'est que » tous les jours... une messe est dite à Courtrai. Pour » demain, mon intention sera : l'amour ou plutôt la

» charité envers tous les hommes », et le mot tous est quatre fois souligné *(13 juillet)*.

Le journal se poursuit; à mesure que le terme du voyage approche, la pensée d'Henry s'élève et s'attendrit.

« 15 juillet: ...Aujourd'hui nous fêtons également (il » vient de rappeler la fête de S. Henri, son patron) » le Bx Ignace d'Azévédo et ses trente-neuf compa» gnons. Nous naviguons à l'endroit même où le mas» sacre de ces quarante jésuites a eu lieu. Parmi ces » martyrs, plusieurs n'avaient pas vingt ans; et voilà » trois siècles qu'ils jouissent d'un bonheur infini pour » quelques instants de douleur supportée héroïque» ment. Et nous aussi nous serons si vite dans l'au-delà. » — Il y a à peine dix jours que l'*Albertville* quittait » la Belgique; nous sommes à la hauteur du Sahara » central. Depuis que je me sens si près de ce continent » noir, si longtemps inconnu, le prestige que l'Afrique » avait sur moi, fond peu à peu!... Une terre sur la» quelle des montagnes de livres ont fait planer tant de » mystère et, après tout, à quelque distance de l'Eu» rope! — Je relis cette phrase et elle me paraît si va» poreuse, que vous croirez sans doute que je ne suis » pas encore tout à fait éveillé. Et c'est un peu vrai, » car cette pensée m'est venue au moment où, par » une pleine lune, je sommeillais sur mon pliant. Et » en voyant briller les étoiles, je me disais: « A côté » de ce seul point brillant, mon Afrique n'est pas » une motte de terre... »

Les nouvelles de sa santé sont mauvaises. Une ou deux

dates sont laissées en blanc dans le journal, la seconde avec cette note: «Je suis trop fatigué pour écrire lon- » guement. » Le lendemain il se reproche son silence et décrit la fête nationale (21 juillet) célébrée la veille à bord de l'*Albertville.* Puis c'est le traditionnel baptême des passagers qui franchissent la ligne pour la première fois... Que ne pouvons-nous multiplier les extraits de ces pages, où, dans le négligé de la forme, se joue le plus aimable esprit! Mais des fragments isolés et incomplets, comme nous les devrions citer, laisseraient une impression fausse. Quand le gai conteur narre avec force détails plaisants la leçon de fiote donnée le matin par le Frère Van H., ou crayonne de verve la caricature des *gentlemen* noirs de Sierra-Leone, ne vous trompez pas à ce ton alerte, et remontez de quelques lignes, jusqu'au bulletin sanitaire: ces amusantes fantaisies ont été tracées d'une main défaillante, au prix d'un effort douloureux. Regardez-y de plus près encore; quelque discret mais sûr indice vous révélera leur intention véritable: ce badinage veut faire rire pour empêcher de pleurer.

CHAPITRE DOUZIÈME.

MORT.

Le 25 juillet, l'*Albertville* atteignait la crique de Banana et s'engageait dans le grand fleuve. Une longue semaine encore se passe à patienter sur le navire, qui a buté contre un banc de sable. Enfin, le samedi 7 août, nos voyageurs débarquent à Matadi ; vers le soir du mardi suivant, ils étaient dans les bras de leurs confrères de Kisantu.

Quelles actions de grâces durent ce jour-là monter vers le ciel, dans la petite chapelle de la mission ! C'était la dernière grande joie du pauvre Henry. Le rêve de son enfance, l'unique désir de sa vie dévouée ne se réalisait un instant que pour lui coûter bientôt un suprême et plus douloureux sacrifice. Pour tout bonheur ici-bas, il n'avait demandé qu'un jour de travail dans la moisson du Maître... Ce jour, il ne le verra point. Au premières clartés de l'aube, emmené défaillant loin du sillon commencé, il ne lui sera pas même donné d'attendre la mort sur la lisière de la plaine tant aimée, avec la douce assurance de reposer du moins dans la patrie de son cœur.

Tout entier à son austère enthousiasme, l'ardent jeune homme pensait avoir encore des forces à prodiguer. Il avait tant vécu en esprit dans son Congo, qu'il se croyait déjà acclimaté. « Le jour de l'arrivée de Mgr Van Ronslé avec qui il avait fait route, dit son hôte de Boma, M. le Dr B., je l'ai surpris, dans la matinée, grimpé sur une échelle et en train de placer dans notre église des tentures aux couleurs pontificales et congolaises. »

Henry était destiné à la colonie de Kimwenza. Le P. Supérieur le jugea trop affaibli pour lui permettre de se rendre à son poste. C'était une première déception. Le journal qu'Henry continue pour sa mère, plus fidèlement que jamais, permet de le suivre dans sa journée de malade.

D'abord, pour obéir à la consigne, il essaye consciencieusement de se reposer, non sans beaucoup ronger son frein; entraînement de nature que l'esprit de foi l'aide à contenir. Il se dit, avec beaucoup de raison, qu'en gardant la chambre, « on peut sauver les noirs » comme en courant par monts et par vaux, car ici » comme partout, c'est le bon Dieu qui fait tout en » choisissant les moyens qui lui plaisent. » Mais à d'autres moments, l'impatience le reprend: « Celui » qui n'est pas venu ici pour trouver la croix de » Jésus, doit passer par de terribles moments. Autour » de soi, on aperçoit une besogne immense, on voudrait se décupler pour avancer d'un pas; mais » non!... » (*Lettre à sa sœur*).

En attendant, il essaye d'utiliser de son mieux ses

loisirs forcés. Quand sa pauvre tête le lui permet, il étudie la langue du pays. Il surveille, aux heures de classe, le régiment de négrillons qui s'initie aux rudiments de la lecture et du calcul, sous la direction d'un petit camarade. De surveillant, il passe professeur, en fait sinon en titre. — Comment s'y était-il pris? je l'ignore, mais à peine arrivé de quelques jours, il était déjà en mesure de faire sa leçon en congolais.

Son expérience d'infirmier, surtout, lui rend de bons services: « Voilà, disait-il gaiement, je débute dans » l'apostolat comme apothicaire! » La vérité est que ces humbles fonctions n'étaient pas sans mérite à ce moment-là. Bon nombre des enfants recueillis à la mission, y apportaient de leur passé misérable, de ces plaies ou *sarnes* que la vermine et la malpropreté engendrent et enveniment à plaisir sous ce soleil torride. Elles étaient alors, paraît-il, plus fréquentes et aussi plus hideuses que de coutume. Henry les lavait et les pansait, sans manifester jamais l'ombre d'une répugnance.

Partout où il fallait faire acte de charité, ajoute le missionnaire à qui nous devons ce détail, le Frère Beck était prêt, toujours gai, toujours vaillant. Un jeune homme tombe atteint d'une pneumonie: Henry, déjà plus souffrant que lui, s'institue son garde-malade, et veille sur lui avec la délicatesse et la sollicitude d'une sœur de charité.

« Les indigènes et les enfants, dit le Supérieur de la mission, n'ont guère pu apprécier le trésor de bonté

et de dévouement qu'ils possédaient en lui. » L'apprécier, en effet, eût été difficile, en si peu de temps. Ceux qui croyaient connaître de longue date ce brave cœur, y faisaient encore des découvertes. Pourtant quelque chose de plus qu'un regret banal nous semble percer dans les barbouillages naïfs, dédiés par les petits enfants de la colonie à la mémoire de leur jeune missionnaire, lorsqu'on leur eut appris sa mort. Peut-être aimera-t-on d'entendre ici un de ces humbles éloges funèbres, tel qu'un confrère me le traduit : « Le » missionnaire Beck était très bon, parce qu'il appre- » nait aux enfants le catéchisme de Dieu et les lettres, » et à cause de cela les enfants le pleurent, et pour » cela je ne l'oublie pas. Le Père Beck est mort, et » moi je le pleure. »

Lorsque tout travail lui est impossible, Henry cherche à rendre son repos utile. Sa meilleure distraction est d'entendre causer les anciens de la mission et les étrangers de passage à la colonie. Leur expérience complète les leçons de choses qu'il reçoit chaque jour. Avide de n'en manquer aucune, il regarde tout par lui-même, observe, poursuit de près et sur le vif l'étude de la race noire, commencée, pendant la traversée, sur les Sénégalais de l'équipage et une équipe de travailleurs nègres embarqués à Sierra-Leone. Ses constatations ne lui apprennent rien de bien engageant. Pour une trace d'humanité qu'il est tout joyeux d'enregistrer, vingt preuves flagrantes d'avilissement. C'est le cortège complet des vices de la barbarie : la paresse, la passion du vol, l'insouciance, la glouton-



MISSION DE KISANTU, d'après une photographie du Frère Beck. (Voir page 161).

nerie, une brutalité bestiale, y compris un penchant à la férocité qu'il note avec tristesse jusque chez ses petits élèves baptisés. Un jour il doit cautériser les plaies d'un jeune Mongo. « Pendant que le pauvre » garçon, dit-il, pleurait et se débattait en criant, tous » ses compagnons prenaient le plus grand plaisir à » cette scène..., ils éclataient de rire. Ce n'est pas très » beau, n'est-ce pas? pour des chrétiens » (*21 août*).

En plus d'un endroit, au frémissement qui passe dans le récit, on sent que la déception est cruelle. Ainsi, au moment de s'évanouir à jamais, le sévère mirage de ses projets héroïques s'assombrissait en une perspective de sacrifices inconsolés. Mais le véritable zèle réside dans la volonté, où il s'échauffe de tout ce qui refroidit les illusions. Tels qu'ils étaient, ces pauvres noirs, dans leur abrutissement et leur dégradation, Henry leur avait donné son cœur sans repentance. « Que le bon Dieu est bon, écrivait-il, de me » permettre de souffrir quelque chose pour eux » (*28 septembre*). Le regret de les quitter sera la pire douleur de sa vie.

Et les forces déclinaient toujours; cependant il ne s'en alarmait pas. Le docteur, interrogé, dénonçait une laryngite, comme ses collègues de Belgique. Henry en attendait la fin avec d'autant plus d'impatience qu'il lui était deux fois pénible de se croire paralysé par un bobo. Une lettre écrite à son ancien maître des novices, pendant cette période de douloureuse inaction, nous révèle l'état de son âme, sous l'épreuve qui se prolonge.

« Mission de Bergeyck St-Ignace,

22 octobre 1897.

« ...Moi qui ai tant soupiré après le Congo qu'y » fais-je? Je dirai volontiers que j'y recommence mon » noviciat. J'ai tous mes loisirs pour faire tranquille» ment la méditation, la réflexion et tous les autres » exercices spirituels; je puis même, si la dévotion » m'y pousse, méditer le soir comme à Arlon. Et » pourquoi cela? parce que ma première occupation, » m'a dit le P. Supérieur, c'est de me reposer.

» Vous aviez bien deviné, mon Révérend Père, en » n'augurant rien de bon de la toux que j'avais durant » ma retraite. Actuellement elle est toujours là, me » rendant incapable de tout travail. C'est une bron» chite chronique, d'après le médecin de l'Inkissi...

» Ce bulletin de santé vous fera comprendre ce qui » a dû se passer à l'intérieur.

» Pendant mon noviciat, au juvénat et à Louvain, » quand je songeais aux plus grands sacrifices que » le bon Dieu pourrait me demander, ces deux choses » se présentaient à mon esprit: ne jamais aller en » mission, ou bien y être de fait, mais empêché par » la maladie de m'y dépenser. Je suis envoyé au » Congo plus tôt que je ne le croyais, et j'y débute » en devant, comme première occupation, me soigner!

» Mais le bon Dieu est si bon! C'est lui qui prend le gros poids de la croix, et avec sa grâce on reste » bien content... Durant ces longs jours d'inaction

» forcée, on a le temps d'envisager sérieusement la
» vie. Le contact avec les noirs si dégradés... vous
» donne de bonnes idées sur l'apostolat... On touche
» du doigt l'impossibilité de relever cette race, si le bon
» Dieu n'y verse ses grâces à flots.

» ... Somme toute, au risque de me répéter, me
» voilà au Congo à un moment et dans une situation
» que je n'avais pas rêvés! Je suis aussi heureux
» qu'au noviciat d'Arlon, quand je pouvais gambader
» à Clairfontaine. J'offre au bon Dieu le grand désir
» que j'ai de travailler pour Lui...; le reste... *fiat!* »

A cette époque, déjà menacé de devoir retourner en Europe, il espérait encore. Pour conjurer le malheur, il s'était mis au repos absolu. Bientôt toute illusion tomba. Le médecin, consulté de nouveau, parla cette fois sans détours: « Vous ne pouvez pas rester au Congo »

Ce fut un coup de foudre pour le pauvre Henry. « Tous les sacrifices qu'il m'a fallu faire jusqu'ici,
» écrivait-il peu après, je les regarde comme peu de
» chose, comparés à cette perspective de devoir quitter
» le Congo lorsque j'y suis à peine débarqué, lorsque
» je n'y ai rendu aucun service. »

Devant cette consternation, le Supérieur hésitait encore. Mais les progrès de la maladie devenaient trop évidents: il fallut donner l'ordre du départ. Rentrer en Belgique, où l'hiver allait commencer, était dangereux; on résolut d'envoyer le malade à Madère. La décision lui fut signifiée le 23 novembre au matin. Atterré, anéanti de regret et de douleur, le pauvre

Henry se soumit sans murmurer. « Je n'ai qu'une » chose à faire. écrivait-il. dire mon *fiat !* de tout mon » cœur, en allant où Dieu m'envoie. »

Le lendemain il quittait sa chère mission. Écoutons-le raconter lui-même à son supérieur les tristesses de ce dernier voyage.

« A. M. D. G.

A bord du steamer *Coomassie.*

« Entre Sierra Leone et Las Palmas.

13 déc. 1897.

« Mon Révérend Père.

« Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que » mon voyage s'est accompli dans des conditions pro- » videntielles. Je vous ai écrit quelle était ma situation » et peu de jours après je quittais la mission. Moi- » même je ne pouvais plus douter de mon affaiblisse- » ment, car le moindre mouvement me devenait une » vraie fatigue. Donc dans la matinée du 23 nov., le » P. Supérieur me propose de partir par le premier » train. Le lendemain à 9 h.½ l'express m'emportait » à Tumba. Nous y arrivons après un voyage bien » fatigant. Péniblement, je me dirige vers la maison » danoise du P. Behiels, qui me reçoit avec la plus » grande affabilité. Le soir, après le souper, voyant » que j'étais fatigué, il est allé lui-même chercher le Dr » Bertrand, pour savoir si je pouvais continuer ma » route le lendemain. Le docteur n'y mit pas d'opposi-

» tion, et le 25 au soir, je descendais à Matadi, de nou-
» veau bien fatigué. Mais la bonne Providence était là.
» Le P. Behiels avait téléphoné au P. D'Hooghe[1] que
» j'arriverais à 6 h. : et le bon Père était là, à la gare;
» ausitôt il prend soin de mes bagages et vient me
» dire que le *Coomassie* lèvera l'ancre le lendemain à
» 5 h. du matin, que le capitaine est averti de mon arri-
» vée et que tout est en règle. Ah! mon Révérend Père,
» il faut être dans l'état d'affaissement où j'étais, pou-
» vant à peine parler à cause de ma laryngite, pour
» apprécier cette charité vraiment chrétienne.

» De fait, le *Coomassie* quitta Matadi le lendemain,
» mais vers midi seulement. Durant les premiers jours,
» nous n'avons guère fait de chemin. Il fallut faire
» escale à Boma, à Banana, à Landana, où nous avons
» stoppé deux jours... Finalement le *Coomassie* s'est
» mis en marche... »

Quelques jours auparavant, il écrivait à sa mère:

« N'étaient la voix des passagers, les cris des gens
» de service et tout le tintamarre d'un steamer en
» marche, je crois que je dormirais toute la journée...
» Il y a des jours où je ne dis pas un mot, et cet
» isolement ne me coûte guère. Avec le bon Dieu, on
» est bien partout; mais sans lui que devient la vie
» quand on souffre? » (*3 décembre.*)

Malgré la fatigue et l'accablement, il poursuit son journal presque sans omettre une date... Quel effort a dû lui coûter cette dernière attention de sa piété

1. Du clergé de Gand. M. D'Hooghe est le fondateur de plusieurs œuvres catholiques très florissantes, à Matadi.

filiale! La nerveuse écriture d'autrefois vacille et tremblote à faire pitié, sur ces pages plus tendres et plus affectueuses que jamais.

Le 11 décembre, il écrit encore à sa sœur :

« Je n'ai fait jusqu'ici que quatre mois de Congo.
» Cependant je crois que j'y ai beaucoup appris. Là
» comme partoût, il n'y a que des hommes unis au
» bon Dieu, qui peuvent faire un bien sérieux. D'après
» mes autres lettres, tu auras vu l'impression que le
» noir me causait.

» Ce qui est autrement précieux, c'est l'autre ensei-
» gnement que j'ai reçu. Le bon Dieu a bien voulu me
» mener par la voie tout opposée à celle que je
» croyais... Il faut avoir passé par ce bouleversement
» de ce que l'on a le plus à cœur, pour en revenir
» à ne s'attacher qu'à une seule chose : *faire la volonté*
» *de Dieu*. Là se trouvent le vrai sacrifice et la vraie
» joie.

» Venons-en maintenant au Congo... » Ici, de sa main défaillante, il ajoute quelques détails sur les établissements des Sœurs de Notre-Dame au Kwango. Et l'émotion vous prend d'entendre, dans ces petites nouvelles, le suprême écho terrestre des conversations qui avaient charmé son enfance. Son dernier adieu à la confidente préférée de son âme, ne devait-il pas lui parler des choses qu'ils avaient aimées ensemble d'un même et invariable amour ?

Le 17, il achève la lettre commencée quatre jours auparavant pour le R. P. Provincial.

« Demain matin, paraît-il, nous arrriverons à Las

» Palmas! je vous avoue que je n'en suis pas du
» tout fâché. Si pendant toute cette traversée, j'ai pro-
» noncé deux cents mots, c'est beaucoup. J'étais in-
» capable de lire les quelques livres que j'avais
» emportés, parce que le médecin m'avait défendu
» d'étudier. Il ne me restait qu'une double ressource:
» prier et me reposer. J'ai eu l'occasion de goûter
» quelque chose de l'isolement par lequel passe le
» missionnaire. Le bon Dieu m'accordait ce que je lui
» avais demandé, je n'avais qu'à le remercier.

» Je ne sens pas le moindre brin d'enthousiasme
» pour la *vie* [1] au Congo. Cependant avec la grâce
» du bon Dieu, je vous demande, mon Révérend Père,
» de m'y renvoyer dès que ma bronchite sera guérie.
» Le bon Dieu permettra peut-être que je m'ajoute
» aux Pères qui passeront ici dans quelques mois.
» Mais *fiat!* »

Ces paroles devaient être le testament de son âme vaillante. Comme le vœu dont elles étaient le dernier accomplissement, disent-elles assez haut quel attrait avait enchaîné cette jeune vie aux rudes labeurs de la Mission congolaise?

Le *Coomassie* relâchait le lendemain à Las Palmas. Le Frère Beck, sans doute sur les conseils reçus à Tumba ou à Matadi, avait résolu de s'arrêter dans la Grande Canarie, où les communications avec l'Europe et le Congo sont plus faciles qu'à Madère.

Pendant la traversée, la maladie avait précipité ses ravages. La brise saline de la mer, à laquelle s'ajouta,

1. Henry a lui-même souligné le mot.

pendant quatre jours, un âpre souffle de l'alizé du N.-E., avaient aggravé le désordre des voies respiratoires. Un accès de fièvre paludéenne était survenu et cette complication avait achevé d'épuiser les dernières forces du malade.

Défaillant, la voix éteinte, la mort dans les yeux, Henry alla frapper à la porte des PP. Missionnaires du Cœur de Marie, à Las Palmas. On lui prodigua les premiers soins, ainsi que les secours spirituels, dont l'absence avait été sa plus dure privation pendant la solitude de la traversée. Heureux de se retrouver dans une maison religieuse, Henry ne savait comment témoigner sa joie et sa reconnaissance.

Cependant les Pères avaient compris qu'il arrivait pour mourir. Craignant de ne pouvoir lui donner dans leur couvent les soins que réclamait la gravité de son état, ils le firent transporter aussitôt à l'hôpital Saint-Martin, où il fut placé en chambre privée.

Plusieurs Belges résidant à Las Palmas furent bientôt informés de sa présence et s'empressèrent d'aller saluer leur jeune compatriote, qu'ils entourèrent de l'intérêt le plus sympathique. Henry les reçut avec sa cordialité franche et affable, leur parla en termes émus des bons soins dont il était l'objet et leur exprima son espoir de se trouver bientôt suffisamment rétabli pour repartir vers sa chère Mission.

Au cours d'une simple visite, son courage et sa gaieté pouvaient peut-être sembler un peu l'effet de ses confiantes illusions. De plus près, on ne s'y méprenait guère. Les dévouées Sœurs de Saint-Vincent

de Paul qui desservaient l'hôpital, eurent vite aperçu quelle belle âme Dieu leur envoyait. Il y avait comme un charme d'en-haut sur ce jeune malade, si pieux, si doux, si accueillant, si résigné. Henry ignorait l'espagnol, et sa voix mourante ne parvenait qu'à grand' peine à se faire entendre; mais le bon regard dont il accueillait le moindre service, disait assez la reconnaissance de son cœur, comme l'angélique piété qui brillait sur son visage émacié donnait le secret de cette surhumaine et joyeuse patience... Ceux qui ont vu ce visage et ce regard dans un moment de sainte émotion, comprendront quelle expression céleste devait les embellir sous le rayon avant-coureur des clartés éternelles.

« Ce Père Beck est un saint », disait la supérieure de l'hôpital, et le curé de la paroisse en répète autant en son latin (1). D'autres le disaient mieux encore par leurs actes. Le médecin de la maison, dont le dévouement affectait volontiers des formes un peu rudes, s'adoucissait tout à coup en approchant de ce jeune religieux, qui le pénétrait d'un respect attendri. Et nous savons de bonne source que, de longs mois après, l'émotion du brave homme durait encore.

Le supérieur des Pères Missionnaires de Las Palmas tient le même langage:

« Nous n'avions pas besoin de lui suggérer des oraisons jaculatoires, parce qu'il avait le cœur toujours

---

1. *Singulae personae quae illum frequenter visitabant, videntes et audientes illum, credebant videre et audire Sanctum Dei.* (Extrait de la lettre de M. Juan G. Herrera, curé de St-Augustin au P. M.... 8 février 1898.)

élevé vers le bon Dieu. » Un jour quelqu'un lui dit de se recommander à la très sainte Vierge. « Elle est » ma Mère, répondit le jeune homme, j'ai remis entre » ses mains toute ma vie et mon salut. »

Après la mort d'Henry, on trouva, dans son petit bagage de missionnaire, un cliché de photographie, destiné à sa famille. Il fallut en prendre quelques épreuves, pour satisfaire aux instances des Sœurs de la charité, qui tenaient à posséder le portrait du « Saint ».

Entre tous les témoins auxquels il fut donné d'approcher Henry pendant ses derniers jours, il en est un dont nous mentionnons les souvenirs avec une reconnaissance spéciale.

Pendant l'escale que les missionnaires, en route pour le Congo, avaient faite à Las Palmas en juillet précédent, le Frère Beck et le Père qu'il accompagnait, avaient eu un long et amical entretien avec le desservant de la petite église du port, M. l'abbé Joaquin del Castillo. A quelque temps de là, averti qu'un Père Jésuite se trouvait à l'hôpital, cet ecclésiastique accourut aussitôt pour offrir ses services au malade. Quelle ne fut point sa surprise, en revoyant, au dernier terme d'une maladie de langueur, le jeune missionnaire qu'il avait vu, cinq mois auparavant, rayonnant d'ardeur et d'enthousiasme! M. del Castillo, parlant couramment le français, était pour Henry un visiteur providentiel. Il comprit et accepta son rôle avec la plus délicate charité. Chaque jour il fit les cinq kilomètres qui le séparaient de l'hôpital,

pour venir distraire le pauvre malade de sa solitude et l'encourager d'une pieuse parole. Henry répondit à ce dévouement par un abandon et une confiance, dont le digne prêtre se sentait tout fier comme de la familiarité d'un saint. « Je n'ai qu'un regret, écrivait-il par la suite, c'est de ne l'avoir pas possédé dans ma maison durant sa maladie. »

Le soir du 30 décembre, Henry, alité déjà depuis plusieurs jours, était plus faible encore que de coutume. Au moment de le quitter, son visiteur eut comme le pressentiment qu'il ne le reverrait plus. Il voulut rester ; mais son ministère l'appelait auprès de ses paroissiens. Il partit, promettant de revenir le lendemain. Henry, qui ne pouvait plus tenir sa plume, se proposait de lui dicter deux lettres à destination de la Belgique. Au dernier instant, il voulut ajouter une recommandation qui paraissait le préoccuper ; mais un accès de toux l'en empêcha.

Que devaient dire ces deux lettres ? Envoyaient-elles le suprême adieu à tous ceux qu'il avait aimés sur la terre ? Ou bien voulaient-elles encore parler d'espérance ? Dieu le sait.

Une demi-heure environ après le départ de son ami, Henry se trouva plus mal. L'agonie commençait. Jusqu'à ce moment-là, peut-être, le pauvre enfant s'était préparé à la vie. Mais quand, brusquement, il vit la mort se pencher sur lui, son cœur ne s'émut pas. Pourquoi se serait-il attristé ? La mort était une disposition comme une autre, de Celui que, dans sa confiance filiale, il n'appelait jamais que le « bon

Dieu ». D'avance elle était prévue et acceptée. Le jour même où lui était arrivée la nouvelle de son départ pour le Congo, il avait écrit: « Il y aura à » souffrir, et beaucoup, espérons-le; peut-être même » faudra-t-il mourir bien vite. Mais ce que le bon » Dieu veut, voilà le bien! Le reste, illusion et pous- » sière! » Tout le mystère de sa destinée est dans ces fortes paroles. Au serviteur, au fils qui n'avait souhaité que le bonheur d'obéir, la mort, en l'arrachant à ses œuvres commencées, assurait le mérite des sacrifices dont il ne connaîtrait pas les joies. Usé à la peine avant d'avoir fini sa tâche, il pouvait s'en aller offrir à son Père les prémices d'un labeur, où il avait, pour lui, dévoré son avenir.

A plusieurs reprises déjà, durant son séjour à l'hôpital, le malade s'était confessé et avait reçu la sainte Communion. Une dernière fois, le Sauveur Jésus vint à lui pour l'appeler à la récompense. Sur sa propre demande, Henry reçut l'extrême-onction et le saint Viatique; puis, calme et souriant, il attendit la mort. Dans ses mains, signe des pensées qui avaient dirigé et soutenu toute sa vie, le petit cahier des méditations sténographiées au noviciat.

Vers les sept heures du soir, le mourant prit son crucifix, le serra contre son cœur, puis croisa les bras sur la poitrine. Un faible soupir encore et la respiration s'arrêta. Sans secousse, sans effort, l'âme avait passé dans le sein de Dieu.

Henry restait comme endormi dans une douceur paisible. Sur ses traits prématurément vieillis, nulle

trace de lutte ou d'angoisse ne laissait soupçonner les poignantes visions qui, sans doute, à l'heure suprême, avaient surgi devant lui, des lointains de l'absence et du passé. Après tant de sacrifices affrontés avec une générosité violente, Dieu l'avait préservé de sentir la dernière séparation. Doucement la mort était venue, et l'avait emmené au séjour éternel de la joie, du repos et de la paix.

***

On fit au pauvre missionnaire de dignes funérailles. Elles eurent lieu le lendemain, 31 décembre, dans l'après-midi. Le proviseur ecclésiastique représentant l'évêque, des chanoines, des missionnaires du Cœur-de-Marie, des Pères de Saint-Vincent-de-Paul et une vingtaine de prêtres suivaient le corps, ainsi que le *delegado del Gobierno* (1), l'alcade de la ville, plusieurs notables et tous les Belges présents à Las Palmas. Quatre de ces derniers tenaient les coins du poêle. Sur le cercueil, ouvert suivant la coutume du pays, était déployé le pavillon belge que soutenait le consul de Belgique : légitime hommage rendu par la patrie au jeune missionnaire qui avait sacrifié sa vie à l'œuvre nationale.

La nuit tombait quand le cercueil fut déposé dans la sépulture qu'une province d'Espagne de la Compagnie de Jésus avait acquise autrefois pour l'un de ses Pères, décédé à Las Palmas (2).

1. Sous-préfet.

2. Les restes d'Henry ont depuis été transférés dans une autre concession. — L'épitaphe reproduite p. 183, porte par erreur comme date de naissance : 1er mai, au lieu de 1er mars (1874).

Au nom de la colonie belge, un ancien officier supérieur de notre armée adressa alors la parole à l'assistance, pour remercier les autorités de Las Palmas des honneurs funèbres rendus à notre jeune compatriote. Combien, sans doute, l'admiration et le regret auraient ajouté à ces sympathiques hommages, si l'on avait su quelle vie disparaissait dans cette tombe, quel passé et quel avenir!

En Belgique, on ne savait rien encore. Les dernières lettres d'Henry dataient de son arrivée aux Canaries. Depuis lors, pas le moindre avis n'avait été reçu de Las Palmas, lorsque tout à coup, le 2 janvier, en réponse au télégramme qui devait porter à Henry les souhaits de nouvel an de sa pauvre mère, la funèbre nouvelle parvint à Courtrai... La parole humaine n'a pas de mots pour dire l'accablement causé par cette foudroyante surprise.

Aux regrets déchirants d'une famille digne du trésor qui lui était repris, se joignit bientôt la douleur de tous ceux qui avaient connu et aimé le cher défunt. Plusieurs grands journaux catholiques du pays s'associèrent à ce deuil par un hommage rendu à la mémoire de l'humble héros.

Parmi ses frères en religion, ce fut une stupeur morne et navrée. On le savait malade, le bruit s'était même répandu qu'il revenait; personne cependant n'attendait un dénouement prochain; les plus pessimistes n'avaient point parlé d'un danger imminent.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Mais cette mort, déjà si cruelle en elle-même, s'aggravait, par ses circonstan-

ces connues ou devinées, d'une tristesse indicible. A cet âge, si loin du pays et des siens, sur un lit d'hôpital, sans qu'un seul membre de sa famille religieuse fût présent pour lui fermer les yeux! Et à tous le souvenir revenait de saint François-Xavier, expirant seul et délaissé sur le rivage de Sancian.....

Aussi bien, n'était-ce pas un émule de Xavier qui venait d'être repris à la chère mission d'Afrique? Que d'espérances fauchées par cette mort! Quel dons précieux ensevelis à tout jamais! Quand le ciel nous rendrait-il un apôtre doué comme celui-là pour attirer les pauvres noirs du Kwango, par le charme vainqueur de la divine charité? Non! avant d'avoir entendu ces plaintes et connu d'où elles venaient, nous n'imaginions pas qu'un jeune homme frappé dès le début de sa carrière, au milieu d'une armée en marche, pût laisser un tel vide dans les rangs qu'il n'a suivis qu'un jour.

Longue et triste serait l'énumération de ces marques de regret. Mais à quoi bon reproduire ici des paroles dont le prix est, à nos yeux, dans les noms qui les ont signées? Si l'un de ces éloges pouvait les résumer tous, ce seraient, malgré la discrétion de la forme, quelques lignes écrites par le supérieur de la mission. N'est-ce pas de là que devait venir le mot qui donne le secret de cette vie et la mesure de ce deuil? « ... Le Frère Beck était un missionnaire comme il nous en faut : un homme de sacrifice... Daigne le Seigneur nous en envoyer un grand nombre, de la trempe du regretté Frère Beck. »

Des souvenirs et des regrets de tous, cette simple histoire s'est trouvée faite. A peine nous en a-t-il coûté le soin de réunir ces témoignages, tant la pensée en est concordante. Et vraiment, qui avait pu approcher cette grande âme sans éprouver le rayonnement de sa généreuse et attachante vertu? Jamais nature d'élite ne se révéla plus tôt, ne fut mieux elle-même et ne le resta plus constamment, avec un éclat plus soutenu, plus transparent et plus limpide. Les proches d'Henry et les maîtres qui l'ont élevé, parlent comme les témoins de ses derniers jours; les souvenirs de ses camarades de collège complètent ceux de ses frères en religion. Aux observateurs les plus différents, il inspire la même nuance d'étonnement, d'affection et de respect: plus vibrante, plus enthousiaste chez les compagnons d'âge, l'admiration n'est pas moins émue et rend le même son chez les hommes arrivés à la pleine maturité du jugement et de l'expérience. S'il est une variété à ces louanges unanimes, elle est toute dans les faits qui les appuient. Parfois les faits manquent ou sont insignifiants, et l'éloge reste précis et caractéristique. Quel témoignage prouverait mieux que la perfection d'Henry avait cet éclat inimitable et profond, qui vient du dedans et n'emprunte rien aux situations où il brille?

Puissent ces quelques pages conserver un reflet de cette pure lumière. Leur auteur les a écrites dans cet espoir, et par reconnaissance pour les exemples qu'il a reçus de son frère très aimé. Que de fois, au



LIEU DE SÉPULTURE. (Voir page 179).

cours de cette tâche douce et triste il s'est demandé par quel dessein Dieu avait créé pour ne briller qu'un jour, un tel trésor d'énergie, de sainte ardeur, de bonté, de dévouement et de tendresse!...

***

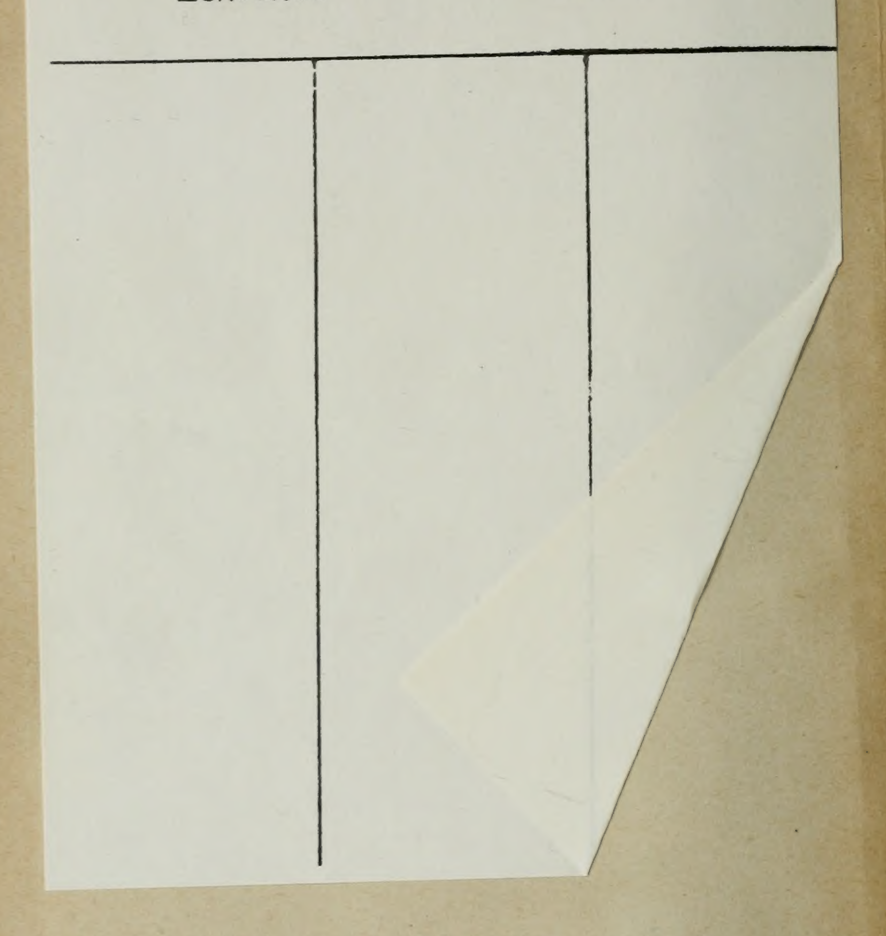
Jeunes gens, vous ferez la réponse à cette question. Cette simple et courte vie contient une leçon pour vous : la grande leçon de générosité et de détachement qui résume tous les exemples des Saints plus éloquente lorsqu'elle nous vient d'un cœur ingénu à qu l'expérience n'a pas encore montré le néant des joies qui passent. Il fut demandé à celui-ci de sacrifier tous les biens qu'il aimait d'un immense et légitime amour. Il les donna jusqu'au dernier. Une pensée, un désir les remplacera désormais dans sa vie dévouée : le désir passionné d'obtenir en partage les travaux et les dévorantes fatigues de l'apost lat. Son enfance, puis sa jeunesse se passent tout entières dans la préparation de cet austère avenir, au seuil duquel il tombe, acceptant sans murmure de renoncer, pour Dieu encore, à l'espérance qui lui avait coûté tout son bonheur.

Lorsque dans quelques siècles peut être, la naissante église du Kwango aura grandi et monté vers le ciel, le regard des hommes n'apercevra pas cette humble vie, jetée en pure perte, semble-t-il, dans les fondations du glorieux édifice. Mais Dieu connaît la place qu'elle y tient. Il nous dira un jour que d'âmes auront été sauvées par l'obscur sacrifice de ce cou-

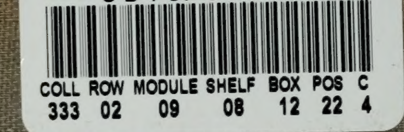
rageux enfant. Dès à présent, il nous adresse par ce cœur généreux un appel vers des pensées plus hautes. Les aspirants aux missions lointaines, spécialement. ont dans leur jeune devancier un séduisant modèle des vertus qui doivent les préparer à leur poste d'honneur. Et en le voyant succomber avant l'heure, à l'âge des beaux rêves et des confiantes espérances, ils apprendront par surcroît que même nos meilleurs désirs sont entre les mains du Seigneur, et qu'il est sage de ne pas reculer trop loin dans l'avenir le temps du travail, du dévouement et du mérite.

Table des Matières

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — Lille-Paris-Bruges.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 08 12 22 4